GOD
Ft
840.8
Cien/voc
102595

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES

OU

102595

L'ENTHOUSIASME.

PAR MDE. DE GENLIS.

Eh! le vœu le plus libre & le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire!

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

VOL-1

HAMBOURG.

1799.

pp 1

God
FUGS. Fo 840-2
Gen/voe
102595

00102595

dans notre langue, & le seul peut-être dont on puisse permettre la lecture à toutes les jeunes personnes & même à celles dont l'éducation n'est pas finie. J'ai dépeint dans plusieurs écrits l'horreur & l'absurdité du vice ; je n'ai voulu montrer dans celui-ci que les résultats dangereux d'une délicatesse excessive & d'une sensibilité trop exaltée. Vous, mes filles d'adoption, vous, que la plus tendre amitié attache l'une à l'autre depuis l'enfance, vous, dont l'affection fidelle m'a procuré de si touchantes consolations, recevez cette espèce d'hommage maternel ; vous ne trouverez dans cet ouvrage que les leçons qui peuvent encore être utiles à des ames telles que les vôtres : cette lecture vous confirmera dans l'opinion salutaire & si fondée, que sans la sagesse

& par conséquent sans la modération, la sensibilité n'est qu'un don funeste, & qu'enfin sans la raison, la vertu même perdant son noble caractère, en rejettant les principes invariables qui doivent la diriger, n'agit plus qu'avec l'imprudence & l'impétuosité des passions les plus aveugles, & s'engageant alors dans des routes extraordinaires & périlleuses, finit tôt ou tard par devenir la victime de sa témérité, en s'égarant avec une douloureuse terreur, ou en s'immolant avec désespoir.

DANS LE DÉSERT,

COMÉDIE.

..... Han dritto in cielo
Le suppliche dolenti
D'un anima fedel. (1).

MÉTASTASE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAR, ISMAEL.

AGAR, *tenant son fils par la main. Elle doit porter un vase.*

QUELS tristes lieux!... quelle affreuse solitude!...

ISMAEL.

Maman, retournons chez mon père, nous y étions si heureux!

Traduction littérale.

(1) Les supplications douloureuses d'une ame fidèle on des droits dans le ciel.

tisan, c'est un état contre nature; je ne suis pas surpris que vous en soyez attristé. Voilà l'ouvrage de ces maudits encyclopédistes, quoique vous ne les aimiez pas, vous avez pris leur philosophie. Non, non, repart Sainville, je n'adopterai jamais une philosophie sans doctrine, composée de plusieurs systêmes incohérens & d'une infinité d'opinions qui se contredisent. Ceux qui prêchent tour à tour le pour & le contre, ne m'enrôleront jamais dans leur secte. Où je vois l'inconséquence, je suis sûr de trouver la folie ou la mauvaise foi; ainsi je ne suis le disciple ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de Diderot, je ne le suis pas même des vrais philosophes. J'aime & j'admire Sénéque, Marc Aurèle & Fénélon; mais je n'ai ni leur sagesse, ni leur philantropie. Je juge comme eux, je suis frappé comme eux des travers, des ridicules & des vices que m'offre le théâtre de la cour & du monde; mais ayant été moi-même livré à toutes ces erreurs, j'éprouve plus de dégoût que

de mépris; je vois les objets tels qu'ils sont, sans avoir l'heureux droit de m'en estimer davantage, & je n'ai point cette illusion qui fait prendre l'ennui de la satiété pour l'indignation de la vertu. En un mot, mécontent des autres & de moi-même, j'ai perdu ma sensibilité, mon imagination est éteinte, je végète nonchalemment sans projets & sans desirs; mon cœur ne me parle plus, & ma raison ne m'inspire que de l'humeur & quelques vains regrets. Ainsi donc, dit le baron, vous êtes devenu misantrope? Ah! plut-au ciel, s'écria Sainville, je ne languirais pas dans cette apathie insupportable, qui prive l'ame de toutes ses facultés; j'aurais des sentimens violens, je ferais de profondes méditations, je serais agité, indigné, ému, toujours fortement occupé, je détesterais le monde & les hommes, & je n'ai pour eux que de l'indifférence. Heureux non-seulement qui sait aimer, mais aussi quiconque peut haïr encore! Ne rien sentir, c'est ne plus exister! A ces mots,

Sainville tomba dans une morne rêverie ; le Baron surpris, le considérait en silence, & au bout de quelques minutes, reprenant la parole : je n'en reviens pas, dit-il, car je le vois, vous ne parlez que trop sérieusement. Depuis long-tems je remarque un grand changement dans votre humeur ; mais je l'attribuais à des causes bien différentes, & sur-tout à votre rupture avec Mad. de Tervures. Vous vous abusiez étrangement, répondit Sainville, je connais trop les femmes pour pouvoir être susceptible de cet heureux dépit que vous me supposez. Vous jugez les femmes avec trop de rigueur, repliqua le Baron ; il en est de sensibles ; & ... au fond du cœur, interrompit Sainville, vous en avez à peu-près la même opinion ; mais il vous plaît d'être leur dupe, vous les aidez à vous tromper ; parce que vous avez un esprit romanesque, qui vous fait trouver dans la galanterie, tout le charme de l'amour ; pour moi, je voudrais une passion, & je n'ai point rencontré de femme qui

méritât d'en inspirer. Quoi ! s'écria le Baron, vous qui avez tourné tant de têtes... oui, *des têtes*, reprit Sainville en soupirant; mais je suis excédé de l'insipide monotonie du rôle puérile & fatiguant d'homme à bonne fortune, à quoi se réduisent au vrai tous ces succès brillans! A feindre des sentimens qu'on n'a pas, à mettre en œuvre tous les artifices dont on est capable pour entraîner une prude & une coquette où elles veulent en secret être conduites; quoi de plus ridicule & de plus sot que d'employer toutes les ressources de son esprit & de son imagination, pour triompher d'un scrupule qui n'existe pas, pour vaincre une résistance qui n'est qu'apparente, & pour recevoir un serment trompeur auquel on n'attache aucun prix? Mon ami, poursuivit Sainville, il y a dans ce qu'on appelle le grand monde, je ne sais quel caractère de petitesse & de duplicité qui m'effraie & qui me paraît particulier à ce siècle; toutes les ames sont rétrecies, je vois des vices

monstrueux, & je ne vois point de grandes passions; c'est là sans doute le comble de l'abbaissement, & ce doit être le dernier degré de la corruption. Eh bien, reprit le Baron, arrachez-vous à l'ennui par des occupations solides; lisez, travaillez, cherchez dans l'étude & dans les sciences, ce bonheur qui vous a fui dans la dissipation. Eh! le puis-je, interrompit Sainville; je l'ai mille fois essayé vainement, tout s'y oppose, & sur-tout les liaisons que je ne puis rompre, quoique assurément le cœur ne les ait pas formées; on vient me tourmenter, m'assiéger dans cette campagne... Fuyez plus loin, dit le Baron, allez, s'il le faut, à deux cents lieues, chercher le repos & la liberté. J'y consens, répondit Sainville, & je suis prêt à partir; mais le bonheur n'est qu'une chimère, & le repos est un bien insipide, dont l'idée m'offre peu de charmes. Partons toujours, dit le Baron, essayez d'une vie nouvelle, vous ne pouvez dans l'état où vous êtes, que gagner à changer.

Comptez sur moi, je ne vous quitterai pas. A ces mots, Sainville avec indolence, approuve le projet, son ami le presse de l'exécuter; on donne les ordres, & il est décidé qu'on partira le lendemain pour une terre que possède Sainville au fond du Languedoc, à cent cinquante lieues de Paris.

Le baron de Verceil, cet ami de Sainville, âgé de 30 ans, joignait à un excellent cœur, un caractère plein de droiture & de générosité; son esprit plus cultivé qu'étendu, avait plus de finesse que de profondeur, & son ame avait moins d'énergie que de sensibilité. Il aimait la littérature, & le goût des vers & des romans donnait à ses idées & à sa conversation, un tour romanesque qui plaisait généralement aux femmes; modéré dans toutes ses affections, peu susceptible de sentimens violens, & n'en ayant jamais éprouvé, tout le charme de l'amour se trouvait pour lui dans le mystère & la galanterie; il était satisfait pourvu que son imagination fût occupée

d'une intrigue, & il aimait presque autant en être le confident, que le héros. Né avec une fortune médiocre & un nom peu connu, il devait à l'amitié de Sainville son avancement militaire, beaucoup de graces de la cour, & l'existence agréable qu'il avait dans le monde. Ces motifs de reconnaissance lui avaient inspiré pour Sainville l'attachement le plus fidèle & le plus tendre; il l'aimait & l'admirait comme l'homme le plus aimable & le plus brillant qu'il connût, & celui dans lequel il trouvait le plus d'originalité & de grandeur d'ame. Accoutumé depuis sa première jeunesse à ne devoir qu'à l'intimité de Sainville, la considération dont il jouissait, il s'était absolument identifié à la gloire & aux succès de son ami; confident de ses goûts passagers, il avait toujours mis plus d'importance aux intrigues d'amour de Sainville, qu'aux siennes propres. La maîtresse de Sainville était toujours à ses yeux l'héroïne de roman la plus parfaite; il devenait promptement son ami intime, &

communément il se chargeait du soin de la consoler, lorsque les vœux de Sainville se tournaient vers un autre objet. Le Baron, sans avoir la supériorité d'esprit & les agrémens de Sainville, était aimable, sur-tout avec les femmes, parce qu'il avait toujours l'air de les écouter avec intérêt & crédulité. Il croyait aux maux de nerfs & aux évanouissemens fréquens causés par la sensibilité; d'ailleurs il avait de l'usage du monde, un ton noble, une grande politesse; son esprit étoit orné de tous les lieux communs que l'on peut répéter avec agrément (dans les entretiens particuliers) sur l'amour, l'amitié, la simpathie, sur les délices de la vie champêtre &c. Il aimait les arts & sur-tout la musique; il savait admirer & faire valoir les petits talens de société; il s'extasiait en écoutant une femme chanter une romance, ou jouer des variations sur la harpe ou le piano; il était grand partisan des lectures de société, n'en manquait pas une,

& élevait aux nues tout ouvrage manuscrit lu par l'auteur *à cinquante ou soixante amis*. En outre le Baron avait fait deux voyages à Londres, & une course en Suisse, ce qui lui fournissait les moyens de disserter de tems en tems, sinon d'une maniere neuve, du moins avec succès, sur *la liberté*, sur *la verdure anglaise*, sur *les grands effets de la nature*, & sur *les sensations* qu'on éprouve au bord d'un précipice, ou sur le haut d'une montagne. Pour achever de bien peindre le Baron de Verceil, il faut ajouter que le bon goût qu'un esprit fin & délicat acquiert nécessairement à la cour & dans le grand monde, le préservait de l'insipidité que donnent quelquefois une extrême facilité de caractère & une excessive complaisance. Il s'était fait un art d'un genre de contradiction, qui loin de dégénérer jamais en dispute, ne pouvait que rendre la conversation plus agréable & donner plus de prix à son suffrage; il se plaisait sur-tout à contredire Sainville, tantôt pour faire briller son esprit, &

glui de son ami, & tantôt pour le déguiser & cacher aux autres le suprême ascendant que Sainville avait sur lui. Enfin le Baron de Verceil avait les qualités qui peuvent inspirer l'estime, & rendre agréable dans la société; mais il n'avait pas le mérite transcendant qui excite l'envie & la haine; aussi était-il généralement aimé, tandis que Sainville, plus brillant & distingué par un esprit & des talens supérieurs, malgré la noblesse de son caractère, & quoiqu'il n'eût jamais abusé de son crédit, avait une multitude d'ennemis & de détracteurs.

Cependant, d'après les ordres des deux amis, les chevaux de poste arrivent; Sainville voit avec indifférence les apprêts de son départ, son ami l'entraîne; ils montent l'un & l'autre en voiture, accompagnés seulement de M. Renaud, chirurgien & grand botaniste, homme flegmatique et distrait, attaché à Sainville depuis plusieurs années. Les voilà bientôt sur la route du Languedoc, M. Renaud réfléchit, le Baron disserte,

& Sainville s'endort : à la pointe du jour le Baron s'écrie, en s'adressant à M. Renaud : quel plaisir de quitter Paris dans cet instant où la campagne est si délicieuse ! Voyez donc ces prés, ces bois, cette verdure si fraîche qui me rappelle celle d'Angleterre ! tout cela n'est-il pas ravissant? Quelles bruyantes exclamations, reprit Sainville, en s'éveillant, comment la vue d'objets si communs, peut-elle exciter des transports si vifs ? Ne vous en moquez pas, répondit le Baron ; je me flatte qu'un jour, sorti de votre engourdissement, vous les éprouverez à votre tour. Je fais ce que vous voulez, dit Sainville ; je quitte Paris, cette complaisance me coûte peu, tout m'est égal, je ne regrette point le monde ; mais je ne désire pas la solitude, & je crois d'ailleurs, que la vie champêtre n'est guères faite pour moi ; il faut pour l'aimer un cœur neuf & sensible, jugez si elle peut me convenir. Bon, s'écria le Baron, votre cœur est plus neuf que vous ne pensez,

lui n'est que vuide & ne saurait être épuisé, car il ne fut jamais rempli. Pour moi, j'avoue que je suis charmé de me reposer pendant quelques mois des fatigues de la dissipation du grand monde. Je regrette, il est vrai, quelques amis dont la société avait un grand charme pour moi; mais le plaisir de s'écrire est un bien-doux dédommagement: rien au monde n'est agréable comme une correspondance suivie, sur-tout avec des femmes spirituelles & sensibles: par exemple, Mde. de Tervures écrit comme Mde. de Sévigné! A ces mots Sainville sourit dédaigneusement, en haussant les épaules; oui, poursuivit le Baron, ses lettres formeront un jour le recueil le plus intéressant, ainsi que celles de Mde. de S.... Cette dernière n'a pas le piquant & les graces de Mde. de Tervures, mais elle a un style original, & une abondance d'idées véritablement extraordinaires. Sa manière d'écrire a beaucoup de rapport avec celle de Rousseau. Je pourrais citer encore Mde. de

Flamigny..... Fort bien, interrompit Sainville, avec ironie, & nous la comparerons à *Pascal*, quoiqu'elle n'ait pas tout-à-fait une morale aussi austère. Ainsi vous allez entretenir de sublimes correspondances, je vous en félicite. Quant à moi, comme j'ai le malheur, depuis long-tems, de ne trouver dans ce qu'on appelle de *jolies lettres*, que beaucoup de prétentions & de galimathias, je ne compte écrire qu'à mon intendant; c'est-à-dire, un billet de six lignes chaque mois. Chacun a son goût, reprit le Baron, avec un peu d'humeur, vous dénigrez tout, rien ne vous plaît & tout vous ennuie; moi j'aime à louer, j'approuve & j'admire peut-être trop facilement, mais je jouis de mes illusions mêmes, je m'amuse & je suis heureux. Loin de vous critiquer, repliqua Sainville, je vous envie, & croyez que si l'on pouvait se donner un caractère, ce serait le votre que je choisirais. La conversation finit là; le Baron, qui avait un roman dans sa poche, se mit à lire,

& Sainville & M. Renaud se rendormirent au bout de quelques minutes. On s'arrêta pour dîner, le Baron enchanté de sa lecture en fit part à Sainville, que rien ne pouvait tirer de sa léthargie, il répondait avec nonchalance & distraction; & s'il paraissait quelquefois se ranimer un peu, ce n'était que pour laisser échapper quelque trait satyrique & mordant contre le monde, la cour & les femmes. Car à mesure que le cœur se dessèche, la tête se refroidit & l'esprit s'aiguise. Les hommes gais & sensibles sont sujets à l'engouement, ils voient tout en beau; les gens blazés sont frondeurs, ils voient les objets tels qu'ils sont.

Le voyage se passa de la sorte; enfin les deux amis arrivèrent le 1.er de mai à L****. Tous les habitans accoururent en foule au devant de Sainville, ils ne l'avaient pas vu depuis son enfance, & pleuraient de joie en suivant sa voiture. Sainville, à ce spectacle, dit froidement, j'avais dix ans quand je quittai cette

terre & les voilà transportés de me voir ! Que le peuple est partout imbécile & stupide ! Ah ! dit le Baron, ces pauvres gens vous supposent juste & bon ; & ils pleurent de joie, si leur conjecture est vraie, n'ont-ils pas raison ? Nos trois voyageurs, suivis d'une multitude immense, entrent au château ; le vieux concierge, ravi de revoir son maître, laisse éclater sa joie naïve, le Baron communicatif autant que sensible, le prend sur-le-champ en amitié, le questionne & ne perd pas un instant, pour s'informer des jours où la poste arrive & part. Chose très-intéressante pour lui ; car il était un des plus grands écrivains épistolaires de ce siècle.

Après avoir traversé deux vestibules, on se trouve dans une grande galerie, remplie de portraits de famille ; à cette vue, le Baron s'extasie ; il contemple avec ravissement & un secret orgueil ces vieux tableaux, au bas desquels étaient écrits, en lettres d'or, les noms & les titres des personnages. On peut

faire ici un cours d'histoire de France, s'écria-t-il, & même en remontant au-delà du tems de Charlemagne. Quelle antiquité & que d'illustrations..... Parbleu, je suis charmé de connaître les traits de ce fameux comte de ***, qui se conduisit si valeureusement à la bataille de Bouvines, quel air martial! quel regard plein de feu!..... Et celui-ci qui périt au combat de la Massoure, & ce brave capitaine fait prisonnier à la bataille de Poitiers..... Ah! voici le digne ami du [illegible]pd du Guesclin..... Tout ce c[illegible]s retrace les plus hauts faits de l'ancienne chevalerie. Bon Dieu quelles larges épaules ils avaient tous ces preux chevaliers & quelle stature! que nous sommes petits auprès de ces gens-là!..... Ah!..... voici un ministre d'état, qui fut le plus grand politique de son tems..... Voici un des favoris d'Henri III, quelle beauté! c'est une tête d'Antinoüs!..... Mais en voici un autre beaucoup plus digne de fixer notre attention, ce fut un des amis

d'Henri IV, quel tirre de gloire! ami du plus grand, du meilleur des rois & des hommes!..... A présent nous voilà au siècle de Louis XIV, aussi les peintures sont meilleures..... Cette tête de la maréchale de *** est superbe; elle est de Rigault j'en suis sûr. Ah! j'apperçois la belle duchesse de ***, cela est ravissant!..... Et cette tête du marquis de *** est absolument [illegible] la manière de van Dick. Ces [illegible] sensible, mériteraient d'être remis su[illegible] le [illegible] Que j'aime cet ancien costume, ces longues cravates de dentelles, ces nœuds de ruban couleur de feu!.... il y a une noblesse dans cet habillement!.... il faut au moins huit jours pour examiner & bien connaître cette nombreuse collection, je n'en ai jamais vu d'aussi complète. Les anciens dans leurs funérailles, faisaient porter les bustes des ayeux du défunt, mais il est plus doux & plus utile de s'entourer durant sa vie de ces images respectables. Lorsque l'on peut compter des héros parmi ses ancêtres; il est beau

de se le rappeler; il est permis, il est salutaire de s'en énorgueillir, on veut illustrer davantage encore un nom déjà fameux, on veut imiter ce qu'on admire. Pendant ce long discours, Sainville errait lentement dans la galerie, quand tout-à-coup se trouvant vis-à-vis du portrait de son père, il le reconnut & s'arrêta, il le regarda fixement, & ses yeux se remplirent de larmes. Roger (c'est le nom du perruquier) était à deux pas de lui, & ce brave homme suivait avec délices ce mouvement de tendresse filiale, & ne put s'empêcher de faire à ce sujet une exclamation approbative sur la sensibilité de son maître, à l'instant même les pleurs de Sainville se séchèrent, il regarda Roger d'un air surpris & sévère, & reprenant une contenance froide & dégagée, il s'éloigna du tableau, fit encore un tour dans la galerie & sortit. Ce caprice apparent de Sainville, n'était point une affectation; Sainville venait de s'attendrir, & en même tems d'éprouver un embarras désagréable, en rencontrant l'œil

observateur de Rogel. Né profondément sensible, ayant toujours été tour-à-tour recherché & trompé par des femmes sans principes & sans mœurs, n'ayant jamais trouvé un cœur qui répondit au sien, Sainville prenait la satiété des plaisirs & de la dissipation, pour l'endurcissement d'une ame épuisée. Trop fier & trop délicat, pour avoir une ambition commune, & trop éclairé pour attacher du prix à des distinctions accordées à la naissance ou à l'intrigue, il méprisoit la cour, & il était dégoûté du monde; extrême en tout, il aimait à se croire & à se montrer aux yeux des autres absolument impassible; cette manière d'être lui paraissait préférable à un état plus modéré; il y trouvait une sorte d'originalité qui convenait mieux à son amour-propre & à son humeur chagrine & dédaigneuse; d'ailleurs vivement frappé de l'affectation de sensibilité, si commune dans les gens du grand monde, l'aversion de l'hypocrisie lui faisait prendre souvent la fausse apparence

de la dureté ; il aimait le Baron, il révérait en lui plusieurs qualités attachantes, mais il n'estimait ni son caractère, ni son esprit, le Baron lui paraissait toujours emphatique, exagéré, & souvent même ridicule ; il avait en lui cette sorte de confiance inspirée par l'habitude, & qu'on ne peut refuser à un attachement véritable, mais il n'avait point celle que donne la sympathie, il n'éprouvait jamais le besoin de lui rendre compte des impressions qu'il recevait, il ne lui cachait ni ses actions, ni ses projets, il lui confiait ses secrets les plus importans & en même tems il n'était presque jamais tenté de lui parler de ses sentimens. En sortant de la galerie, Sainville entre dans le sallon où le Baron vient bientôt le rejoindre. Un instant après on se mit à table ; Roger fit l'histoire du pays pendant le dîner. A-t-on du voisinage ici ? demanda le Baron : Non, Monsieur, répondit Roger, ce château est isolé, & nos voisins les plus proches sont à trois lieues

Mais à propos de voisinage, j'oubliais de vous conter une histoire qui occupe beaucoup notre village, & qui commence à faire du bruit dans la province, il y a environ un an qu'une femme en voyageant dans ces cantons, tomba malade à Limoux, petite ville à quatre lieues de cette terre; elle vint dans sa convalescence se promener ici, & fut si charmée de la ferme qui est au haut du village, qu'elle l'acheta avec l'enclos; elle y est établie depuis huit ou dix mois, y vivant comme un hermite, & ne voyant personne. Elle n'a que deux domestiques, un valet qui est étranger comme elle, & qui ne sait pas encore le français, & une servante qu'elle a pris dans le pays : à ce récit le Baron sent naître la curiosité la plus vive, & il fait mille questions à la fois : quel âge, quelle figure a cette femme, quelle est sa patrie? Je ne puis, répondit Roger, vous satisfaire sur rien de tout cela; on ignore sa naissance, son pays & son âge; elle ne sort qu'avec un grand chapeau

peau de paille, qui lui couvre la moitié du visage, & le reste est caché par une gaze si épaisse qu'il est impossible de distinguer ses traits. Puisque personne depuis dix mois, interrompit Sainville, n'a vu son visage, l'on peut présumer qu'elle n'est ni jeune, ni jolie. Aussi, répartit Roger, beaucoup de gens prétendent qu'elle a quelqu'étrange difformité, qui l'empêche de se laisser voir : les uns croient qu'elle a sur le visage une grande tache de vin, les autres imaginent qu'elle est borgne, on fait différens contes là-dessus ; mais ce ne sont que des suppositions ; & qu'en dit sa servante ? demanda le Baron, oh ! répondit Roger, c'est une petite fille si niaise qu'on n'en peut rien tirer, je lui ai demandé moi-même si sa maîtresse était laide ou belle, elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien parce qu'elle ne s'y connaît pas ; au reste il y a aussi bien des personnes qui pensent qu'elle a une si grande beauté, qu'elle se cache pour cette raison par un excès de modestie ;

cela est vraisemblable, s'écria Sainville en riant : oh je n'en crois rien, reprit vivement Roger, voyant que son maître se moquait de cette idée. Seulement je suis certain qu'elle est jeune, cela se voit à sa taille & à sa démarche. Ici le Baron demanda quel genre de vie elle menoit, Roger répondit qu'elle passoit pour une sainte, tant elle était charitable & bienfaisante, & que dans le village les paysans ne l'appelaient *que la bonne Dame.* Roger ajouta qu'elle se promenait beaucoup, mais dans les lieux les plus solitaires, qu'un de ses plus grands plaisirs était de cueillir des plantes dans les champs, & de cultiver des fleurs, qu'enfin il ne doutait pas que ce ne fût une grande Dame retirée là pour faire son salut. M. Renaud, qui jusqu'alors avait prêté peu d'attention à ce récit, commença à s'y intéresser; lorsqu'il entendit parler du goût de l'inconnue pour les plantes, il conjectura qu'elle était la fille, ou la veuve d'un botaniste; le Baron combattit cette idée,

que Sainville adopta : le Baron fit encore une foule de questions sur cette personne extraordinaire, & demanda quel nom elle se donnait, il apprit avec ravissement qu'elle s'appelait Constance ; Sainville fit quelques plaisanteries sur ce nom romanesque, & déjà fatigué de cet entretien il parla d'autre chose. Il employa le reste du jour à visiter le château, à critiquer la distribution incommode, gothique des appartemens, enfin [illegible] les jardins qui ne furent pas épargnés. Le bon homme Roger souffrait mortellement, en entendant son jeune maître proscrire les charmilles & les allées à perte de vue, qu'il admirait depuis 40 ans ; il avait beau dire, *feu M. le Marquis a fait planter ce labyrinthe, feu M. le Marquis trouvait cette patte d'oie & ce quinconce admirables*, Sainville avec dédain répétait de tems en tems : tout cela est d'un goût affreux, je ferai abattre tout cela. Le Baron passionné pour les jardins anglais, était du même avis, & repétait avec emphase tous les

lieux communs qu'il avait pu recueillir contre la symétrie, les allées droites & les arbres taillés, & en faveur de *l'imitation de la belle nature* & des *effets pittoresques* produits par l'inégalité du terrain. Il restait une espérance au pauvre Roger; les deux amis n'avaient point encore vu la plus belle partie du jardin, dans laquelle se trouvaient un grand berceau de treillage ouvragé, & une grotte ornée de nacre & de coquillages; ces deux morceaux étaient fameux dans la province, & Roger ne doutait pas que Sainville, malgré son humeur dénigrante, ne leur payât le tribut d'admiration qu'il leur voyait rendre depuis près d'un demi siècle; mais son attente fut cruellement trompée : en approchant de ces merveilles du Languedoc, Roger d'un air de triomphe précipita sa marche, en fixant les yeux sur son maître; on avance, & Sainville découvre la grotte & le berceau, ah! ah! dit-il d'un ton moqueur, une rocaille & des treillages! je m'y attendais, car j'aurais été bien

surpris de ne pas trouver ces ornemens dans un tel jardin. Eh bien! ajouta le Baron, je suis sûr que ces chef-d'œuvres de mauvais goût ont coûté beaucoup d'argent; car le travail en est prodigieux; quel dommage qu'on ait ainsi gâté cette délicieuse partie du jardin, car le site en est charmant. Oui, reprit Sainville, & je ferai mettre à la place de ces ridicules fabriques, une chaumière & des rochers. A ces mots Roger frémit, & il n'aurait pu dissimuler l'excès de son indignation & de sa douleur, si l'on eût prolongé cet entretien, mais quelques gouttes de pluie faisant craindre un orage, on cessa de disserter sur les jardins; & l'on regagna promptement le château. On y trouva M. Renaud qui revenait aussi de la promenade, mais qui avait été herboriser dans les champs; il conta qu'il venait de rencontrer la Dame inconnue, & qui lui avait parlé: là-dessus le Baron ne manqua pas de le questionner, & M. Renaud ne put répondre autre chose sinon

que cette Dame était très-polie, & qu'elle paraissait savoir fort bien la botanique. D'ailleurs les questions du Baron sur sa taille, son habillement sur le son de sa voix, furent tout-à-fait inutiles.

Le lendemain matin, le Baron sortit du château à sept heures, avec Mr. Renaud qui le conduisit où il avait été la veille, c'est-à-dire aux environs de la demeure de Constance. Mais ils attendirent & cherchèrent vainement, Constance ne parut point; le Baron voulut au moins connaître son habitation; il se rendit sur la colline où elle était située, & vit une jolie petite maison nouvellement blanchie & entourée d'une haye d'aubépine, qui formait la bordure d'une terrasse, du haut de laquelle on découvrait une vue admirable. Après avoir rodé quelque tems autour de la maison, le Baron fort mécontent de sa promenade, retourna au château. On lui dit que Sainville qui voulait faire poser quelques cloisons dans les appartemens, était dans son cabinet avec un menuisier,

le Baron s'y rendit: vous venez à propos, lui dit Sainville, tous mes ordres sont donnés, & Robert qui me paraît aimer la conversation, m'entretenait de *la bonne Dame*. Il travaille pour elle, il a fait chez elle une bibliothèque & quelques petits meubles; mais il ne l'a pas vue, la servante lui a expliqué ce qu'il fallait faire, & *la bonne Dame* se tient constamment dans une chambre où Robert n'est jamais entré. Oh! oui, reprit Robert, c'est dit qu'une religieuse, c'est sûrement quelque chœu qu'elle aura fait; car pour ce qui est de la tache de vin, c'est faux, la servante m'a dit qu'au contraire elle a tout le visage aussi blême que si elle mettait du fard qui blanchit, & elle voit des deux yeux; avec cela elle écrit, elle fait des peintures, & je ne sais combien d'autres brinborions. Elle a donné dans le village trois layettes de son ouvrage; elle fait des corbeilles d'ozier aussi bien que Charlotte. Moi, je lui ai monté un tour, & par-dsssus le marché, elle joue d'un petit orgue, & elle chante comme

une flûte, je l'ai entendue, mais je crois, que c'est du latin de son pays, car on ne comprend pas les paroles. Robert qui ne s'arrêtait jamais de lui-même, lorsqu'il s'était engagé dans une narration, fut interrompu par le Baron qui desirait un peu plus d'ordre dans les récits; après avoir subi un assez long interrogatoire, Robert sortit. Eh bien! mon cher Verceil, dit Sam[illegible], voilà une héroïne de roman [illegible]ue, des talens, de la singularité [illegible] sa [illegible] est agréable, il faut tenter cette aventure. — En avez-vous le projet? — qui, moi? vous plaisantez sans doute. — Mais, si cette femme est belle, intéressante, spirituelle — c'est beaucoup de choses; mais, quand cela serait, que pourrait-elle sur moi? je suis malheureusement à l'abri de toute espèce de séduction. — Je n'en puis dire autant, je l'avoue, cependant je n'ai nulle envie de nouer une nouvelle intrigue, j'ai des engagemens à Paris que je ne puis, ni ne veux rompre & la seule curiosité me fait de-

sirer de connaître une femme si singulière. — Elle est en effet très-singulière, si elle est jeune & jolie; & à vous dire le vrai, comme je n'ai pas votre riante imagination, j'ai la grossiéreté de me la représenter fort laide & âgée de quarante ans. — Roger assure qu'elle est jeune, & le récit de Robert nous apprend qu'elle est d'une blancheur éblouissante. — Roger la croit jeune, parce qu'elle marche plus lestement que lui, ce qu'on peut fort bien faire à quarante ans, & ce qui prouve seulement qu'elle n'a pas la goutte, & qu'elle n'est pas asthmatique, quant à sa blancheur, mon mauvais caractère me persuade qu'elle est extrêmement blafarde; l'expression de *visage blême*, employée par Robert, justifie cette conjecture; au reste, puisque vous n'avez point de dessein sur elle, j'aimerais mieux qu'elle fût telle que je la suppose, que semblable à l'idée que vous vous formez d'elle — & pourquoi? — si c'est une jeune & belle personne, l'amour est sûrement la

cause de ce genre de vie extraordinaire; elle a eu ou elle croit avoir une grande passion : certainement elle ne se fixera pas dans cette solitude ; mais, si c'est une femme de quarante ans instruite & spirituelle, nous pourrons jouir de sa société & de ses talens, & avec d'autant plus d'agrément qu'elle sera sans prétentions. Sainville parlait encore, lorsque Roger entra dans le cabinet & s'adressant à son maître : les deux petites filles de votre nourrice, lui dit-il, viennent d'arriver, & vous apportent un présent de la part de leur grand'mère : ma nourrice, interrompit Sainville, je croyais que la bonne femme n'existait plus. — Oh ! elle est bien infirme, un rhumatisme qui la tient depuis quatre mois, l'empêche de venir elle-même rendre ses devoirs à M. le Marquis — demeure-t-elle dans le village ? — non, elle est établie à une lieue & demie d'ici. — J'espère que non seulement elle ne manque de rien, mais qu'elle est à son aise. — Elle a éprouvé bien des malheurs depuis

six mois; sa fille unique, sœur de lait de M. le Marquis, qui était veuve, est morte cet hiver, & a laissé cinq orphelins qui sont présentement à la charge de leur grand'mère. Je crois qu'elle a bon besoin de secours. Vous auriez dû, reprit séchement Sainville, m'écrire sur-le-champ pour m'en instruire. — Je l'ai mandé à votre intendant qui ne m'a pas repondu. Mais M. le Marquis veut-il recevoir les petites filles ? je vais à la chasse, répondit Sainville, je les verrai en passant. A ces mots, Sainville sortit avec le Baron. Comme ils traversaient les appartemens, ils apperçurent dans une anti-chambre les deux petites filles que Roger fit avancer; l'une avait dix-sept ans, & l'autre était un enfant âgé de six ans. La jolie figure de la jeune paysanne fixa d'abord toute l'attention de Sainville, elle tenait un panier rempli de légumes, de fruits & d'œufs frais; elle s'approcha d'un air timide & confus, d'une main tremblante elle présenta son offrande en rougissant. Sainville la

considérait avec intérêt, lorsque la petite fille qui tenait des fleurs, s'écria: Tenez, mon parrain, voilà un bouquet. Oh ! la ravissante petite créature, dit le Baron, regardez donc comme elle est belle ! en disant ces paroles, le Baron la prit dans ses bras; suis-je en effet son parrain, demanda Sainville, qui M. répondit Roger, j'écrivis dans le tems, pour obtenir la permission de [illegible] donner vos noms, & c'est moi, q i à son baptême, ai eu l'honneu représenter M. le Marquis; & c'est pourquoi d' la petite fille, que je m'appr grand'mère: Georgette. Eh bien ! Geo [illegible] ville en l'embrassant, vous êtes charmante; & vous, dit-il à la jeune payanne, quel est votre nom ? — Jeannette, pour vous servir. — Allez, Jeannette, retrouver votre grand'mère, dites-lui que j'irai la voir. Jeannette fit la révérence & s'en alla. Quand elle fut sortie de la chambre, Sainville, tirant Roger à l'écart, lui donna vingt-cinq louis, avec ordre de les envoyer sur-le-champ

à sa nourrice. Après avoir rempli ce devoir, il partit pour la chasse avec le Baron.

Les deux jours suivans n'amenèrent aucun événement remarquable, Sainville & son ami firent de longues promenades dans les champs & dans les bois, & ne rencontrèrent point Constance; M. Renaud fut plus heureux, il conta qu'il l'avait [illegible] sur une montagne à une demi-lieue du village, mais que pour cette fois, il n'avait pu entrer en conversation avec elle, parce qu'elle l'avait [illegible] de quelques minutes; il ajouta [illegible] promenait avec un enfant, dont elle paraissait être la mère, parce qu'il avait entendu plusieurs fois l'enfant l'appeler *maman*; cette découverte donna lieu à de nouvelles informations; on apprit qu'en effet Constance avait depuis quelques jours un enfant chez elle, mais on n'en put savoir davantage. Roger ayant dit au Baron que Constance se rendait tous les jours de fête à la paroisse, pour y entendre la

grand'messe qui se célébrait à sept heures du matin, le Baron engagea Sainville à y aller avec lui, ce qui fut exécuté le lendemain qui était un Dimanche. Les deux amis arrivèrent à l'église au moment où Constance y entrait; elle n'avait point de chapeau, mais une coiffe noire rabattue couvrait son visage, & un grand manteau noir cachait entièrement sa taille. Un domestique la suivait, & elle n'avait point d'enfant avec elle: Sainville & le Baron la sa[illegible] trouvant près du bénitier, Sainville, d'un air respectueux, lui of[illegible] de l'eau bénite; Constance fit une pr[illegible] révérence, & ôtant son gant pour prendre de l'eau bénite, elle montra un bras & une main d'une beauté ravissante: dans cet instant, le curé & son clergé, s'approchant de Sainville, pour lui rendre les honneurs accordés aux seigneurs de paroisse, Constance s'éloigna, Sainville la suivit des yeux; mais elle se perdit dans la foule. Sainville conduit à son banc, entendit la messe avec beaucoup de distraction,

il cherchait Constance, & ne la pouvait voir; car elle s'était placée à l'autre extrémité de l'église. Le Baron, plus distrait encore que son ami, apperçut sur un banc, à quelques pas de lui, le domestique de Constance, aussi-tôt, sous prétexte d'aller parler à Roger, il quitta le banc du seigneur, & après avoir fait quelques tours dans l'église, il finit par aller s'asseoir auprès du laquais de Constance. Comme on lui avait dit qu'il s'appelait [illegible] imagina facilement quel était son pays, & lui parla anglais. En effet, il ne se trompait pas; Tompson lui répondit avec un tel laconisme & un air si peu amical, qu'il ne put rien apprendre de nouveau, sinon que Constance était Anglaise. Après la messe, les deux amis s'arrêtèrent assez longtems sous le portail de l'église, dans l'espoir de voir Constance; mais elle était sortie par une petite porte de derrière, & ils ne la revirent plus.

Quelques affaires obligeant Sainville à aller passer deux jours à Limoux, il

partit le soir même avec le Baron. Pendant la route, l'entretien tomba plus d'une fois sur Constance. Vous conviendrez, disait le Baron, qu'une femme de quarante ans n'a pas communément les bras & la main qu'elle nous a laissés voir. — Oui, je crois à présent qu'elle est jeune, j'imagine que c'est une infortunée qui aura été séduite & abandonnée avec son enfant, & qui vient ici cacher sa honte & sa douleur. — Ces aventures sont sur-tout [illegible] en Angleterre; les jeunes filles y jouissent d'une liberté qui les [illegible] l'orgue, dangers... Mais pour revenir sur cette héroïne, maintenant que vous lui accordez la jeunesse, vous obstinez-vous encore à lui refuser la beauté? — oh! plus que jamais; car elle montre sur-le-champ sa main qui est charmante, & elle cache constamment son visage. — Pour moi, je me la représente belle comme un ange. — Je n'en doute pas, votre imagination vous sert si bien! je suis certain que vous avez déjà composé

un roman admirable sur cette inconnue, & il faut pour cela qu'elle soit jolie ; au reste le plan n'en sera pas très-neuf ; une jeune fille séduite & trahie, fuyant avec le fruit de ses amours, une famille irritée, venant se cacher quelques mois dans une ferme, ensuite s'ennuyant de la solitude, rentrant dans le monde, & s'y consolant ; voilà le roman entier : il me paraît assez insipide. — Mais vous en comptez le dénouement ; qui vous a révélé que votre inconnue quittera sa chaumière, & se consolera ? — Je conclus ordinairement que les partis violens ne sont autre genre rien, elles les prennent avec facilité & en y renoncent de même. Elles pleurent, elles s'évanouissent, elles sont à la mort, & elles ressuscitent tout-à-coup, elles passent subitement & sans cesse d'une extrémité à l'autre, de l'amour à la haine, de la timidité à l'audace, de la pudeur à l'effronterie, de la misantropie à la dissipation. On les a trop accusées de fausseté, parce qu'on attribue souvent leur inégalité & leur

inconstance à la dissimulation ou à l'hypocrisie; elles quittent & reprennent de bonne foi les passions, les vices, les vertus; elles doivent à une délicatesse exquise, une vivacité de sensations qui les entraîne impérieusement, & qui leur donne une égale flexibilité pour le bien & pour le mal; au sein de la sagesse, un léger incident peut leur causer un accès de folie, & au milieu de leurs égaremens, l'enthousiasme de la vertu peut les saisir. Mde. de *** m'aimait passionnément; nous fûmes ensemble à la messe de minuit, la majesté du lieu, l'harmonie de l'orgue, la beauté de la musique, produisirent sur elle une telle impression, qu'en sortant de l'église elle fut s'enfermer dans un couvent où elle a vécu trois ans comme une sainte. Cette femme, à onze heures trois quarts, était entièrement livrée à l'amour, & à minuit elle avait sacrifié à Dieu sa passion, son amant et le monde: voilà les femmes, & encore sont-ce les plus intéressantes, celles qui sont naturelles & sensibles. Etres séduisans & bizarres,

qui doivent leurs plus grands charmes à leurs défauts, à cette facilité de se passionner qui donne à leurs traits tant d'expression & de mobilité, à leurs manières une variété si piquante..... Sexe dangereux, qu'on ne saurait aimer avec sécurité, qu'on n'a ni la possibilité d'estimer, ni le droit de mépriser, parce qu'il est également capable des écarts les plus incompréhensibles & des actions les plus sublimes. Cette satyre des femmes, dit le baron en riant, me plaît davantage que celle que vous faites ordinairement : du moins elle est d'un autre genre, & je n'y trouve pas cette froideur dédaigneuse, bien plus insultante que la colère. La colère suppose du dépit, reprit Sainville ; ainsi je n'en ai point. Je raisonne avec la parfaite impartialité de l'indifférence ; je juge les femmes sans humeur, parce que je les vois sans passion, & croyez que lorsqu'on parle d'elles équitablement on en est guéri sans retour. Les deux amis, en causant ainsi, arrivèrent à Limoux,

& le jour suivant furent invités à un grand dîner où se trouvèrent plus de trente personnes. Pendant le dîner, la conversation tomba sur Constance, & chacun fit à ce sujet une histoire plus ou moins vraisemblable, & toutes à-peu-près également injurieuses : car dans tous les pays, les personnes qui se consacrent à la solitude, & qui ne veulent ni faire ; ni recevoir de visites ; sont déchirées et calomniées par tous les gens curieux & désœuvrés, & cette classe forme le plus grand nombre ; les autres se taisent, écoutent & croivent toujours quelque prévention défavorable. C'est ainsi que sont traités ceux qui, dénués d'ambition & ne cherchant que la paix, s'éloignent de la société, tandis que les intrigans ne manquent jamais de partisans & de défenseurs. Cependant le Baron prit avec vivacité le parti de Constance ; une dame de la compagnie, qui était la beauté de Limoux, assurait positivement que cette aventurière (c'est l'épithète qu'elle donnait à l'inconnue),

était une femme-de-chambre Irlandaise, qui, après avoir volé sa maîtresse, était venue se réfugier en Languedoc : Sainville fit quelques moqueries de cette histoire qui déconcertèrent beaucoup la dame, qui avait un violent désir de plaire à un homme de la cour, à *un grand Seigneur*, jeune, spirituel & beau. Le dépit qu'elle éprouva lui inspira une telle rage contre l'inconnue, qu'elle dit tout bas à son voisin, que non-seulement cette *aventurière* avait commis un vol, mais qu'elle y avait joint un assassinat, en donnant deux coups de couteau à sa maîtresse, qui en était morte. Pendant cette conversation, un vieillard, vêtu de noir & assis à côté du Baron, gardait un profond silence, & mangeait avec beaucoup d'application. Tout-à-coup le maître de la maison, lui adressant la parole, Monsieur le docteur, lui dit-il, vous pourriez mieux que personne parler sur ce sujet, car si je ne me trompe, vous avez été médecin de cette étrangère. Oui, Monsieur,

répondit le docteur; mais je n'en parle plus, depuis que je sais qu'on me fait précisément dire tout le contraire de ce que j'en ai rapporté. N'importe, reprit Sainville, on ne doit pas se lasser de répéter la vérité. Eh bien! M. le Marquis, j'ai eu l'honneur de soigner cette dame dans une assez longue maladie; il y a environ dix mois. Elle me dit qu'elle avait vingt-quatre ans; je lui en aurais donné dix-huit; elle me parut la plus belle personne que j'aie jamais vue: ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut être plus respectable; rien n'est égal à sa douceur, à sa bonté, à sa modestie; j'ai eu le plaisir de la rencontrer plusieurs fois depuis sa convalescence, & toujours chez des pauvres qu'elle va soigner, consoler, & dont elle soulage la misère. Ce discours émut Sainville & transporta le Baron; quelques personnes, dont Constance avait refusé les visites, ricanèrent & montrèrent une extrême incrédulité; les plus désintéressés suspendirent leur jugement;

car il s'agissait de passer du mépris à l'admiration, chose à laquelle on ne se décide jamais légèrement; pour la dame de Limoux, elle souffrait étrangement, & elle ne put s'empêcher de dire assez haut, que le médecin était un visionnaire & un vieux radoteur. M. le docteur, dit Sainville, puisque tel est le compte que vous avez rendu de cette dame étrangère, je ne suis pas étonné qu'elle ait tant d'ennemis, un semblable récit doit exciter l'envie, & produire par conséquent beaucoup de méchancetés & de calomnies absurdes. Comme il achevait ces paroles, on se leva de table, & au bout d'une heure les deux amis repartirent pour retourner à L***. Ils ne s'entretinrent en chemin que de Constance, Sainville en parla toujours froidement; mais il ajouta qu'il était indigné des calomnies que l'on répandait contre elle, & que ces méchancetés le décidaient à lui aller faire une visite le jour même; peut-être ne voudra-t-elle pas nous recevoir, poursuivit-il; n'im-

porte, nous aurons rempli un devoir, en donnant une marque de considération & de respect à une personne intéressante & paisible, que la haine & l'envie cherchent à noircir.

En effet, en approchant du village, Sainville ordonne à ses gens de s'arrêter devant la maison de Constance; on approche, l'homme à cheval, qui précédait la voiture, met pied à terre, frappe à la porte, & appelle à grands cris la servante, qui accourt. Le domestique lui dit: voilà M. le Marquis qui vient faire une visite à votre maîtresse, allez la prévenir. La servante, toute [illegible] à sa rentre dans la maison; un instant après elle revient & dit, sans preambule, que sa maîtresse ne peut voir personne. Le domestique indigné d'un tel manque de respect envers *M. le Marquis*, allait répondre & se facher, lorsque Sainville, d'un ton sec & d'un air froid, lui ordonna de se taire & de prendre le chemin du château. Le Baron se désespérait, sa curiosité était au comble, & il ne le cachait

cachait pas; Sainville, honteux d'éprouver le même sentiment, cherchait à le dissimuler; de plus il était, au fond de l'âme, très-piqué de se voir traité par Constance comme ses voisins & les habitans de Limoux. Ce goût d'une profonde solitude, qui l'avait d'abord intéressé, ne lui parut, dans ce moment, qu'une *sauvagerie ridicule.* Ceci nous apprend, dit-il, que cette femme n'a jamais vécu dans la société, car l'usage [illegible] laisse toujours une politesse [illegible] la misantropie ne peut ôter. Cette [illegible] peut être intéressante, mais il est sûr qu'elle manque d'*éducation.* — Je ne dirai pas que la servante ne fut chargée de quelque compliment qu'elle n'aura pas fait, elle a dit cruement la chose sans répéter les expressions. Au reste, reprit Sainville en riant, cela est assez égal. Après avoir dit ces mots il parla d'autre chose.

En arrivant au château, le Baron ne put questionner Roger qui avait profité de l'absence de son maître, pour aller

à une foire qui se tenait à quelques lieues du village. M. Renaud, profondément occupé de son art & de la botanique, ne donnait d'ailleurs aucune attention à ce qui se passait autour de lui, il n'était ni observateur, ni curieux, & lorsqu'on l'interrogeait sur les événemens qu'il devait savoir, ou même sur les choses dont il avait été témoin, on n'obtenait communément de lui, que ces deux réponses : *Je ne m'en suis pas informé, ou je n'y ai pas pris garde.* Non-seulement il n'était susceptible d'aucun sentiment excepté celle de l'étude ; mais allez concevait pas dans les autre à sa remarquait pas mieux les eff comprenait peu les causes ; il dans le mariage qu'une association d'intérêts, & dans l'amour qu'un amusement de désœuvrés ; quoiqu'il eut de la bonté, il n'éprouvait de compassion que pour les maux physiques, les autres échappaient à sa pénétration, ou ne lui paraissaient que des défauts d'organisation & des folies. Le Baron n'apprit de lui

rien de nouveau sur Constance, ce qui lui donna beaucoup d'humeur ; mais comme ce jour était celui du départ de la poste, il se consola en écrivant toute la soirée.

Le lendemain matin, les deux amis furent se promener dans un bois charmant, à un quart de lieue du château. Ce bois était entièrement tapissé d'un gazon naissant, parsemé de muguets & de violettes. Le terrain en était inégal, [illegible] trouvait quelques rochers couverts de mousse, & plusieurs sources d'une eau pure formaient une infinité de petits ruisseaux qui se croisaient sous [illegible] entrant dans une étroite allée de jeunes arbres, qui s'unissaient en berceau, Sainville apperçut à cinquante pas de lui une femme assise sur une roche. Il s'arrêta, & reconnaissant Constance, ou plutôt sûr que ce devait être elle, il la fit remarquer à son ami, en lui faisant signe de se taire. Elle leur tournait le dos, ainsi qu'un enfant assis à ses côtés. Elle avait un chapeau, dont

le voile cachait son col, mais laissait voir les plus beaux cheveux du monde, & une taille parfaite. Après l'avoir considérée quelques momens, les deux amis avancèrent doucement & en silence; lorsqu'ils furent à deux pas d'elle, Constance, qui lisait attentivement, se retourna, & les vit à travers le voile épais qui couvrait son visage, elle fit un mouvement de surprise & se leva. Dans cet instant, l'enfant qui jouait avec ses fleurs, souleva la tête, & regardant Sainville s'écria : ah ! *c'est mon parrain!* Sainville jettant les yeux sur elle, la connut, avec un extrême étonnement, Georgette, la petite fille de sa nourrice. Cet enfant s'élança vers lui, en lui tendant les bras; Sainville la prit dans les siens, & s'adressant à Constance, bégaya avec émotion un compliment, dont elle n'entendit que la dernière phrase, par laquelle il la suppliait de se rasseoir : oui, oui, maman, dit Georgette, *assitès vous* & mon parrain aussi : à ces mots, Constance reprit sa place, Sainville em-

brassa Georgette & s'assit sur la roche, en tenant toujours l'enfant sur ses genoux; le Baron restait debout, Constance, rangeant un pan de sa robe du côté opposé à celui où était Sainville, parut lui offrir une place qu'il accepta avec empressement. Il y eut un moment de silence, que Georgette rompit par cette question, qu'elle adressa à Sainville : *mon parrain vous aimez ben maman, pas vrai?* Charmante enfant, répondit Sainville, nous supposez que chacun a [illegible] vous le droit de tout dire!.... Madame, poursuivit-il, en s'inclinant vers Constance, oserais-je vous demander si l'on vous a témoigné tout le désir que nous éprouvions d'avoir l'honneur de vous voir? Je vous supplie, répondit Constance, de recevoir là-dessus toutes mes excuses; ma santé, ma situation & le genre de vie que je me suis imposé, ne me permettent pas de profiter d'un honneur auquel je suis cependant très-sensible, & je suis charmée, Monsieur, que le hazard m'ait

procuré l'occasion de vous en exprimer tous mes regrets. Ces paroles furent prononcées avec un son de voix enchanteur : Sainville se sentit interdit, le Baron allait parler ; mais Georgette le prévenant : ô maman ! s'écria-t-elle, tu ne peux refuser mon parrain, & puis c'est notre Seigneur. Ici Sainville embrassa encore Georgette ; du moins, Madame, reprit-il, souffrez que je vous témoigne la reconnaissance [illegible] rent vos bontés pour cet enfant, [illegible] rais dû, répondit Constance, [illegible] loge de charger d'elle qu'avec votre agré[illegible] ce tems mais je l'avais obtenu de sa gran[illegible] & mere long-tems avant votre arrivée ici. Puis-je me flatter, Monsieur, que vous approuverez le dessein où je suis, de l'élever & de l'adopter ? A ces mots l'enfant effrayée d'une question, qui supposait un doute, se jeta en pleurant dans les bras de Constance, en criant que rien ne pourrait lui faire quitter sa maman. Constance attendrie la serra tendrement contre son sein ; dans ce

mouvement, l'enfant releva un peu le voile de Constance, & découvrit un col d'albâtre qui fixa tellement l'attention de Sainville, qu'il oublia de répondre; le Baron qui n'avait pu placer encore un mot dans cet entretien, se hâta de prendre la parole, pour exprimer ce que Sainville auroit du dire, ce dernier d'une voix un peu altérée confirma, par une promesse solemnelle, [illegible] Baron; Géorgette l'en [illegible]ensa par les plus tendres cares[illegible]gée de [illegible]stance le remercia d'une ma[illegible]plaign[illegible]ouchante; Sainville troublé, & [illegible]arrassé de l'attendrissement extrême qu'il éprouvait, se leva, prit congé de l'intéressante étrangère & la quitta; le Baron le suivit avec regret; car il aurait bien voulu prolonger une semblable conversation. Sainville marchait d'un pas précipité, sans rien dire, le Baron le regardant: Oh! oh! dit-il, malgré votre impassibilité, vous venez de verser quelques larmes, j'en vois deux encore sur votre joue. Bon! reprit Sainville, c'est

cet enfant qui ma baigné le visage de pleurs ; en prononçant ces mots, il tira son mouchoir de sa poche, essuya ses joues & surtout ses yeux qui étaient encore humides. Au reste poursuivit-il, je ne me défends point d'avoir été touché de cette scène singulière..... Voilà donc cet enfant, interrompit le Baron, que nous supposions le fruit d'un amour clandestin!.... Tout cela est inconcevable reprit Sainville, il n'a dit pas davantage, le Baron reprit la parole pour faire un pompeux éloge de l'inconnue ; Sainville pendant ce tems affectait de prendre un air distrait & dégagé, afin de cacher une extrême agitation & beaucoup d'embarras. En arrivant au château, ils trouvèrent Roger de retour ; la poste venait d'arriver ; on remit au Baron un énorme paquet de lettres. & il fut s'enfermer dans sa chambre pour les lire à son aise : Sainville reçut deux lettres, il en reconnut l'écriture, les mit dans sa poche, sans les ouvrir ; & prit le chemin d'une basse-

cour, qui conduisait aux écuries; il se fit seller un cheval & partit aussitôt, sans vouloir être suivi. Il se rendit au village, où demeurait sa nourrice. La bonne femme en le voyant, fut transportée de joie; elle était au lit & toujours malade de son rhumatisme; Sainville naturellement peu démonstratif, l'accabla de caresses & se hâta de se justifier de ne lui avoir pas envoyé [illegible], dans le tems où ayant perdu sa fille elle s'était trouvée chargée de tous ses petits enfans, & il se plaignit avec amertume de la négligence de son intendant. A ce discours la nourrice pleurait de tendresse & de reconnaissance. Elle répondit qu'en effet elle avait éprouvé de grands malheurs, mais que précisement le ciel à cette époque avait envoyé *un de ses anges à son aide.* A ces mots, Sainville comprit qu'elle voulait désigner Constance; il devint extrêmement attentif, & la bonne femme s'engageant dans un long récit,

conta que Constance étant venue se promener dans ce village avait appris sa détresse, & était arrivée chez elle avec un Médecin. Ce n'est pas tout, continua la vieille femme, elle revint me voir toutes les semaines m'apportant tantôt de l'argent, tantôt du linge, & puis du bouillon & des sirops. Elle mit un de mes petits garçons à l'école, & paya pour lui. Quand elle [illegible] elle restait deux ou trois heures dans la chaumière, elle apportait son ouvrage, & travaillait avec Jeanneton de elle lui a appris je ne sais combien de tems beaux points de couture, & puis elle disait, Jeannette, il faut me payer ma leçon à ton tour, apprends-moi à filer, & puis elle prenait la quenouille & filait en chantant des cantiques. Quand elle entrait, tous les enfans couraient autour d'elle, car elle avait plein ses poches de gâteaux & de joujoux. Mais elle aimait mieux Georgette que les autres, & la fit habiller ainsi que Jeannette. Enfin il y a à l'entour de deux

mois, qu'elle me demanda de lui bailler Georgette pour en faire une Demoiselle, j'y consentis, elle me la laissa jusqu'à-ce qu'elle eût fait arranger son logement, qui n'a été prêt que le jour où j'ai envoyé Jeannette & Georgette au château, & ce jour là ma petite Georgette est restée avec la bonne Dame. Mais dites-moi, reprit Sainville, [illegible] vertueuse Dame était chez [illegible] elle toujours le visage cou- [illegible] Oh! non, elle ôtait son chagée de [illegible] travailler. — Et . . . elle est plaign[illegible] Elle a la face d'un enfant. — [illegible] a-t elle pas les yeux noirs. — Non, ils sont bleus, comme ceux de Jeannette; si ce n'est qu'ils sont plus grands, quoique ça ses sourcils sont bruns, & elle a des cheveux blonds . . . . oh! c'est bien dommage, qu'elle ait presque toujours sa cornette rabbattue, mais c'est qui n'y a point de soleil dans son pays & elle craint tant le nôtre. — Vous dites qu'elle a les yeux de la couleur de ceux,

de Jeannette ; mais je parie qu'elle n'a pas d'aussi jolies dents ? — Et bien ! sauf votre respect, c'est tout le contraire, elle a les dents plus blanches encore, & reluisantes comme un miroir. — Elle est donc bien belle ? — Oh ! belle comme une sainte vierge, & puis si charitable, si craignant Dieu !.... une si douce parole ! — Je suis charmé ma bonne mère de vous voir si touchée des bienfaits & des vertus de cette respectable Dame. Je veux aussi contribuer à vous rendre [illegible] ége de reuse. — O ! mon bon Seig[illegible] e tems plus rien à désirer, je vous ai vu & vous m'avez envoyé tant d'argent..... — Quand la bonne Dame vient vous voir, vous fait-elle prévenir ? — A présent que je me porte mieux, & que je n'ai plus besoin de rien, elle ne vient plus si souvent. Il y a déjà deux semaines que je ne l'ai vue, mais elle m'a fait dire qu'elle viendrait samedi avec Georgette. — Samedi ? dans quatre jours ?.... adieu, ma chère Madeleine,

je vous enverrai dès demain plusieurs petites choses qui vous manquent, & je reviendrai vous voir la semaine prochaine. — Si vous pouviez samedi, la bonne Dame y serait &.... — Non, elle n'aime point à se montrer, & ne vient ici que pour vous. Nous devons respecter ses volontés. Après cet entretien, Sainville quitta sa nourrice & retourna promptement au château, il appela Roger, lui donna en particulier [illegible] ordres relatifs à Madelaine, gée de [illegible] de n'en parler à personne plaign[illegible] ion, ensuite il fut se mettre de table avec le Baron. Ce dernier parla beaucoup des lettres qu'il avoit reçues de Paris, Sainville l'écouta avec plus de complaisance qu'à l'ordinaire, & loin de tourner en ridicule les trois ou quatre femmes qui lui écrivaient, il fit leur éloge, & sur-tout celui de Mad. de Flamigny, dont il avait jadis été l'amant, & qui était la maîtresse actuelle du Baron. Après le dîner, M. Renaud & le Baron se mirent à jouer aux échecs; Sainville fut

rêver dans le parc, cette journée s'écoula rapidement pour lui ; il s'en étonna lui-même, & dit le soir en se couchant : je ne sais comment cela s'est fait, je ne me suis point ennuyé aujourd'hui. Il dormit peu ; & se réveilla de bonne heure. Le Baron entra dans sa chambre, comme il finissait de s'habiller. Je viens, dit-il vous faire part de ma bonne fortune ; j'ai trouvé & saisi l'occasion de faire une chose agréable à Constance. J'ai su ce matin de Rosalie qui sortait de chez elle, que la petite Georgette avait entièrement gâté un grand livre de fleurs & d'*Herbages peinturlurés*, comme dit Robert, auquel Constance était extrêmement attachée, à l'instant même, j'ai engagé M. Renaud à me céder son herbier gravé, qui est très-beau, & sur-le-champ je l'ai envoyé à Constance. Fort bien, répondit Sainville avec un sourire un peu forcé ; mais demandez-moi le secret, sans quoi je rendrai compte de cette galanterie à Mde. de Flamigny. — Bon ! je lui parle moi même de

notre inconnue; ma dernière lettre contient quatre pages de détails sur elle. Aussi reprit Sainville, je plaisante, je sais, mon cher Verceil, que Mde. de Flamigny compte trop sur vous, pour pouvoir être jalouse; & en effet je pense bien que vous n'êtes pas tenté de sacrifier une femme parfaitement belle & très-aimable, à une personne que vous ne connaissez point, & qui, selon toute

[illegible], a de son côté d'autres engagemens. Le Baron ne répondit rien, & l'on partit pour la chasse; on s'y ennuya, & au bout de deux heures on revint au château; on trouva Robert dans la cour; le Baron aurait bien voulu l'entretenir en particulier, mais il ne put se débarasser de Sainville. Robert qui avait porté l'herbier, fit beaucoup de remercîmens de la part de Constance, en même tems, il ajouta qu'elle ne voulait point le garder, qu'elle le parcourrait & le renverrait dans quelques jours. Par la manière dont Robert rendit compte de son message, Sainville con-

nut clairement que le Baron avait joint un billet à l'herbier : vous lui avez donc écrit, demanda-t-il négligemment. Eh ! oui, répondit en rougissant le Baron, & je vous l'ai dit. Je ne l'avais pas entendu, reprit Sainville ; dans ce moment une voiture à six chevaux qui entrait dans la cour, mit fin à cette conversation. C'était l'intendant de la province, qui venait faire une visite à Sainville ; on se mit à table, & après dîner, l'intendant pria Sainville de passer dans son cabinet, parce qu'il désirait l'entretenir en particulier. Lorsqu'ils furent seuls, l'intendant, prenant la parole : je voulais, lui dit-il, vous demander quelques détails sur cette étrangère qui s'est établie dans cette terre. — Que vous a-t-on dit d'elle ? — Oh ! mille choses extraordinaires, entr'autres qu'elle est payée par le gouvernement anglais, pour faire ici le métier d'espion — d'espion ? — oui, on fonde cette idée sur l'extrême curiosité qu'elle a montrée pour nos manufactures dans toutes les villes

où elle a passé. On assure qu'elle fait des notes de tout ce qu'elle voit, & cette particularité, jointe au mystère de sa conduite, la rend suspecte au point que le Ministre m'a écrit de prendre des informations à son sujet. — Quoi ! on a déjà porté sa renommée jusqu'à Versailles ? — On y a fait d'elle un portrait si bizare, que si nous étions en guerre avec les Anglais, on se serait déjà assuré d'elle [illegible] une lettre de cachet. — Eh bien, mettre à la bastille une jeune personne parce qu'elle aime les arts & la solitude, c'est assurément une action très-prudente en tems de guerre ; mais, comme nous sommes en pleine paix, que craint-on ? — Mais en tout tems les secrets de nos manufactures sont d'une grande importance pour notre commerce. M. l'intendant qui avait beaucoup de pédanterie & fort peu d'esprit, fit cette réponse d'un ton si sot & si capable, que Sainville, déjà impatienté, ne put s'empêcher de sourire de la manière la plus méprisante : M. l'intendant, lui

dit-il, vous pouvez calmer les terreurs du Ministre, en lui écrivant que cette Dame étrangère est infiniment respectable, malgré son goût pour les manufactures & la retraite, & que je réponds d'elle, quoique je n'aie pas l'honneur de la connaître personnellement; & qu'elle ait refusé de me recevoir. Mais je sais qui elle est, & je puis vous assurer qu'il n'existe point de femme qui ait plus de droit à la protection du gouvernement, & à l'estime des gens qui savent penser. Sainville, pour préserver Constance d'une persécution absurde & ridicule, se permit un petit mensonge, en disant qu'elle n'était point une inconnue pour lui, mais son ton froqueur & dédaigneux, en excitant le dépit de l'intendant, ne lui donna pas pour Constance des dispositions plus favorables, & au contraire changea en aversion des préventions légères. C'est un grand art que celui de savoir défendre utilement des gens qui nous intéressent; car il faut se garantir d'une faiblesse condam-

nable, & d'une aigreur dangereuse. Les uns les abandonnent lâchement, les autres prennent leur parti avec une chaleur insultante, qui ne peut qu'irriter & provoquer la haine. Aussi l'intendant écrivit-il à Paris, que Constance était une aventurière & une intrigante, mais que Sainville la protégeait, parce qu'il était son amant.

Sainville rendit compte de cet entretien au Baron, qui en fut indigné ; en même temps il prétendit que Sainville devait instruire Constance de ce détail, & il fut décidé que Sainville lui écrirait à ce sujet.

Une heure avant le souper, le Baron vint dire à son ami qu'il avait fait une découverte charmante ; Constance, poursuivit-il, se promène souvent sur sa terrasse durant la nuit, entre minuit & une heure ; plusieurs paysans, revenant tard des foires voisines, l'ont vue au clair de lune & sans voile ; & je vous propose, s'il fait beau ce soir, de nous rendre sans bruit au bas de sa terrasse,

peut-être par ce moyen pourrons-nous la voir, & j'avoue que j'éprouve à cet égard la plus vive curiosité. Comme vous voudrez, répondit froidement Sainville, je vous suivrai volontiers.

On soupa comme à l'ordinaire à neuf heures, on mangea & l'on parla peu; après le souper, on rentra dans le sallon, les fenêtres en étaient ouvertes, & l'on fut plus d'une fois regarder si le tems était clair & serein. Enfin à onze heures précises, on partit & l'on se rendit à la maison de Constance; mais cette course fut absolument inutile, Constance ne se promena point, & l'on rentra tristement au château à deux heures du matin. Le lendemain on se détermina à faire encore la même tentative; la nuit était si belle, que l'espoir d'entrevoir Constance, parut beaucoup mieux fondé. Cette idée leur donna une émotion qu'ils prirent pour un pressentiment; le Baron était agité, Sainville éprouvait un extrême saisissement; ils approchèrent avec précaution & sans bruit de la terrasse,

& se cachèrent derrière la haie d'aubépine : le ciel était pur & tranquille, la lune répandait une clarté aussi douce que vive ; l'air était embaumé du parfum des fleurs champêtres qui décoraient la terrasse ; enfin cet asyle mistérieux & solitaire, réunissait dans cet instant tout ce qui peut séduire l'imagination, & charmer les sens. Après quelques momens d'un profond silence, les deux amis entendirent marcher très-près d'eux, ensuite celles-ci, on soupira, quelques mots furent articulés faiblement d'une voix basse, mais qui fut reconnue, & le silence recommença. Les deux amis immobiles & retenant leur haleine, écoutaient l'un & l'autre avec une avide attention..... Au bout d'un demi-quart d'heure, la même voix fait entendre des sons plus distincts & plus doux ; elle chante un air tendre & lent sur des paroles anglaises ; Sainville, quoiqu'au désespoir de ne pouvoir les comprendre, se console cependant par l'expression de la musique qui semble en donner l'in-

telligence; il ne sait lequel préférer, ou des accens touchans qui pénètrent jusqu'au fond de son cœur, ou du goût & de l'art qui les dirigent. La voix se tait, Sainville, écoute toujours..... On soupire encore, Sainville tressaille; un mouvement sympathique identifie son ame à cette ame sensible qui paraît souffrir; toutes les affections que son imagination lui suppose, il les éprouve, il les ressent... Cependant le Baron se soulève un peu, en écartant le feuillage, il tire Sainville par le bras, qui, connaissant son dessein, le seconde; tous les deux plient doucement une branche, & sans être apperçus, ils peuvent enfin voir sur la terrasse, & découvrir l'objet d'une si vive curiosité. Constance elle-même s'offre à leurs regards sans chapeau & sans voile; elle était assise sur un banc de gazon, & placée de manière qu'ils ne purent la voir que de profil; mais cette position montrait avec plus d'avantage, au premier coup-d'œil, la parfaite régularité de son visage & de

sa taille. Comme il fesait une chaleur excessive, Constance avait la gorge découverte & les bras nuds; la lumière argentée de la lune ajoutait encore à l'éclat de sa blancheur éblouissante; la bouche à demi entr'ouverte, & les yeux élevés vers le ciel, Constance contemplait cet astre du mystère & de la mélancolie; dans cette attitude, son visage enchanteur exprimait à-la-fois, l'attendrissement & la sérénité, ... Cette figure céleste fit sur le cœur de Sainville une impression aussi profonde que rapide; non-seulement elle ne lui rappelait aucune autre idée, mais elle effaçait pour jamais de son imagination, le souvenir de tout ce qu'il avait admiré; c'était pour lui un objet unique & nouveau, il crut voir une belle femme pour la première fois de sa vie.

Enchaînés & fixés par la surprise et l'admiration, les deux amis ne pouvaient s'arracher à cette dangereuse contemplation; mais enfin Constance sortant tout-à-coup de sa rêverie, se leva, prit

le chemin de sa maison et disparut. Sainville ne la voyant plus, la cherchait encore, & toujours immobile reportait ses regards sur le siège qu'elle venait de quitter ; le Baron le tirant par le bras ; il fallut retourner au château. Durant le trajet qu'ils firent pour s'y rendre, Sainville ne parla que pour demander à son ami ce que signifiaient les paroles que Constance avait chantées ; le Baron répondit qu'elles peignaient les charmes de la solitude & les dangers de l'amour. Le Baron fit à ce sujet beaucoup de réflexions, & forma mille conjectures ; il avait besoin d'épancher son cœur et de s'entretenir de Constance ; Sainville, au contraire, ne pouvait parler & n'éprouvait que le désir de se trouver seul. Aussitôt qu'il fut dans sa chambre, il renvoya ses gens, & tombant dans un fauteuil, est-il possible, s'écria-t-il, n'est-ce point une illusion!..... Non, je l'aime, ou pour mieux dire, je sens que je l'aimerai avec idolâtrie..... Mais elle aime un autre objet ;

objet ; tout l'annonce..... Elle est mariée peut-être..... Que m'importe!.... quels que soient ses sentimens et sa raison, cette créature angélique est une femme, on peut la séduire..... Je vais donc sortir de cet engourdissement stupide qui m'accable ; je formerai des projets, j'aurai donc une pensée dominante! ah! dussai-je éprouver le tourment d'une passion malheureuse, du moins j'existerai ; tout est préférable au néant, & l'espérance adoucit tous les maux.

Sainville occupé de ces réflexions passa une partie de la nuit à se promener dans sa chambre, à se retracer l'image de Constance & à méditer le plan de sa conduite avec elle. Il ne se coucha qu'à cinq heures du matin ; il se leva avant dix heures avec l'intention d'écrire à Constance, comme le Baron le lui avait conseillé ; mais voulant faire une lettre qui fût à la fois simple, intéressante & spirituelle, & qu'il pût montrer à son ami, il en composa une demi-douzaine qu'il déchira toutes. Il me

réussit pas mieux à son gré dans l'après-midi, & le soir le Baron lui demandant s'il avait écrit cette lettre, il prétendit qu'il l'avait oubliée, il ajouta qu'il l'écrirait le lendemain; ce qu'il fit en effet: la lettre, après avoir été communiquée au Baron, fut envoyée à Constance; deux heures après le messager revint, il rapportoit une réponse. Sainville la reçoit avec un trouble inexprimable, il l'ouvre, il voit une écriture charmante, & lit ce qui suit:

RÉPONSE

De Constance au marquis de Sainville.

" Je suis infiniment sensible, Monsieur, aux témoignages d'estime dont vous voulez bien m'honorer, & ma reconnaissance m'engage à y répondre avec une franchise qui va détruire, sans doute, les préventions que la curiosité & le mystère apparent de ma conduite ont fait naître. Je suis sauvage, farouche, je hais le monde;

„ voilà toute ma singularité. Je me ca-
„ che plutôt par caprice que par raison;
„ je pourrais me laisser voir sans craindre
„ d'être remarquée. Le desir du repos,
„ & non des événemens extraordinaires,
„ m'ont conduit dans la retraite où je
„ me consacre, & en me vouant à l'obs-
„ curité, je me suis placée dans l'état
„ qui me convient. J'avouerai même
„ qu'une des raisons qui m'a déterminée
„ à choisir cette terre pour asyle, fut
„ l'opinion, généralement reçue, que
„ celui qui la possède, n'y viendrait
„ jamais. „

„ Quant aux calomnies, dont je suis
„ l'objet, elles ne sauraient m'affliger ou
„ m'inquiéter; je n'attache aucun prix à
„ l'idée qu'on peut se former de moi,
„ & votre protection généreuse me met
„ à l'abri d'une injuste persécution. „

„ Pardonnez moi, Monsieur, la lon-
„ gueur de cette lettre, il me semble
„ que je devais ces détails à l'intérêt que
„ vous & M. le Baron de Verceil avez
„ daigné prendre à mon sort. „

Eh bien! mon cher Marquis, s'écria le Baron, après la lecture de cette lettre, que pensez-vous d'une telle réponse? ne met-elle pas le comble à votre étonnement, n'y trouvez-vous pas tout ce qui peut caractériser la personne la plus singulière & la moins faite pour le genre de vie quelle a préféré? Vous savez, répondit Sainville, qu'en général, je n'ai pas des femmes une opinion bien avantageuse; j'ai vu dans leur conduite tant de manège, d'artifice & de coquetterie! mais celle-ci, je l'avoue, confond toutes mes idées. Si belle & si jeune se consacrer à l'oubli & de si bonne foi!... Elle ignore que nous l'ayons vue, & ne songe qu'à nous cacher ses charmes, à nous persuader qu'elle n'est qu'une personne ordinaire, elle veut sincérement détruire une prévention qui l'importune & lui déplaît. En disant ces paroles, Sainville reprit la lettre, & après l'avoir relue toute entière, oui, dit-il, cela est surprenant. Ah! reprit le Baron, cela est inconcevable!..... Quelle femme!...

Qu'elle noblesse dans toutes ses expressions, comme elle s'élève en voulant se rabaisser, quelle politesse, quelle douceur accompagne sa misantropie!..... Sainville n'ajouta rien à cet éloge, il était tombé dans une profonde rêverie, & n'en sortit que pour proposer d'écrire à Constance une seconde lettre, au nom de tous les deux, pour l'assurer qu'ils respecteraient ses volontés & sa solitude, & que même ils s'interdiraient la promenade du petit bois, ayant remarqué que depuis qu'ils avaient eu le bonheur de l'y rencontrer, elle avait cessé d'y aller. Cette lettre, approuvée par le Baron, fut envoyée sur-le-champ; Constance ne fit point de réponse; elle se contenta de charger le menuisier de complimens & de remercimens, encore ne le fit-elle point; la *commission passa* par la servante, *comme toutes celles* qu'elle donnait, *circonstance qui augmenta le chagrin de n'avoir point de* réponse par écrit. Les deux amis décidèrent aussi, qu'ils n'iraient plus la nuit

au bas de la terrasse; car ils sentirent que si Constance découvrait un semblable espionage, ils se perdraient sans retour dans son esprit.

Le lendemain fut un grand jour pour Sainville: c'était un samedi, on attendait Constance chez Madelaine. Laissons Sainville se représentant ce qui doit s'y passer, & suivons Constance dans la chaumière de la grand'mère de Georgette. Elle partit à deux heures avec cet enfant & le fidèle Tompson; elle traversa une forêt qui conduisait au village de Madeleine; elle fut très-surprise de trouver, au lieu d'un chemin raboteux & plein de cailloux, un sentier battu, parfaitement uni & une infinité de bancs répandus sur toute la route. Elle arriva chez la vieille paysanne à trois heures et demie; en approchant de la maison, elle s'apperçut que les murs en étaient nouvellement blanchis. Jeannette, d'un air triomphant, l'attendait à la porte; Constance entre, & trouve tout l'intérieur de la chaumière totalement changé;

elle n'y voit que des meubles nouveaux d'une extrême simplicité, mais d'une propreté parfaite, & on lui apprend que l'on doit tout cela à *M. le Marquis.* Madelaine, moins malade, était dans un fauteuil; la bonne femme prévenant les questions de Constance, se mit à lui conter, avec le plus grand détail, *toutes les bontés de M. le Marquis.* — Au milieu de ce récit, Jeannette qui, suivie d'une servante nouvellement établie dans la maison, était allée dans la chambre voisine, revint, portant avec la servante une table couverte de fruits, de rafraîchissemens et de glaces. A cette vue la joie de Georgette fut extrême, elle invita Constance à se mettre à table, & en donna l'exemple avec empressement. Madelaine & ses petites filles firent seules les frais de la conversation; Constance parla peu & rêva beaucoup; lorsqu'elle prit congé de Madelaine, cette dernière voulut obtenir d'elle un nouveau rendez-vous; mais Constance ne

le donna point, elle promit vaguement de revenir sans indiquer de jour.

En retournant à L***, Constance examina avec plus d'intérêt le nouveau chemin ; elle ne pouvait plus douter qu'il n'eût été fait pour elle ; quoiqu'elle ne fût point fatiguée, elle s'assit trois ou quatre fois, comme pour rendre hommage à l'utilité des bancs, placés de distance en distance sur la route entière. Elle rentra chez elle par son jardin ; à peine y eut-elle mis le pied, que Georgette s'écria avec transport, ah ! maman, regardez combien de belles fleurs nouvelles ! —En effet Constance vit une prodigieuse quantité de caisses & de superbes pots de fleurs, dont on avait orné son jardin & sa terrasse pendant son absence ; elle appella sa servante, qui accourut & lui apprit que *M. le Marquis* avait envoyé tout cela *à sa filleule.* En disant ces mots, la servante donne à Constance une lettre de Sainville..... Constance rentre précipitamment dans sa maison, s'enferme dans

son cabinet, & ouvre le paquet, qui contenait un grand morceau de parchemin ployé, & un billet. Elle lit le billet conçu en ces termes :

MADAME,

" Quand vous me donnez l'exemple
„ d'une bienfaisance sublime, vous ne
„ serez pas surprise du desir que j'é-
„ prouve de remplir au moins mes de-
„ voirs. L'heureux enfant que vous avez
„ adopté, est ma filleule, vous êtes
„ devenue sa mère, & moi je pris, à sa
„ naissance, l'engagement de lui tenir
„ lieu de père ; ce lien qui m'attache à
„ elle, m'est aussi cher qu'il est sacré....
„ Souffrez donc, Madame, que je m'oc-
„ cupe aussi de son sort, & daignez
„ recevoir pour elle ce contrat que j'au-
„ rais envoyé plutôt, sans les formalités
„ que l'on a jugé nécessaires pour en
„ assurer la validité. „

Constance, après avoir lu cette lettre, déploya le parchemin, c'était un contrat

en bonne forme de mille écus de rente assuré à Georgette. Ne pouvant se dispenser de répondre, Constance écrivit un billet très-court, dans lequel elle reconnaissait, que Sainville avait en effet sur Georgette les droits bienfaisans qu'il réclamait, mais elle ajoutait, que cet enfant n'ayant aucun besoin d'une pension pendant le cours de son éducation, elle désirait que le contrat fût déposé chez un Notaire, & que l'argent de la rente fût placé chaque année, jusqu'à l'époque de l'établissement de Georgette. Constance ayant fait cette réponse, mit sous une enveloppe son billet & le contrat qu'elle renvoyait, ensuite elle appella Georgette, la chargea d'aller elle-même remercier son parrain, & de lui porter le paquet qu'elle venait de cacheter. Georgette, glorieuse & charmée de recevoir une telle commission, partit aussitôt conduite par la servante. Arrivée au château, elle demande son parrain, Sainville accourt, embrasse l'enfant, la prend par la main, & l'emmène dans

son cabinet. Là, tête-à-tête avec Georgette, Sainville lit la réponse deux ou trois fois de suite, Georgette l'interrompt, pour répéter son compliment, qu'il avait paru ne pas écouter. Sainville la prend sur ses genoux, il admire sa gentillesse & remarque avec intérêt que ses manières, toujours aussi naturelles, sont déjà plus agréables, & qu'elle parle infiniment mieux. Ma chère Georgette, lui dit-il, quelles sont les leçons que votre maman vous donne? — Elle m'apprend à lire, & puis à coudre & puis du calcul..... Voulez-vous m'entendre compter jusqu'à cent? — Non, j'aime mieux causer avec vous. — Oh! c'est avec maman que je cause! elle me conte de si jolies histoires! — Aimez-vous la musique? — Oh oui, quand maman chante & joue du piano. — Elle peint aussi votre maman? — Oui, des petites peintures pas plus grandes que ça.... c'est elle qui a peint son médaillon. — Un médaillon? qu'elle porte à son cou? — Tout juste. Mais comment l'avez-

vous vu ; elle le cache toujours sous son fichu, mais je l'ai vu moi. — Il représente une figure ? — Seulement un visage tout petit, pas plus gros qu'une noisette, & pourtant il y a tout, les yeux, le nez, la bouche. — Est-ce un visage de femme ? — Non, c'est un visage d'un beau jeune homme. — D'un jeune homme ? — Oh il est joli !..... Je le baise toujours quand je le vois, maman l'aime tant, elle le baise aussi. A ces mots Sainville resta un moment sans parler, ensuite il fit encore quelques questions à Georgette, qui répondit toujours avec la même naïveté, & enfin il la remit entre les mains de la servante, après lui avoir promis de lui envoyer des joujoux.

Le lendemain Georgette reçut de la part de son parrain les plus belles poupées de Limoux, avec un grand panier rempli d'ananas. Depuis ce jour Sainville ne trouva plus l'occasion de renouveller des attentions de ce genre ; Constance n'allait point chez Madelaine ; on

l'appercevait quelquefois à la promenade; mais de loin, & l'on n'osait s'approcher d'elle; souvent elle se promenait dans le petit bois, & Sainville avait promis de n'y point aller, enfin il cherchait vainement quelque moyen nouveau qui pût le rappeller à son souvenir, & lui faire connaître combien il était occupé d'elle. Cependant loin de se décourager il s'affermissait chaque jour dans le projet, & le désir de triompher d'une fierté si peu commune. L'extrême réserve de Constance, & la certitude qu'elle aimait un autre objet ne pouvaient qu'irriter & redoubler la passion d'un homme de son caractère; une conquête aisée n'aurait pu ranimer son cœur, mais séduire une femme si belle, si romanesque, une femme qui montrait tant d'esprit, de singularité, & en même tems une vertu si touchante & une raison si supérieure, malgré ses précautions, & sans doute ses sermens & son amour, l'étonner, l'attendrir, la subjuguer, la rendre infidelle & devenir le seul arbitre de sa

destinée ; c'étaient là de grands projets, & les difficultés & les obstacles en formaient le plus puissant attrait : la tête & l'imagination fortement remplies de cette idée, Sainville sorti de sa langueur, reprenait visiblement une nouvelle existence, & n'était plus cet homme indolent & dédaigneux, que rien ne pouvait agiter & que tout fatiguait ; il n'avait plus cette espèce de distraction causée par l'engourdissement de l'ame, cet état de stupeur où la paresse de penser empêche de comprendre & même d'écouter ; souvent il rêvait au lieu de répondre ; mais on voyait alors, qu'il n'était distrait que parce qu'il était vivement préoccupé ; en général il parlait d'avantage, & avec moins de causticité ; enfin, malgré ses craintes & ses inquiétudes, la joie de se retrouver une ame, lui donnait plus de gaieté & de douceur, il s'occupait avec activité, il lisait beaucoup & sur-tout des livres de botanique.

Le Baron de son côté, n'était pas dans son état ordinaire ; moins doux &

moins égal, il devenait triste, sauvage, & silencieux, son amitié pour Sainville paraissait moins vive ; souvent même il le fuyait, il se promenait seul & ne paraissait plus que pour la chasse, & aux heures du repas. Un jour que le Baron était dans le sallon avec M. Renaud, Roger apporta une caisse qui venait d'arriver de Paris pour Sainville, il la posa sur une table, le Baron demanda ce que c'était, je vois, répondit Roger, que ce sont des livres ; car la caisse est tout-à-fait brisée, & ce qu'elle contient est à découvert. Voyons, dit M. Renaud, ce sont sûrement des livres de chymie qui nous manquent, & que j'ai prié M. le Marquis de faire venir. En disant ces mots, il se lève & va regarder dans la caisse. Point du tout, dit-il, il n'y a que des livres anglais, une grammaire, des dictionnaires & quelques autres volumes, apparemment que M. le Marquis veut apprendre l'anglais. Le Baron qui écoutait attentivement M. Renaud, fronça le

sourcil, & tomba dans une morne rêverie. Au bout d'un quart d'heure, Sainville entra dans le sallon, voilà, lui dit aussitôt le Baron, une caisse qui vient d'arriver pour vous dans l'état où vous la voyez, ce qui nous a découvert que vous aviez l'intention d'apprendre en secret l'anglais : à ces mots Sainville éprouva un extrême embarras, mais il eut la présence d'esprit de le dissimuler parfaitement. Quoi! reprit-il, je ne vous avais pas dit que je faisais venir ces livres? assurément je ne comptais pas vous en faire un mystère, puisque je n'ai eu cette idée, que dans l'espoir que vous me donneriez des leçons. — Moi! vous donner des leçons de langue anglaise! cela serait plaisant. — Oh! ne faites point *le modeste*, vous êtes très en état d'enseigner cette langue. — Fort bien, mais... — Point de *mais*, mon cher Baron, nous ferons un échange, je vous enseignerai l'espagnol &... — L'espagnol!..... à quoi bon? — Ne devez-vous pas faire un voyage en Espagne?

— Et vous comptez sans doute aller en Angleterre ? — Comment n'aurait-on pas ce désir en vivant avec vous ! vous parlez de ce pays avec tant d'enthousiasme ! la verdure & les femmes y sont si belles ! — mais rien ne vous plaît, rien ne vous touche, n'êtes-vous pas impassible ? — Oh ! reprit Sainville en riant, vous m'avez tant contesté mon impassibilité, que par defférence pour votre opinion, je commence moi-même à n'y plus croire. Quoi qu'il en soit, mon cher Verceil, donnez-moi ma première leçon de langue anglaise. En disant ces paroles, Sainville s'assied devant la table, prend la grammaire & commence : M. Renaud demande la permission d'assister aux leçons, afin d'en profiter, voulant, dit-il, se mettre en état de lire les ouvrages de Sydenham & du Chevalier Sloan. Voilà le Baron établi malgré lui maître de langue anglaise, Sainville n'ayant pas l'air de s'appercevoir de sa mauvaise humeur, le Baron croyant pouvoir la cacher, prend le parti de

chercher à la vaincre, & la leçon se donne. Le soir après souper, Sainville apporte quelques livres espagnols, & force le Baron à recevoir à son tour une leçon ; il fut décidé que cette étude se renouvellerait tous les jours, & en effet elle eut lieu avec la plus grande régularité, malgré le peu de bonne volonté du Baron ; il enseignait avec une extrême négligence, mais son écolier n'en faisait pas moins de progrès, ceux de M. Renaud n'étaient pas si rapides; il lisait encore sans les comprendre les voyages de Cyrus, quand Sainville expliquait couramment le Spectateur.

Deux mois s'étaient écoulés de la sorte lorsque Sainville un jour allant chez Madeleine trouva la bonne femme sortie, & Jeannette toute seule gardant la maison. Il remarqua que la jeune fille, était triste, & qu'elle avait pleuré ; il l'interrogea, & Jeannette avoua qu'elle aimait Sylvestre le vigneron, & que le père de Sylvestre trouvant Jeannette

trop jeune, & trop pauvre n'avait pas voulut consentir à leur mariage, qu'enfin *la bonne Dame* ayant promis soixante écus le père avait donné sa parole, que les bancs avaient été publiés, & puis que tout à l'heure il venait de se dédire, & de se brouiller avec Madeleine, de laquelle il exigeait cent écus au lieu des soixante promis. La jeune fille ajouta qu'elle n'osait pas s'adresser à *la bonne Dame*, craignant après tout ce qu'elle avait fait; d'abuser de sa générosité. Sainville écouta ce récit avec beaucoup d'émotion; Constance s'y trouvait mêlée, cela était assez pour l'intéresser vivement. Il remercia Jeannette de sa confiance, lui recommanda de garder le secret, surtout à *la bonne Dame*, & lui promit qu'elle épouserait Sylvestre le lendemain. En effet, il envoya chercher le père, & fit Jeannette un si bon parti, que le vigneron remplit avec joie ses engagemens. Il fut convenu que l'on cacherait à Constance tous ces détails, & que la noce se ferait le sur-

lendemain. Jeannette & son prétendu furent chez Constance, ils en reçurent le don qu'elle avait promis ; ils lui annoncèrent le jour fixé pour leur mariage, & la prévinrent que cet événement serait célébré par une petite fête champêtre. Le jour arrivé Georgette reçut à son réveil un habit charmant, qui lui fut apporté de la part de sa sœur Jeannette, mais Georgette enchantée, devina sur-le-champ que son parrain était l'auteur de cette nouvelle galanterie. A midi deux jardiniers de Sainville, vêtu en bergers, se rendirent à la maison de Constance, ils portaient une immense corbeille, ornée de rubans & remplie de fleurs & de fruits; ils étaient précédés des deux mariés revenant de l'église, tout le village leur formait une nombreuse escorte, & des ménétriers jouant des airs champêtres fermaient la marche. Constance accepta la corbeille, mais ne parut point, les villageois lui firent dire qu'ils danseraient l'après-midi dans le petit bois, & qu'ils la conju

raient, d'augmenter leur joie par sa présence; elle le promit, & la noce se retira.

Cependant Constance veut se former un bouquet des fleurs dont on vient de lui faire hommage; quelle est sa surprise, lorsqu'en cherchant dans les corbeilles, elle y trouve des vers charmans où l'on célebre sa bienfaisance de la manière la plus délicate. Ces vers d'une écriture qu'elle ne peut méconnaître, sont signés par Sylvestre & sa femme, & ne contiennent que les expressions respectueuses & tendres d'une vive reconnaissance. Constance hésite sur le parti qu'elle doit prendre; ira-t-elle au petit bois, oseroit-on s'y trouver? manquerait-on à ses promesses? Qui l'emportera, de la curiosité, ou de cette crainte de lui déplaire, qu'on a jusqu'ici témoignée? C'est un doute qu'il faut éclaircir. L'heure s'écoule, & Constance se décide à prendre le chemin du bois. Elle y arrive avec une inquiétude mêlée d'un peu de trouble; la nouvelle mariée

à la tête de toutes les jeunes filles du village vêtues d'habits blancs, l'attendait à l'entrée du bois; Constance se laisse conduire au son des musettes & des tambourins, on la mène en pompe dans une salle de verdure qu'on avait fait pendant la nuit, en élaguant des branches, & en coupant des arbres; ce bosquet champêtre était décoré de guirlandes de roses & de chiffres de fleurs, formant & répétant mille fois le nom de Constance; on voyait dans le fond une espèce de trône de gazon, où l'on conduisit la reine de la fête, & sur lequel on l'obligea de s'asseoir. Alors les danses commencèrent, & Constance débarassée d'une foule importune, se livra sans contrainte à sa rêverie & à ses réflexions; elle avait plus d'une fois parcouru des yeux le bosquet avec la crainte d'y voir Sainville; mais enfin elle commença à se persuader qu'il n'y était point; elle interrogea là-dessus quelques paysans, & tous lui dirent qu'il était à la chasse, ce qui acheva de la tranqui-

liser; mais sa surprise redoublait à chaque réflexion que fesait naître une conduite à-la-fois si réservée, si soumise & en même tems remplie de soins si recherchés & si délicats. Peut être après tout, se disait-elle, n'est-ce qu'un jeu de l'esprit, qu'un amusement; on veut connaître jusqu'à quel point une femme peut se montrer insensible à la vanité, on se divertit par une épreuve; voilà sans doute la seule cause de tout ce qui m'étonne. Le déclin du jour surprit Constance vivement occupée de ces différentes pensées; elle voulut alors retourner chez elle, & les villageois, en la reconduisant, la firent passer sous un berceau illuminé, où elle trouva une collation servie avec autant d'élégance que de profusion; elle s'y arrêta quelques momens, ensuite suivie d'une partie des gens de la noce, elle reprit enfin le chemin de sa maison. Tout en marchant, elle questionna la nouvelle mariée qui, après quelques difficultés légères, lui confia son histoire, & lui apprit tout ce

Sainville avait fait pour elle. Constance fut plus touchée de cette découverte, que de la fête agréable qu'elle venait de recevoir; elle y trouvait quelque chose de plus intéressant & de plus délicat que de la galanterie; cette aventure lui rappelait la conduite de Sainville avec Madeleine; elle se sentit flattée; qu'il eût imaginé que le meilleur moyen de lui plaire, fût d'être bienfaisant, & elle se dit: quel est donc cet homme qui, sans me connaître, me devine si bien!...

Pendant que tout ceci se passait, Sainville à la chasse s'efforçait en vain de cacher son agitation, l'incertitude du succès de sa fête n'était pas la seule inquiétude qu'il éprouvât; le Baron le gênait & l'embarassait; il lui avait fait un mystère de toute cette petite intrigue, & il craignait avec raison que son ami ne fût mécontent d'une semblable réserve; enfin il se prépara à soutenir gaiement l'éclaircissement, & à couvrir son embarras par de la plaisanterie & de la légèreté. Ils reviennent l'un & l'autre au château,

château, & l'on se met à table. Roger, comme à son ordinaire, arrive pendant le souper, & encore tout échauffé de la noce & de la collation dont il a fait les honneurs, il s'engage dans de longs récits. M. Renaud, qui revenait aussi de la fête, se joint à lui, & voilà le Baron stupéfait, qui questionne avec humeur Sainville déconcerté, plaisantant assez gauchement, pour la première fois de sa vie, & tâchant d'abréger le souper, afin de terminer la conversation. En sortant de table, il se plaint d'une extrême lassitude, & court se renfermer dans sa chambre; là, bientôt oubliant le Baron, il ne songe plus qu'à Constance; on vient lui rendre un compte détaillé de la fête; ensuite il attend impatiemment Sylvestre qu'il avait chargé de demander à Constance; la permission de mener les menétriers sous sa terrasse, le soir au clair de la lune, afin de lui donner une sérénade champêtre. Sylvestre arrive tout essoufflé, & dit que Constance a répondu qu'elle y consentait,

à condition qu'on se retirerait avant minuit. Aussi-tôt Sainville fait avertir quatre musiciens venus depuis peu de Paris, & il se rend avec eux à la terrasse : alors les musiciens jouant supérieurement du cor & de la clarinette, font entendre tout-à-coup une musique ravissante. Constance qui ne s'attendait qu'aux sons rustiques des cornemuses, crut d'abord qu'un songe l'abusait ; mais bientôt le plaisir qu'elle goûte, lui fait oublier jusqu'à sa surprise ; elle s'abandonne à cette rêverie vague & délicieuse qu'inspire une musique expressive & touchante ; elle se rappelle les momens les plus intéressans de sa vie, souvenirs dangereux qu'elle s'était promis d'écarter pour jamais, de son imagination... L'heure, le lieu, la fraîcheur & la beauté de la nuit, le choix des airs, la perfection de l'exécution, tout concourait à donner à ce concert nocturne & mystérieux, un effet enchanteur & surnaturel.

Au milieu du *Cantabile* le plus touchant, Sainville fit subitement cesser la

musique, en donnant le signal de la retraite, & dans le moment même on se retira en silence. Constance soupire, elle reste long-tems immobile sur son siège de gazon; elle ne peut se décider à quitter cette terrasse où son ame émue vient de recevoir de si douces impressions. Cependant elle résolut de s'interdire tout ce qui pouvait troubler son repos, en ranimant dans son esprit des idées dangereuses, & elle se promit bien de ne plus accepter de concert; & de devenir plus sauvage que jamais.

Le lendemain à sept heures du matin, le Baron entra brusquement dans la chambre de Sainville qu'il trouva encore au lit, il fit retirer son valet-de-chambre, & s'assit à son chevet avec un air qui annonçait une explication que Sainville aurait bien voulu pouvoir éviter. Ils gardèrent l'un & l'autre, pendant quelques momens, un profond silence; enfin le Baron prenant la parole: il me semble, dit-il, que l'air de L... vous vaut mieux que celui de Paris. Sainville étonné

que la précaution de faire retirer ses gens, ne fut prise que pour lui demander des nouvelles de sa santé, répondit en riant qu'en effet il se portait bien. Oui, reprit le Baron, vous vous ranimez ici, & moi, je m'y éteins, je vous conseille d'y rester, pour moi, je retourne à Paris. A ces mots, Sainville parut interdit; eh quoi! dit-il, mon cher Verceil, parlez-vous sérieusement? Non, je ne puis le croire.... Ecoutez, interrompit le Baron, c'est votre faute; si vous eussiez voulu, vous ne seriez pas dans votre tort, & vous ne me feriez pas jouer le rôle d'un fort ridicule personnage. Il fallait s'expliquer franchement, j'entends raison & ma tête n'a pas été si vîte que la vôtre, j'ai été pris un moment, je l'avoue; mais cela passera.... & l'amitié reste. Ah! s'écria Sainville, vous devez me pardonner; ai-je lu dans mon cœur, sais-je encore ce qui s'y passe? — Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre; vous êtes passionnément amoureux. — Mon cher Baron, vous me

flattez, non je ne suis qu'étonné, piqué peut-être.... Quoi qu'il en soit, ne me quittez point. — .... Mais je resterai, si je vous suis nécessaire; mon amitié pour vous l'emportera facilement sur un sentiment si nouveau, il me sera doux de vous le sacrifier; & même, quand je ne le surmonterais pas, je n'en serais pas pour vous un confident moins fidèle; rival & confident, serait un rôle singulier & assez neuf; mais croyez que je le remplirais bien ? Je n'en doute pas, répondit Sainville en souriant, car je sais que votre ame est aussi généreuse que votre esprit est romanesque: cette réponse charma le Baron, elle le raccommodait avec lui-même, & flattait sa manie, en lui fesant envisager une longue suite d'événemens intéressans & de situations singulières; enfin un roman, dans lequel le personnage de confident, loin d'être un rôle secondaire, pourrait devenir aussi brillant que celui du héros même.

Cependant Sainville fit de nouvelles tentatives, mais sans succès, pour ob-

tenir de Constance la permission de renouveller les concerts nocturnes. Une conduite aussi sauvage & si bien soutenue, confondait toutes les idées de Sainville; cette femme est véritablement un être incompréhensible, disait-il au Baron, elle est inaccessible à la vanité; sans orgueil comme sans artifice, elle a formé de bonne-foi le projet inconcevable de fuir toute société, & de se suffire à elle-même; je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'a point conservé de correspondance, qu'elle n'écrit point de lettres, & n'en reçoit jamais; cependant elle aime, elle porte un portrait, le portrait d'un jeune homme charmant... Mais concevez-vous, qu'avec un sentiment semblable, elle puisse paraître aussi calme, aussi heureuse? A l'égalité qui règne dans toute sa conduite, on est plus tenté d'attribuer sa misantropie à la sagesse qu'aux passions. Croyez, reprenait le Baron, qu'une résolution extrême est toujours le fruit d'une passion violente; il faut une tête bien vive pour

avoir pu se décider à son âge, au parti qu'elle a pris, & une tête vive laisse de grandes espérances. Rien n'est intéressant, disait Sainville, comme une femme jeune & belle qui se cache, & qui par conséquent se refuse aux hommages que toutes les autres personnes de son sexe recherchent avec tant d'avidité. Combien la coquetterie est insipide, lorsqu'on la compare à cette piquante insouciance; je suis persuadé que si nous pouvions voir habituellement Constance, nous serions beaucoup moins occupés d'elle; nous n'avons fait que l'entrevoir, notre imagination lui prête sans doute mille charmes qu'elle n'a pas; peut-être son visage n'est-il pas en face aussi parfait que de profil; son regard peut-être n'a pas l'expression angélique dont ses traits nous ont donné l'idée; il est possible que l'éclat du grand jour ne soit pas aussi favorable à son teint & à sa figure, que la douce clarté de la lune; enfin, en vivant avec elle, nous lui trouverions peut-être moins d'esprit que nous ne lui

en supposons. Le Baron combattit vivement cette opinion, car étant redevenu confident de son ami, il desirait que Sainville fût passionnément amoureux, & en même tems il aimait à se persuader qu'il éprouvait lui-même un sentiment semblable, afin d'avoir à ses propres yeux & à ceux de Sainville, tout le mérite d'un sacrifice héroïque.

Un soir le Baron reçu de Paris une lettre de Mde. de Tervures, cette femme avec laquelle Sainville avait rompu peu de tems avant son départ; cette rupture, causée par l'infidélité de Mde. de Tervures, s'était faite avec beaucoup d'éclat; le Baron avait en vain tenté de raccommoder les deux amans, & il était resté l'ami de Mde. de Tervures. Comme il n'avait plus rien de caché pour Sainville, il lui lut sa lettre, qui était conçue en ces termes:

"Oui, assurément, j'aime *les petits* „ *détails* quand c'est vous qui les faites, „ car alors l'esprit ou le cœur, en peu„ vent tirer des résultats intéressans; une

» plume entre vos mains devient un
» pinceau, vous peignez au lieu de con-
» ter : quand je vous lis, je vous entends
» & je vous vois, vous m'entraînez où
» vous êtes, & je m'y fixe sans effort.
» Mais vous ne me parlez plus avec cet
» abandon de confiance, dont il m'est
» si doux de vous donner l'exemple,
» vous devenez mystérieux & réservé ;
» en amour ce n'est souvent qu'un mé-
» nagement délicat, en amitié c'est tou-
» jours un crime ; tromper sa maîtresse,
» c'est désirer la conserver, c'est l'aimer
» encore : dissimuler avec son amie,
» c'est la trahir. Vous penserez qu'il y
» a trop d'amertume dans ce reproche,
» mais votre cœur y doit trouver la me-
» sure de mon sentiment pour vous. » —
Quel style alambiqué, s'écria Sainville, en interrompant le Baron, comment pouvez-vous aimer la manière d'écrire de Constance, en admirant de telles lettres ? Comment peut-on goûter le charme du naturel & de la simplicité, lorsqu'on est séduit par l'affectation ? Mais

voyons donc où Mde. de Tervures en veut venir, elle va sans doute nous parler de Constance. A ces mots le Baron reprenant la lettre lut tout haut ce qui suit :

" Par la divine providence de l'amitié, » j'ai découvert tout ce que vous voulez » me cacher ; je sais que votre belle » Anglaise est une courtisane célèbre » par sa figure, par ses talens, & le nombre infini d'adorateurs qu'elle a ruinés ; » je sais, qu'ayant séduit un jeune Lord, » seul héritier d'une grande fortune, elle » allait l'épouser, lorsque cet amant » passionné l'a surpris dans les bras d'un » autre ; l'excès même de sa fureur, a » fait craindre qu'il ne retombât dans les » pièges de cette syrène ; car rien n'a pu » l'obliger à quitter l'Angleterre : alors » ses parens ont engagé sa dangereuse » maîtresse à passer sur le continent ; on » lui a donné beaucoup d'argent, & en » outre promis une somme immense si » elle reste trois années entières hors de son » pays, dans un parfait *incognito* ; afin que

„ le jeune homme ne puisse retrouver
„ ses traces, & reprendre sa honteuse
„ chaîne. „

" Ceci explique toute la conduite mys-
„ térieuse de votre Anglaise : voilà pour-
„ quoi elle se cache, pourquoi elle vit
„ dans la retraite, ne reçoit personne,
„ & n'entretient aucune correspondance.
„ Je tiens toute cette histoire de Lord
„ Belmont, qui connaît personnellement
„ cette courtisanne ; que vous avez si
„ généreusement érigée en héroïne de
„ roman. Je lui ai conté ce que vous
„ me mandiez de votre Constance ; &
„ dans l'instant il a reconnu la célèbre
„ Ophélia, c'est son vrai nom ; & il m'a
„ instruit de tout ce que je viens de vous
„ dire. Voilà le digne objet de la nou-
„ velle passion de votre ami, car malgré
„ votre discrétion je sais qu'il est son
„ amant &.... Ici Sainville se leva avec
„ agitation ; quoi ! dit-il, cette histoire
„ n'est pas de l'invention de Mde. de
„ Tervures ! c'est Lord Belmont qui l'a
conté !.... Vous êtes lié avec lui, re-

prit le Baron, d'un air consterné, écrivez lui pour lui demander des détails à ce sujet. — C'est assurément ce que je ferai. Mais n'êtes-vous pas frappé de la vraisemblance de cette supposition? — Constance serait une aventurière, une courtisanne? non, c'est une chose qu'il m'est impossible de croire. — Vous avez fait deux voyages en Angleterre, avez-vous entendu parler de cette Ophélia? — Oui, beaucoup; mais je ne l'ai jamais vue; elle était à Bath dans le tems que j'ai passé à Londres. — Que disoit-on d'elle? — On vantait sa beauté, son esprit, ses talens..... — De l'esprit, des talens! quels rapports! J'écrirai ce soir à Lord Belmont, cette incertitude n'est pas supportable..... Sainville inquiet, agité, rempli de défiance, de dépit & de crainte écrivit sans délai à Lord Belmont; voici la réponse qu'il en reçu.

"Comme je ne veux pas, mon cher » Marquis, que vous soyez la dupe & » le jouet d'une courtisanne ambitieuse

„ & séduisante, je vais vous répondre
„ avec le détail que vous désirez. En
„ même tems, si ma lettre vous fait re-
„ connaître Ophélia, gardez lui le secret,
„ car il ne serait pas juste de lui faire
„ perdre les six mille guinées que la
„ famille de son dernier amant s'est en-
„ gagée à lui payer si elle passe trois
„ années entières en France, dans une
„ profonde retraite & dans un parfait
„ incognito. Je me suis repenti d'avoir
„ étourdiment conté son histoire à Mde.
„ de Tervures; c'est ce que vous pou-
„ vez réparer en me mandant que votre
„ voisine ne ressemble en rien à mon
„ Ophélia, qu'enfin vous savez avec
„ certitude qui elle est, etc. Je montrerai
„ cette lettre à Madame de Tervures,
„ & de cette manière le secret d'Ophélia
„ ne sera pas trahi par nous. Revenons
„ à elle, vous me demandez *son signale-*
„ *ment*, le voici: elle a trente ans, elle
„ est blonde, elle a beaucoup d'éclat,
„ de grands yeux bleus, des traits ré-
„ guliers, & une physionomie remplie

» de douceur. Elle sait plusieurs langues
» & les parle bien, entr'autres le fran-
» çais; sa taille est belle & ses manières
» extrêmement nobles; elle a toujours
» vu très-bonne compagnie en hommes,
» & ses talens l'ont souvent fait admettre
» dans la société des femmes, aussi a-
» t-elle un ton excellent, que la dépra-
» vation peu commune de sa conduite,
» ne lui a jamais fait perdre. Elle a de
» l'esprit, de l'originalité, & les grâces
» les plus attrayantes; elle dessine comme
» un ange; elle chante & danse à ravir;
» enfin quoique Ophélia ne soit plus de
» la première jeunesse, elle est certai-
» nement la plus charmante & la plus
» dangereuse personne que l'on puisse
» rencontrer. Il y a près de deux ans
» qu'elle a quitté l'Angleterre, & que
» l'on ignore le lieu qu'elle habite, ainsi
» dans dix-huit mois elle pourra retour-
» ner dans son pays, pour y demander
» ses six mille guinées. Je ne dois pas
» omettre de vous dire qu'elle est née
» en Irlande, d'une famille noble & ca-

„ tholique, qui, dit-on, lui donna une
„ excellente éducation ; mais Ophélia fut
„ enlevée, à quatorze ans, par un Ecos-
„ sais qui la conduisit à Londres, où
„ elle perdit en peu de tems tous les
„ principes qu'elle avait reçus dans son
„ enfance. Pour achever de vous faire
„ connaître Ophélia, je vous envoie la
„ traduction littérale d'une lettre qu'elle
„ m'écrivit après sa dernière aventure,
„ & au moment de quitter l'Angleterre ;
„ elle m'a paru si originale, que je la
„ conserve précieusement. Adieu, mon
„ cher Marquis. „ . . . .

La lettre de Lord Belmont, contenait encore une demi-page, mais Sainville & le Baron, impatiens de lire celle d'Ophélia saisirent avec empressement le papier qui renfermait cette traduction ; voici ce qu'ils y trouvèrent.

LETTRE

d'Ophélia à Lord Belmont.

" Je pars, mon cher William, & comme une princesse de roman, je

„ vais voyager sous un nom supposé ;
„ telle est la condition imposée par la
„ famille de Lord ***. Ils craignent
„ encore Ophélia ; malgré la juste colère
„ de son amant : cela n'est-il pas glo-
„ rieux pour moi ? Je suis plus flattée
„ de leurs terreurs qu'empressée de ga-
„ gner leurs six mille guinées. Ne serait-
„ il pas joli d'épouser Lord *** quel-
„ ques mois après avoir reçu cette som-
„ me ? Ne riez pas, ce projet pourrait
„ fort bien se réaliser. Mais, qui sait si
„ alors, je le desirerai ! J'aimais Lord ***
„ malgré la *distraction* qui nous a brouillé ;
„ il est vraisemblable que dans trois ans
„ je ne l'aimerai plus, & dans ce cas sa
„ fortune & son rang ne m'éblouiraient
„ pas ; je puis *me donner* & non *me vendre* ;
„ & si le plus grand Seigneur de l'An-
„ gleterre veut m'épouser, il faut d'abord
„ qu'il me séduise. Enfin, j'ai promis
„ de vivre en France dans l'obscurité
„ pendant trois ans ; vous prétendez que
„ c'est une chose impossible avec ma
„ figure, mes talens & ma mauvaise

» tête, mais mon plan est fait : il est
» simple, il est sûr ; une profonde re-
» traite, une vie austère, me déroberont
» ou me déguiseront à tous les yeux.
» J'ai joui de tout, je connais tout, à
» l'exception d'une seule chose, *la vertu* ;
» je veux en essayer. Je fus entraînée
» loin d'elle, non par mon propre choix,
» mais par la corruption des autres ; j'ai
» toujours respecté son image, quand
» j'ai cru l'entrevoir ; ma bouche n'a
» jamais proféré cet odieux blasphême :
» *la vertu n'est qu'une chimère* : trop foible,
» pour la suivre, trop légère pour la
» regretter, je l'abandonnai, sans la dé-
» daigner & même sans y renoncer. Je
» connais toute l'étendue de l'intervalle
» qui me sépare d'elle, mais on peut
» faire bien du chemin en trois ans.
» Pour la chercher de bonne foi, il faut
» commencer par la pratiquer, c'est ce
» que je ferai & sans hypocrisie, car
» j'éviterai avec un soin extrême toutes
» les occasions de rechûtes ; je vivrai
» de manière à ne plus entendre ces

„ éloges fades & monotones, dont je
„ commence à me lasser; on ne vantera
„ plus mes grâces, ma figure, mais
„ j'entendrai louer ma bonté, ma dou-
„ ceur, ma bienfaisance; je serai res-
„ pectée, je connaîtrai si l'estime est plus
„ satisfaisante que la flatterie, & après
„ avoir joui de ces nouveaux succès,
„ peut-être ne voudrai-je plus reprendre
„ le nom trop fameux d'Ophélia. Vous
„ vous vous direz sans doute, cher
„ William, que je suis trop jeune en-
„ core, pour former de tels desseins;
„ non, c'est à mon âge qu'il est beau de
„ les exécuter : si je me consacre à la
„ retraite, je veux y emporter les regrets
„ du monde & de l'amour; je veux faire
„ un sacrifice éclatant & non une fuite
„ sans gloire : quel effet peut produire
„ une Madelaine en cheveux gris? C'est
„ aux pénitentes de l'Albane & du Cor-
„ régе qu'il faut ressembler. Au reste,
„ tout ceci n'est pas irrévocablement
„ décidé, & je ne médite *qu'un essai.* „

„ Adieu, mon aimable William; ta-
„ chez de perdre le souvenir de quel-
„ ques petites *tromperies*, enfin de mes
„ anciens torts avec vous; songez, que
„ du moins, je suis *fidelle* en amitié.
„ Adieu, croyez qu'Ophélia, *profane* ou
„ *sanctifiée* ne vous oubliera jamais, &
„ vous aimera toujours. „

Après la lecture de cette lettre, les deux amis se regardèrent en silence, avec un espèce de saisissement qui les rendait immobiles. Sainville éclata le premier. Il n'est plus possible d'en douter, s'écria-t-il, c'est elle, c'est cette Constance à laquelle, depuis près de six mois, nous rendons un culte si respectueux! Il faut avouer qu'elle nous a fait jouer le rôle le plus ridicule! Et nous ne pouvons nous en plaindre, reprit le Baron, elle ne nous a fait aucune avance; elle s'est constamment refusée à toutes les nôtres, avec une extrême politesse; nous n'avons rien à lui reprocher. Fort bien, repliqua Sainville, avec humeur, vous pouvez trouver tout

simple d'être traité ainsi par une courtisanne ; pour moi j'avoue, sans détour, que je suis horriblement piqué ; je me trouve un peu vieux pour être aussi crédule. Cependant, dit le Baron, nous n'avons pas la certitude que Constance soit en effet cette méprisable Ophélia ; je conviens que les rapports sont frappans ; mais pourtant l'âge ne s'accorde pas avec celui de Constance ; Ophélia a, dit-on, trente ans, Constance n'en a que vingt-cinq & paraît même plus jeune encore ; le médecin de Limoux prétend qu'on lui donnerait à peine dix-neuf ou vingt ans. — L'opinion de ce vieillard prouve peu de chose : d'ailleurs la beauté peut faire illusion sur l'âge. Mais relisez les deux lettres. En disant ces paroles ; Sainville recommença cette lecture, & acheva de se confirmer dans l'idée, qu'Ophélia & Constance n'étaient en effet qu'une même personne ; le Baron pensait comme lui, & s'en affligeait sérieusement ; Sainville piqué & déconcerté, cachait l'excès de son dépit par

des plaisanteries. Mon cher Verceil, dit-il, vous aviez conçu le plan d'un roman héroïque, cela est fâcheux, vos méditations sont perdues; ceci ne formera qu'une *nouvelle* dans laquelle nos rôles ne seront pas fort brillans. J'espère du moins, répondit le Baron, que cette découverte fait sur vous l'impression qu'elle produit sur moi. — Comment? — Qu'elle vous guérit d'une passion fondée sur une erreur? — Une *passion!* c'est un grand mot..... Je n'avais point encore de passion, & ceci ne détruit pas une fantaisie passagère. Cette Ophélia a du caractère, de l'esprit, une tête vive, des talens ravissans, elle est belle comme un ange, tout cela ne me refroidit point, & ce qu'on nous apprend de ses mœurs n'est pas fait pour désespérer; seulement je me dépouillerai de ce profond respect, dont certainement elle s'amuse & se moque en secret; je tâcherai à l'avenir de lui paraître moins ridicule, elle deviendra plus traitable & tout s'arrangera. Ce discours

déplût extrêmement au Baron; ses principes, ses habitudes, le genre de son esprit & la tournure de son caractère lui avaient donné toute sa vie un invincible dégoût pour toutes les courtisannes; d'ailleurs voyant bien que Sainville était infiniment plus amoureux qu'il ne voulait en convenir, il craignait mortellement l'ascendant que pouvait prendre sur lui une femme si dangereuse. Ces réflexions le plongèrent dans une profonde tristesse, il forma la résolution d'employer désormais tous ses soins à rappeller Sainville à la raison, & de ne négliger aucune occasion de lui faire sentir tout l'avilissement d'un attachement semblable.

On était au milieu de l'automne, Sainville plus que jamais occupé de Constance, formoit mille projets nouveaux, & se décida enfin à corrompre la servante de Constance, afin de se cacher la nuit dans sa maison; il prit un matin cette résolution & se promit de l'exécuter le lendemain. Ce jour

même il fit une longue promenade avec le Baron, mais sans lui confier son dessein. En revenant au château il crut entendre d'assez loin les cris d'un enfant, il écoute, & bientôt n'en doute plus ; ces cris semblaient partir de ce même bois où Constance passait sa vie & dont Sainville, depuis plus de six mois, s'était interdit l'entrée. Il vole au bois, le Baron le suit, ils courent ou les cris se font entendre & tout-à-coup ils apperçoivent la petite Georgette en pleurs qui s'écrie : *venez secourir maman.* Où est-elle ? demanda Sainville, là-bas dans la grande allée, répond l'enfant. Les deux amis s'élancent dans la route indiquée, quel spectacle inattendu s'offre à leurs regards ; Constance échevelée, la tête découverte, poursuivie par trois brigands, & prête à tomber entre leurs mains. Sainville sans armes, ainsi que son ami, se précipite vers elle avec une inconcevable rapidité ; il saisit l'un des trois hommes & le terrasse, les deux autres poursuivis par le Baron prennent la fuite,

Cependant Sainville reconnaît dans l'homme qu'il a renversé le fils d'un de ses gardes chasse, il le menace d'une juste punition, & veut s'éloigner; il rencontre une racine d'arbre, fait un faux pas & tombe; dans cet instant le scélérat, qu'il vient de quitter & qui s'était relevé, s'approche de lui, & lui plonge son couteau dans le sein; après avoir commis cet assassinat il fuit & disparait. Tandis que cette scène tragique se passait, Constance se croyant toujours poursuivie, courait en tournant le dos à ses libérateurs; elle n'avait apperçu ni Sainville, ni son ami; excédée de lassitude elle sent que ses forces vont l'abandonner tout-à-fait, elle entend marcher très-près d'elle & tourne en tremblant la tête; quelle est sa joie en appercevant le Baron! Rassurez-vous Madame, lui cria-t-il, les scélérats qui vous poursuivaient sont disparus & déjà bien loin; pendant que Sainville en terrassait un j'ai chassé les deux autres, ils sont hors du bois, & j'ai vu le troi-

sième

sième gagner le grand chemin en fuyant à toutes jambes. J'ai cessé de le poursuivre pour revenir promptement dissiper vos inquiétudes. Ah! Monsieur, dit Constance; que ne vous dois-je pas! mais courons chercher M. de Sainville. A ces mots elle s'appuye sur le bras du Baron & d'un pas chancelant elle le suit avec autant de peine que de trouble & d'empressement. Inquiète de Georgette, elle l'appelait à grands cris; au bout de quelques minutes cet enfant accourut; on lui demande si elle savait où était Sainville, elle répondit qu'elle ne l'avait vu qu'à l'instant où il était entré dans le bois. Alors on s'achemine du côté du grand chemin, le Baron questionne Constance qui conte en peu de mots son aventure. Arrivé dans le bois elle avait donné une commission à son domestique, un instant après son départ elle vit paraître de loin ces trois hommes, dont la contenance & la mauvaise mine commencèrent à l'effrayer; en l'appercevant ils doublèrent le pas, alors elle

prit la fuite. Pendant que Constance parlait, le Baron la considérait attentivement ; elle avait jeté son chapeau pour mieux courir, & rien ne cachait le plus charmant visage que la nature eut formé ; mais le déclin du jour & l'obscurité du bois ne permettaient pas au Baron de distinguer parfaitement ses traits. Cependant Sainville ne reparaissait point, Constance & le Baron l'appellent plusieurs fois & toujours vainement ; ce silence les étonne & les inquiète, car ils ne peuvent se persuader que Sainville soit sorti du bois. Ils marchaient toujours & la nuit qui s'approchait, redoublait leur secrète terreur, lorsque tout-à-coup Constance, trouvant sous ses pieds quelque chose d'humide, glisse & tombe dans les bras du Baron ; il la relève, & en jetant les yeux sur sa robe blanche, il y voit des taches qui lui paraissent noires ; le même objet frappe Constance, elle prend sa robe & la regardant de près, elle frémit, & pénétrée du plus horrible effroi elle

s'écrie : juste ciel ! c'est du sang. A ces terribles paroles, le Baron hors de lui, la quitte & suivant la trace funeste de ce sang, il trouve après avoir fait quelques pas le corps de son malheureux ami étendu sur l'herbe ! Il le croit mort, & se livre au plus violent désespoir. Constance suffoquée par ses sanglots, tombe à genoux, en élevant ses bras vers le ciel qu'elle implore; la petite Georgette fait retentir le bois de ses cris lamentables..... mais bientôt Constance rappellant son courage, nous le pleurons, dit-elle, & nous le laissons sans secours ; il vit, son sang coule encore... à ces mots le Baron visite la plaie, & avec son mouchoir & celui de Constance il forme une compresse qui arrête le sang; après ces premiers soins ils s'occupent des moyens de le transporter ; Constance propose de faire un brancard de branches ; on se mit à l'ouvrage, le Baron casse les arbres, Constance le seconde dans ce travail pénible, elle paraît animée d'une force sur-

naturelle, elle donne pour lier les branches, sa ceinture, son collier, ses jarretières & jusqu'au mouchoir de linon qui couvre son sein, Georgette se dépouille aussi, l'ouvrage avance avec une rapidité inconcevable; il manque encore un lien pour en assurer la solidité, Constance n'hésite pas, ses longs cheveux abattus & flottans sur ses épaules lui offrent une dernière ressource, elle en coupe une partie dont elle forme un épais cordon, que le Baron lui-même attache & noue autour du bois. Dans cet instant le laquais de Constance, après l'avoir long-tems cherché, arrive enfin attiré par le bruit; il parut au Baron envoyé par le ciel pour le secourir dans cette affreuse circonstance, & sans perdre de tems il s'en fait aider pour poser doucement Sainville sur le brancard; ensuite se retournant du côté de Constance : Madame, lui dit-il, le château est à une demi-lieue d'ici, votre maison en est fort près.....venez, venez, interrompit-elle, je vais vous y

conduire. Alors le Baron & Tompson enlèvent le brancard, & se mettent en marche; Constance & Georgette les devancent en versant un torrent de larmes. Ils arrivent enfin à la paisible demeure de Constance, la servante effrayée ouvre les portes, on pose Sainville, toujours sans connaissance & sans mouvement, sur le lit de Constance & le Baron envoie promptement chercher M. Renaud. En attendant on apporte des lumières, on lave la plaie de Sainville avec de l'eau fraîche, on lui fait respirer des sels, & enfin il ouvre les yeux. Quels objets les frappent! un appartement inconnu, le Baron le tenant entre ses bras & Constance à genoux au chevet du lit; Constance échevelée, baignée de pleurs & dans un désordre qui la rend encore mille fois plus belle & plus touchante. Sainville éperdu, la regarde fixement avec un saisissement inexprimable, il n'a que des idées vagues & confuses, sa tête affaiblie n'est plus à lui, mais la vue de Constance

lui rend toutes les facultés de son ame; il la contemple avec une espèce d'extase, sans la reconnaître, il sent que c'est elle!....

Enfin M. Renaud arrive, panse la plaie, n'y trouve aucune apparence de danger, & répond de la vie de Sainville. Alors la joie la plus vive succède à la consternation. M. Renaud fait avaler au blessé quelques gouttes d'un élixir qui, en ranimant ses forces, achève de lui rendre sa parfaite connaissance. Il saisit une des mains de Constance, en s'écriant avec transport: quoi! c'est elle! quoi! je la vois!... il s'enivre du plaisir de la regarder, & voyant sur ce visage enchanteur quelques larmes couler doucement, il presse contre son cœur, sa main tremblante, en répétant avec un profond attendrissement : quoi, c'est elle!

Cependant M. Renaud qui tâtait le poulx de Sainville, annonce qu'il y trouve de l'émotion, ce qu'il attribue à la quantité de lumières, & à la petitesse de la

chambre, il propose de transporter Sainville au château sur un brancard, ajoutant que le grand air lui fera du bien. Sainville y consent, afin de laisser à Constance le repos dont elle a besoin; le baron dit qu'il faut reprendre le brancard de feuillage; Sainville demande comment ce brancard a été fait, ce qui amène une explication qui accroît sa reconnaissance & son bonheur. La maison de Constance était entourée de tous les habitans du village, attirés par le bruit de ce tragique événement; ils escortèrent le brancard jusqu'au château. Arrivé dans sa chambre, Sainville ordonne d'y laisser le brancard, & le fait poser près de son lit; M. Renaud prescrit au malade le silence & la tranquillité; chacun se retire, & le Baron, en se couchant, se dit à lui-même: quel dommage que la femme, cause d'une semblable aventure, ne soit pas aussi intéressante par ses mœurs, qu'elle est séduisante par sa figure & ses manières!

Sainville eut de la fièvre, & passa une

nuit agitée, mais la fièvre se calma vers le matin ; à huit heures, le Baron entra dans sa chambre, il trouva le malade occupé à examiner le brancard, les cheveux en étaient déjà détachés, & Sainville les avait noués autour de son bras ; le Baron s'assit sur le lit de son ami, & regardant les cheveux de Constance : eh bien ! dit-il, vous voilà donc tout-à-fait amoureux ? — Vous en étonnez-vous, après l'avoir vue ? — Elle est belle, j'en conviens, & absolument semblable au portrait que Lord Belmont a fait d'Ophélia. — Mais il est impossible qu'elle ait trente ans. — Son air de jeunesse est en effet singulier, après le genre de vie qu'elle a mené ; cependant le repos, la solitude, la douceur de ce climat !... — Si Constance est Ophélia, Lord Belmont n'a point assez vanté sa beauté, il en parle froidement. — C'est qu'il n'en est plus amoureux ; l'enthousiasme pour une courtisanne, ne peut durer qu'un moment. — Il ne parle point de ses longues paupières noires ; de ses grands sourcils

bruns, de ses dents parfaites, de l'expression touchante de sa physionomie!... Non, Constance n'est point Ophélia.... Nous avons oublié d'envoyer à Lord Belmont de son écriture.... — Qui sait si elle nous a écrit de sa propre main? son valet peut-être lui sert de secrétaire. — Il ne sait pas le français. — Il feint peut-être de l'ignorer; d'ailleurs elle a pu en nous écrivant contrefaire son écriture. — Des yeux bleus avec des paupières noires, des sourcils bruns & des cheveux blonds, cela est si frappant!... Je veux l'écrire à Lord Belmont. Cet entretien fut interrompu par M. Renaud qui entra & dit à Sainville que la Dame anglaise lui avait écrit pour le prier de lui donner des nouvelles de *M. le Marquis*; Sainville demanda à voir le billet, mais M. Renaud l'avait égaré; Sainville eut beau se fâcher, le billet ne se retrouva point. Deux ou trois heures après, Sainville disant qu'il espérait que Constance lui ferait une visite; M. Renaud, prenant la parole: oui, certainement dit-il,

j'avais oublié de vous conter qu'elle me le mande dans son billet; elle viendra cette après-midi. On imagine bien que M. Renaud fut un peu grondé sur *ses oublis inconcevables*, & que l'on attendit impatiemment l'heure où l'on pouvait espérer de revoir Constance.

Les fenêtres de Sainville donnaient sur la cour, à quatre heures, il entendit un mouvement universel dans la maison, on descendait précipitemment les escaliers, on appelait le Baron, & l'on courait du côté de la cour. Sainville, dans ce moment seul avec M. Renaud, parut fort ému; M. Renaud sortit pour aller s'informer de la cause de tout ce bruit, & revenant presque aussitôt: je pensais, dit-il que le feu fût au château; mais rassurez-vous, ce n'est rien, c'est la Dame étrangère qui vient vous faire sa visite; comme elle a relevé son voile en entrant dans la cour, chacun court pour la voir, les gens d'ici sont si curieux! M. Renaud parlait encore, lorsque la porte s'ouvrit, & Constance conduite

par le Baron, parut, & s'avança doucement. On approche un fauteuil, Constance s'assied, & jetant les yeux sur Sainville, elle rougit en voyant l'usage qu'il avait fait de ses cheveux; elle dit avec un peu d'embarras, qu'il attachait trop de prix à tout ce qu'un autre aurait fait à sa place; Sainville répondit deux ou trois mots mal articulés, & perdit tout-à-coup la parole, en la regardant avec une avidité & une attention dont rien ne pouvait le distraire. Constance parla beaucoup de sa reconnaissance, mais ne laissa voir qu'une sensibilité qui tombait davantage sur le service que sur la personne. Sa visite fut courte, & cependant la conversation languit plus d'une fois; le Baron la releva souvent, & lorsque Constance sortit, il la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. A peine fut-il rentré dans la chambre de Sainville, que ce dernier l'appelant, eh bien, mon cher Baron, s'écria-t-il! pouvez-vous penser que ce soit là une courtisanne? — Je ne l'aurais jamais deviné; mais il est

impossible d'en douter... — Je suis certain que tous les rapports qui vous le persuadent, ne sont que de fausses apparences. Ne parlons ni de sa grâce, ni de sa beauté ravissante; mais quelle noblesse, quelle modestie, quel air de candeur & d'innocence! — Ne vous a-t-on pas mandé qu'Ophélia est particulièrement distinguée par son ton & par ses manières? — Et moi, je soutiens qu'il y a de l'extravagance à penser que la femme que nous venons de voir & d'entendre, soit cette Ophélia: à ces mots, le Baron haussa les épaules, & ne répondit rien; Sainville se fâcha, & son ami sortit de la chambre. Cependant le scélérat qui avait assassiné Sainville, fut atteint dans sa fuite, & conduit au château; ce malheureux, chassé de chez son père depuis quelque tems pour une conduite dépravée, s'était associé à plusieurs contrebandiers; il protesta qu'il était ivre le jour où il avait rencontré Sainville, & que la crainte d'être renfermé pour sa vie, l'avait porté à com-

mettre le crime dont il était coupable ; on le mit dans la prison du Château, quoique Sainville fût bien décidé à ne point le livrer à la justice. Le père de ce meurtrier était un vieillard vénérable & vertueux, qui, n'osant implorer la clémence de son maître, fut se jeter aux pieds de Constance, pour la conjurer d'attendrir Sainville en sa faveur ; il représenta qu'il avait deux filles à marier, qui seraient déshonorées, si leur frère subissait la juste punition de son forfait ; & que la famille entière serait forcée de quitter le village, & de s'expatrier à jamais. Constance envoya le Vieillard à Sainville, avec un billet qui contenait ces mots :

" Daignez, Monsieur, écouter un père » malheureux & réduit au désespoir ; si » je puis obtenir cette grace de vous, » j'aurai sans doute assez fait pour lui. »

Sainville, comme on l'imagine bien, reçut le vieillard ; & après l'avoir entendu, il le chargea de cette réponse pour Constance :

" Pourrais-je me venger, Madame, „ d'une action qui m'a valu les plus „ doux momens de ma vie ? La grace „ qu'on me demande, fut accordée au „ fond de mon cœur, dans cette même „ chambre où vous allez l'annoncer à ce „ vieillard : daignez lui dire encore, „ Madame, que je dote ses filles, & „ qu'elles seront mariées avant huit „ jours. „

Constance, les larmes aux yeux, instruisit le vieillard des bontés de son maître, & elle goûta le plaisir de jouir de sa surprise & des transports de sa joie.

Sainville, fidèle à ses promesses, fit passer aux Indes le criminel, ainsi que son père le desirait, & il maria les deux jeunes filles. Constance lui r'écrivit à ce sujet, son billet était aimable, mais il fut trouvé froid & trop court. Sachant que Sainville était absolument sans fièvre, elle ne fit plus de visites & se contenta d'envoyer deux fois par jour savoir de ses nouvelles. L'impatience de

la revoir, engagea Sainville à sortir beaucoup plus tôt que son chirurgien ne l'aurait desiré; enfin malgré quelques représentations importunes, il s'habille, demande une voiture & propose au Baron d'aller avec lui chez Constance: le Baron répondit avec humeur, & cependant le suivit. Ils arrivent & sont reçus sans difficulté. Sainville desirait extrêmement se retrouver dans cette même chambre où il avait vu Constance, si sensible & si agitée, mais il n'obtint pas cette satisfaction, on les fit entrer dans une petite bibliothèque, où Constance vint aussitôt les joindre. Elle ne put s'empêcher de témoigner le plus grand attendrissement, en remarquant la pâleur de Sainville; mais après ce premier mouvement, elle reprit son air calme et serain, & fit, avec autant d'aisance que d'agrément, tous les frais de la conversation. Sainville, uniquement occupé du plaisir de la voir & de l'entendre, parla peu; le Baron, plus curieux & moins absorbé, la questionna beaucoup

sur ses goûts, ses occupations & ses lectures; elle répondit avec douceur & avec cette brièveté qui est de si bon goût, lorsqu'on est forcé de parler de soi. Le Baron, qui n'avait nullement le projet de la faire valoir aux yeux de Sainville, sentait, avec dépit, tout le charme de la simplicité & de la modestie de ses réponses; espérant qu'elle aurait moins d'instruction que de grace & d'esprit, il fit tomber l'entretien sur la littérature, & il entra dans le détail de nos meilleurs ouvrages; Constance les connaissait parfaitement & les jugeait avec autant de solidité que de finesse. Le Baron confondu devint muet, Sainville triomphait. Dans ce moment Georgette entre en courant & vint se jeter au cou de son parrain, qui l'embrassa tendrement; c'est notre enfant d'adoption, dit-il, en se tournant vers Constance. Oui, reprit Georgette, voilà maman & voilà mon papa. O! chère Georgette, s'écria Sainville, donnez-moi toujours ce nom! je vous le promets, répondit

Georgette. Pendant ce petit dialogue, le Baron impatienté, s'était levé & s'approchant d'un piano-forte, il témoigna à Constance le désir de l'entendre, Saint-Ville aussitôt se joignit à lui; Constance cédant à leurs prières, se mit au piano, prélude en maître & s'accompagne ensuite une ariette italienne. La supériorité de son chant, la douceur & la beauté de sa voix, inspirèrent à Saint-ville une admiration qu'il exprima avec enthousiasme; le Baron dit malicieusement, qu'il n'avait jamais entendu d'*amateur* d'une telle force. Un instant après, s'adressant à Constance; à propos de grands talens, dit-il, j'aurais bien voulu connaître la célèbre Ophélia; mais elle voyageait pendant le tems que j'ai passé à Londres. Au nom d'Ophélia, Constance tressaillit, baissa les yeux & ses joues se colorèrent du plus vif incarnat; le Baron regarda Saint-ville qui rougit aussi; car il n'avait que trop remarqué le trouble & l'embarras de Constance; cette observation le frappait,

l'affligeait, & lui inspirait en même temps un extrême ressentiment contre sa [illegible]. Il y eut un moment de silence; ensuite on parla de choses indifférentes, et enfin Sainville, prenant congé de Constance, termina sa visite. En montant en voiture il ordonna à son cocher, de passer du côté du petit bois. Eperduement amoureux, & piqué contre le Baron, il se faisait un plaisir de le braver, en lui montrant sans détour ses sentimens; en approchant du grand chemin, le Baron découvre avec étonnement, une multitude d'ouvriers occupés à travailler autour du bois. Il y a déjà huit jours, dit Sainville, que j'ai donné des ordres pour faire exécuter cet ouvrage; enfin ce bois chéri de Constance va se transformer, afin de devenir plus digne encore de lui plaire; il s'étendra jusqu'à la rivière qui borde la prairie, & l'on creuse un petit canal qui l'entourera du côté du grand chemin, & qui en formera une isle; Constance pourra s'y promener sans crainte & sans danger; ce sera un

je [illegible], & je mettrai tous mes soins à l'[illegible]ir. A cette confidence, le front du Baron s'obscurcit. Cette entreprise est immense, dit-il. Et cependant, reprit Sainville, elle sera finie l'été prochain. Le Baron ne répondit plus rien & bouda le reste du jour. Mais le lendemain, il eut une longue explication avec son ami, il ne manqua pas de lui parler de l'extrême confusion que le nom d'Ophélia avait paru causer à Constance; Sainville convint qu'il avait remarqué son trouble, & j'avoue, continua-t-il, que je n'en puis deviner la cause; mais plus je la vois & plus il me paraît absurde d'imaginer qu'une semblable personne soit une courtisanne; au reste s'il faut ne vous rien déguiser, quelle que soit cette femme incomparable, mon cœur n'est plus à moi, j'aime pour la première fois de ma vie & j'aime passionnément. — Quoi, si Constance est cette Ophélia?.... — Je ne puis admettre cette odieuse supposition. — Eh enfin si vous en acquérez la preuve

positive ? — Je serai très à plaindre. Du moins vous combattrez une si peu digne de vous ? — Si je l'avais aimé, je la combattrais en vain. — S'il est ainsi, j'ose vous le dire, Sainville, cette passion vous avilira, vous sacrifierez votre liberté, & par conséquent l'honneur. — Ecoutez, s'il était vrai que Constance eût été une femme dépravée, s'il était possible que le vice pût se revêtir de cette forme angélique & de tous les charmes de la candeur & de l'innocence, je cesserais d'admirer la vertu, je cesserais d'y croire, je deviendrais le plus farouche & le plus infortuné des hommes, car il s'est fait dans mon cœur une étrange révolution. L'idée de trouver Ophélia dans Constance ne m'affligeait pas il y a quinze jours; je n'avais alors, pour elle qu'un sentiment ordinaire, & maintenant cette idée est pour moi aussi désespérante qu'incompréhensible; je vois en Constance le modèle de la perfection, je sens moins le desir de lui plaire que le besoin de l'admirer;

puis tout supporter, jusqu'à son indifférence, si elle est digne en effet du sentiment qu'elle m'inspire ; ce sentiment rendu l'existence, il occupe également mon esprit, mon cœur & mon imagination ; désormais, adorer Constance, c'est pour moi vivre & respirer. Le Baron conclut de cet entretien, que si Sainville était forcé de reconnaître enfin la dangereuse Ophélia, il s'affligerait beaucoup, mais se guérirait infailliblement, & il prit la résolution d'employer tous les moyens possibles pour l'éclairer à cet égard.

Sainville par discrétion passa quelques jours sans retourner chez Constance ; enfin il hasarde une seconde visite, & le Baron le suivit. Constance n'était pas chez elle, mais la servante assura qu'elle reviendrait bientôt, & elle fit entrer les deux amis dans la petite bibliothèque. En attendant Constance, le Baron s'amusa à regarder quelques jolies gouaches peintes par Constance, & qui ornaient la pièce où elles se trouvaient ; ensuite

voyant sur une table un porte-feuille entr'ouvert, qui contenait des dessins, il le feuillette, & s'arrêtant à considérer deux gouaches charmantes, il fit tout-à-coup une exclamation qui tira Sainville d'une profonde rêverie. Tenez, tenez s'écria le Baron, voici une preuve complète..... regardez ces tableaux, & lisez au bas le nom d'Ophélia. A ces mots Sainville pâlit, & lisant en effet ce nom fatal, il resta pétrifié. Dans ce moment Constance entra; en voyant son porte-feuille ouvert, ses tableaux entre les mains du Baron & Sainville immobile, elle rougit, fit un mouvement de surprise & parut déconcertée; mais se remettant promptement, elle s'avança; & s'adressant aux deux amis, elle leur témoigna le regret de n'être pas rentrée plus tôt chez elle. Sainville ne répondit rien, le Baron, tandis qu'elle parlait, refermait le porte-feuille, & lui dit ensuite, nous admirions, Madame, des gouaches ravissantes. Cet éloge est trop flatteur, répondit Constance, ces deux

gouaches sont de moi. Quoi, Madame, reprit Sainville d'une voix tremblante, les deux gouaches qui sont dans ce porte-feuille..., oui, Monsieur, interrompit Constance, elles sont peintes par moi. En disant ces paroles, elle prit le porte-feuille & fut l'enfermer dans une armoire; comme elle avait le dos tourné, Sainville hors de lui, dit tout bas au Baron, qu'il le conjurait de le laisser seul avec elle; le Baron se leva & sortit. Constance revint, & d'un air calme & rempli de dignité, elle s'assit vis-à-vis de Sainville qui était resté debout; Sainville la regardait fixement sans proférer une seule parole; au bout de quelques minutes, Constance fixant Sainville à son tour, lui dit: eh bien! Monsieur? Cette question fut faite avec une expression frappante de douceur & de fierté. Sainville tombe à ses pieds en s'écriant, eh bien! Madame, vous avez voulu m'éprouver, mais ces deux gouaches ne sont point de vous, je ne croirai jamais que votre main ait tracé le

nom qui s'y trouve; à ces mots, Constance forçant Sainville à lire, revint, parut émue, & s'attendrit; Sainville tira un porte-feuille de sa poche, & le lui présentant : Connaissez-vous Lord Belmont? lui dit-il. — Oui, je le connais. — Ce porte-feuille renferme des lettres de lui, daignez les lire; mais en les parcourant, n'oubliez pas qu'elles furent écrites il y a six semaines, & rappelez-vous ma conduite depuis cette époque. Adieu, Madame, je reviendrai demain chercher ces papiers & votre dernière réponse. En prononçant ces mots, Sainville posa le porte-feuille sur la table & sortit précipitamment. Le lendemain matin, Sainville reçut de Constance un paquet qui contenait les lettres de Lord Belmont, & un billet de Constance dans lequel il trouva ces mots.

" J'ai lu les lettres que vous m'avez
» laissées, & cependant cette espèce de
» confiance, n'est pas suffisante à mes
» yeux, pour mériter toute la mienne.
» Votre estime m'est chère, mais je veux

„ l'obtenir & la gagner & non la *con-*
„ *quérir*. L'amitié est désormais le seul
„ sentiment que je puisse accorder ; vou-
„ lez-vous être mon ami? que la sym-
„ pathie seule vous éclaire & me justi-
„ fie; si votre ame n'a pas connu la
„ mienne, n'attendez jamais de moi la
„ plus légère explication; voici donc
„ tout ce que je puis vous dire, & je
„ jure par tout ce qu'il y a de sacré que
„ ce n'est point *une épreuve* : „

" Les deux gouaches que vous avez
„ vues, sont mon ouvrage, *j'ai tracé le*
„ *nom qui s'y trouve*, & cependant ma
„ vie fut pure, & mon cœur a toujours
„ chéri la vertu. „

" C'est à vous maintenant à me ré-
„ pondre. Si vous me croyez, vous ne
„ pouvez m'en donner qu'une preuve ;
„ c'est de ne m'interroger jamais. „

Après avoir lu ce billet, Sainville se lève, & s'habille à la hâte; comme il allait sortir, le Baron entre dans sa chambre, Sainville lui montre le billet de Constance. Eh bien, dit le Baron, qu'elle

est votre opinion ? — Je n'ai pas le plus léger doute. — Comment ? — Je suis certain qu'il n'existe point de femme plus vertueuse & plus parfaite. — Quel inconcevable délire ! quand il est prouvé que cette femme est Ophélia, quand elle l'avoue, quand elle vous prescrit de ne *jamais l'interroger.* — Vous voyez tout cela dans son billet, & moi je vois tout le contraire ; j'y trouve une sécurité frappante, une noble fierté, une élévation d'ame, qu'il est impossible de feindre... — enfin la *célèbre* Ophélia vous persuadera qu'elle n'a jamais été courtisane ? — Et qui vous a dit que ce nom d'Ophélia n'ait été porté que par une courtisanne ? c'est le nom de l'héroïne de la tragédie d'Hamlet, je l'ai vu dans plusieurs romans ; n'a-t-on pu le donner qu'à une seule personne ? — Et tous les autres rapports si multipliés, si frappans ? — Le hasard a pu les produire. — Cela serait véritablement miraculeux. — Le prodige le plus incompréhensible, comme le plus monstrueux,

cerait qu'une femme avec cette modestie touchante, cette physionomie céleste, une femme qui s'exprime & se conduit ainsi, ne fût qu'une hypocrite & l'opprobre de son sexe. En achevant ces mots, Sainville quitta brusquement le Baron, & vola chez Constance; il la trouva dans son jardin. Constance le fit asseoir à côté d'elle sur un siège de gazon, Sainville se hâta de la remercier de son billet; il est inutile de vous assurer, ajouta-t-il, que mon admiration pour vous ne peut ni s'affaiblir, ni s'accroître; le plus pressant de tous les intérêts me fait sans doute désirer de pouvoir démêler vos sentimens; voilà tout ce qui me touche : que m'importe d'apprendre votre véritable nom? je connais votre esprit, votre caractère & votre ame, c'en est assez pour vous rendre justice, & c'en est trop pour mon repos. Ne craignez donc jamais de ma part une question indiscrète .... mais souffrez que j'ose en hasarder une seule, que votre billet ne m'interdit pas? —

Parlez. — Etes-vous libre encore? — Non, je ne le suis plus. — O ciel! vous êtes mariée? A ces mots, Constance, au lieu de répondre, parut rêver & Sainville sollicitant une réponse claire & positive, croyez-vous, dit-elle, qu'un serment volontaire & solemnel ne soit pas un engagement sacré? Mais, reprit vivement Sainville, avez-vous donné votre main? enfin avez-vous un époux? Hélas!.... répondit Constance, elle n'en put dire davantage; ses pleurs lui coupèrent la parole. Au nom du ciel, s'écria Sainville, achevez de vous expliquer. Eh bien! dit Constance, les lois me permettraient de disposer de ma main, mais la religion & l'honneur me le défendent; cessez donc de nourrir les sentimens que vous me laissez entrevoir, je n'y puis répondre, & songez qu'après cet aveu, vous ne pourriez les entretenir & me les montrer sans me déplaire, & sans m'offenser mortellement. Ce discours prononcé d'un ton ferme & sévère, détermina Sainville à changer

promptement de langage. Il suffit, Madame, répondit-il : je saurai me contraindre au silence, & c'est dans mes sentimens mêmes, que je trouverai la force qui me sera nécessaire pour pouvoir vous obéir. Vous m'avez offert votre amitié, vous me la devez, c'est un bien que je réclame, & sans lequel la vie me deviendrait insupportable. Constance qui avait démêlé quelque chose d'altier & de violent dans le caractère de Sainville, ne s'attendait pas à tant de soumission, elle en fut touchée, & l'en récompensa pas le plus doux regard; Sainville, loin d'avoir l'air de remarquer son attendrissement, affecta de changer d'entretien; il mit la conversation sur les voyages, fit quelques questions sur l'Angleterre, il parla beaucoup de l'Espagne & de l'Italie, il montra de l'esprit, de l'instruction, il fut aimable, & parut l'être, & au bout d'une heure, il se retira en emportant autant d'espérance, qu'il laissait de sécurité. Cons-

tance, il est vrai, venait de lui [illegible] qu'elle n'était plus libre; mais elle n'avait point d'époux; elle n'était liée que par un serment, & malgré l'austérité de son langage, cette espèce d'engagement n'effrayait pas Sainville; les scrupules de la délicatesse ne pouvaient alarmer un homme qui en avait triomphé si souvent. Constance n'était pas sans doute une femme ordinaire, mais aussi le plan de conduite qu'elle méditait, n'avait rien de commun; on connaissait sa passion, on lui devait de la reconnaissance, on lui montrait de la sensibilité, elle recevait ses soins & ses visites; que de raisons de tout attendre du tems, de l'adresse, & de la persévérance! Une seule chose l'inquiétait un peu, Constance était dévote, & elle se croyait liée par la religion; ce mot qu'elle avait prononcé avec une sorte d'emphase frappait Sainville; il y trouvait quelque chose de mystérieux, qui lui inspirait une crainte vague, que son amour propre & sa raison ne pouvaient surmonter.

Belmont laissé passer deux jours sans retourner chez Constance, il se disposait un soir à l'aller voir, lorsqu'on lui apporta une lettre de Paris; il reconnut l'écriture de Lord Belmont: c'était une réponse à ces dernières questions, jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu le moindre doute sur la sincérité de Constance, mais il ne put se défendre d'une émotion désagréable, en ouvrant la lettre qui devait confirmer ou ébranler son opinion & sa confiance. Qu'on juge de ce qu'il éprouva, en lisant ce qui suit:

" J'ai tant de choses à vous mander, mon cher Marquis, que je vais commencer sans aucun préambule, car le récit que j'ai à vous faire, répondra à toutes vos questions. "

" Mde. de Tervures me proposa avant-
" hier de l'accompagner à l'abbaye de
" Maubuisson, où elle a été élevée,
" & où devait se faire une profession de
" religieuse, spectacle assez curieux pour
" un Anglais. Arrivés à midi à ce mo-
nastère, on nous conduisit sur-le-champ

„ dans l'église extérieure, qui n'est pas
„ parée de celle des religieuses, que par
„ une grille; nous trouvâmes là quel-
„ ques personnes de notre connaissance,
„ qui nous dirent que la novice qui allait
„ prononcer ses vœux, était une étran-
„ gère d'une grande beauté, & qu'elle
„ avait fait au couvent des dons consi-
„ dérables. Ce récit m'intéressa; j'atten-
„ dais la cérémonie avec une curiosité
„ mêlée d'émotion, lorsque tout-à-coup,
„ le rideau qui couvrait la grille, s'ouvrit,
„ & nous vîmes la novice au milieu des
„ religieuses; jugez de ma surprise, en
„ reconnaissant la fameuse & charmante
„ Ophélia, dans celle qui s'avançait vers
„ l'autel pour y consommer son sacri-
„ fice. Elle me parut mille fois plus belle
„ que jamais sous ce modeste habit;
„ ses yeux étaient baissés, une douce sé-
„ rénité donnait à son visage une ex-
„ pression touchante & nouvelle, & il y
„ avait, je ne sais quoi de fier, dans sa
„ contenance, qui m'assurait qu'elle ne
„ sentait dans ce moment que la gloire

„ d'expier ses égaremens, & de répan-
„ dre toute la dignité de son sexe; je
„ crus voir un ange déchu que la faveur
„ céleste replaçait dans son premier rang.
„ Elle articula ses vœux d'une voix ferme;
„ je l'entendis cette voix séduisante &
„ trompeuse, prononcer enfin un serment
„ irrévocable! je vis cette femme qui
„ fut si long-tems livrée aux plaisirs, à
„ la dissipation, se consacrer à la retraite
„ & à l'obscurité; je vis poser sur sa tête
„ le voile éternel, qui doit cacher à ja-
„ mais sa dangereuse beauté... Mais
„ c'est assez vous parler d'Ophélia qui
„ ne vous intéresse point, revenons à vo-
„ tre intrigue. Vous voyez combien nos
„ soupçons étaient mal fondés, le nou-
„ veau portrait si détaillé que vous me
„ faites d'elle, m'aurait appris son vrai
„ nom, si vous me l'aviez envoyé d'a-
„ bord; enfin je ne puis avoir le moin-
„ dre doute à cet égard; j'ai vu jadis
„ son écriture, & j'ai sur-le-champ re-
„ connu le trait du billet renfermé dans
„ votre dernière lettre. Cependant, puis-

„ qu'elle veut taire son nom, je doi
„ respecter un secret surpris, & je ne
„ le trahirai point ; tout ce que je puis
„ vous dire, c'est que Constance, vic-
„ time de l'amour & de la calomnie, fut
„ la femme de l'Angleterre la plus dis-
„ tinguée par sa beauté incomparable,
„ son esprit, son grand caractère, son
„ illustre naissance, son rang & ses mal-
„ heurs. Je n'ai jamais vécu dans sa so-
„ ciété intime, je ne l'ai rencontrée que
„ deux ou trois fois, mais c'en est assez
„ pour l'admirer & ne l'oublier jamais. Elle
„ doit avoir à-peu-près vingt-quat
„ vingt-cinq ans : heureux
„ heureux ! qui pourra la consol
„ guérir de sa juste misantropie ! „

„ Adieu, mon cher Marquis, je re-
„ tourne incessamment à Londres, j'em-
„ porte le regret de ne pouvoir vous re-
„ voir avant mon départ, & l'espoir que
„ vous me donnerez quelquefois de vos
„ nouvelles. „

Aussitôt que Sainville eût achevé la lecture de cette lettre, son premier mouvement fut de s'élancer hors de sa chambre pour aller chercher le Baron; rien n'égalait l'impatience qu'il éprouvait de justifier Constance. Tenez, tenez, s'écria-t-il, en abordant son ami, lisez cette lettre de Lord Belmont..... A ces mots, le Baron prit la lettre, & tandis qu'il la lisait, Sainville, qui le regardait attentivement, jouissait de l'étonnement & de la confusion qui se peignaient sur son visage. Le Baron ayant lu la lettre entière, feignait de lire encore afin de se dispenser de parler. Eh bien! dit Sainville, croyez vous encore que Constance soit la *courtisanne Ophélia*? épargnez moi, reprit le Baron, car je suis véritablement confondu. — Oui, mon ami, je suis trop heureux pour ne pas vous pardonner. — Heureux! elle répond donc à votre amour? elle vous en a fait l'aveu? A cette question Sainville conta sans détour tout ce qui s'était passé entre lui & Constance; il parla

de sa passion, de ses espérances & de ses projets avec tant de franchise & de confiance, que le Baron perdit tout son embarras & ne sentit plus que la joie de retrouver son ami, & le sujet d'un roman dont il avait tant déploré la perte. Maintenant, dit-il, je vous conseille de cacher à Constance cette réponse de Lord Belmont. Cette petite dissimulation donnera le plus grand prix à votre conduite avec elle. Non, non, répondit Sainville, feindre avec Constance serait un crime; j'en ai eu le dessein, je l'avoue, mais je l'abjure pour jamais. Sainville parlait avec sincérité; la lettre de Lord Belmont venait d'achever d'exalter son imagination & son amour. L'homme le plus supérieur n'est jamais entièrement au-dessus de l'opinion des autres; il peut ne pas rechercher pour lui-même les éloges de la multitude, parce qu'il s'applaudit de s'y trouver insensible; l'orgueil grossier les sollicite, l'amour-propre délicat s'y refuse & s'y [illegible] même les dédaigner; mais il est [illegible] is de les

désirer pour ce qu'on aime, & c'est alors qu'ils ennivrent. Sainville pensait avec ravissement que l'objet qu'il adorait avait laissé en Angleterre une éclatante réputation; il s'énorgueillissait même de ses plus frivoles avantages; il n'attachait aucun prix à la naissance, & cependant il était flatté que celle de Constance fût illustre; il voulait trouver en elle tout ce qui doit exciter une juste admiration & tout ce qui peut éblouir le vulgaire. Il fut le soir même, avec son ami, chez Constance; elle les reçut avec sa grace [illegible] après une demie-heure de conversation générale le Baron sortit; Sainville se trouvant seul avec Constance lui parla de Lord Belmont, & sans lui montrer sa lettre lui rendit compte de ce qu'il lui mandait sur elle & sur Ophélia. Constance l'écouta avec intérêt. Je vous sais gré, lui dit-elle, de cette confidence & je n'oublierai jamais que votre estime pour moi a su résister à des apparences si singulières & si frappantes. La reconnaissance [illegible] un devoir de vous

apprendre enfin qui je suis..... Je vais vous confier tous mes tristes secrets.....
En prononçant ces paroles, Constance se leva, s'approcha d'un bureau, l'ouvrit, en tira un manuscrit & le présentant à Sainville, voilà, dit-elle l'histoire de ma vie, je me suis occupée à l'écrire en français depuis que je suis dans cette solitude; emportez ce manuscrit, lisez-le, & si vous desirez le communiquer à votre ami, j'y consens; à ces mots Sainville, plein de trouble & d'agitation, reçut le manuscrit & se hâta de terminer sa visite, afin de pouvoir commencer cette intéressante lecture. Il se rendit précipitamment au château, entra dans sa chambre, s'assit devant une table sur laquelle étaient posées deux bougies, & déployant le manuscrit, il lut l'histoire suivante:

HISTOIRE DE LADY CLARENDON.

Je suis née à Londres, de parens catholiques & distingués par leur naissance & leur fortune. J'étais fille unique & j

fus élevée avec autant de soin que de tendresse. On me donna des talens & de bons principes; mais il y a dans les meilleures éducations de femmes un écueil bien dangereux, celui d'exalter la sensibilité & l'on ne sut pas l'éviter pour moi. La plus tendre des mères fut ma seule gouvernante; elle joignait aux vertus les plus attachantes un esprit aussi cultivé qu'étendu; elle eut sans doute été une institutrice incomparable si son cœur avait pu lui permettre de mieux écouter sa raison sur un seul point. Mais [illegible] extrêmement sensible, & ma mère loin de chercher à modérer mes [illegible] faiblesses, en augmentait chaque jour l'énergie par sa conduite & son exemple. L'excès de sa tendresse m'inspira pour elle l'attachement le plus passionné, & par conséquent le plus déraisonnable. Je couchais dans sa chambre, j'étais toujours auprès d'elle, je la suivais par-tout, elle m'accoutumait à ne pouvoir, sans un mortel chagrin, me passer d'elle quelques heures; si des

affaires indispensables la forçaient quelquefois de me quitter, pour un jour, je passais le tems de son absence dans l'affliction & dans les larmes; à son retour j'étais dans un état inexprimable, je pleurais, je criais, j'éprouvais les émotions les plus violentes. Ma mère les partageait, & ses tendres caresses devenaient la récompense d'une excessive sensibilité qu'elle aurait dû réprimer. Rien n'éclaire l'esprit comme le sentiment; ma mère s'applaudissait de mes progrès & s'étonnait de mon intelligence: elle me trouvait une finesse, une sagacité que les enfans ne peuvent se refuser lorsqu'on n'a jamais exal[illegible] nation. Mon père sentait tous les inconvéniens d'une éducation semblable, & souvent il en parlait à ma mère; pouvez-vous espérer, lui disait-il, que votre fille soit heureuse avec le caractère que vous lui donnez? Elle a déjà senti les émotions les plus violentes qui puissent agiter l'ame; son jeune cœur a déjà perdu cette aimable sérénité qui fait le plus

doux charme de l'innocence. Désormais les sentimens modérés lui paraîtront insipides, & jamais elle ne pourra se croire aimée lorsqu'elle ne la sera pas avec idolâtrie. Ces raffinemens de sensibilité, que vous admirez en elle, lui donneront par la suite une délicatesse outrée, qui la rendra toujours mécontente des autres, en gémissant en secret d'une ingratitude imaginaire, elle paraîtra souvent injuste & bizarre, & si ses inclinations ne s'accordent pas avec les principes qu'elle reçoit de vous, rien [illegible] sensible aux tourmens que [illegible] mère lui [illegible] l'énergie de ses passions [illegible] le devoir. Hélas! ces ré[illegible] n'étaient que trop fondées, mais elles firent peu d'impression sur l'esprit de ma mère; mon éducation fut continuée sur le même plan, & elle n'était pas encore achevée lorsque j'eus le malheur de perdre la plus respectable & la meilleure des mères! Le juste chagrin que j'éprouvai pensa me coûter la vie; quoique je n'eusse que treize ans, ma

douleur fut aussi profonde qu'impétueuse; échappée au danger d'une maladie grave & longue, je tombai dans un état de langueur qui détermina mon père à me faire voyager ; il me conduisit en France où nous passâmes plus de deux ans. J'étais dans ma seizième année lorsque nous retournâmes en Angleterre ; mon père, dès lors, s'occupa du soin de me choisir un époux, & bientôt parmi les différens partis qui se présentèrent un seul objet fixa mon attention & mes vœux. Il réunissoit tout ce qui peut intéresser & plaire ; une ame sensible, un esprit agréable & cultivé, un caractère égal & doux, & la figure la plus séduisante. Il m'aima, je partageai ses sentimens ; notre naissance, nos fortunes, nos âges étaient parfaitement assortis ; j'étais dans ma dix-septième année, il en avait vingt-six. Toutes ces convenances décidèrent mon père en sa faveur, & le jour de mon mariage avec Lord Clarendon fut enfin fixé. Dans ces entrefaites mon père tomba malade & mon

rut au bout de quelques mois. Il laissa ses affaires dans le plus grand désordre; ma douleur & mon inexpérience me mettaient hors d'etat de les débrouiller, les dettes absorbèrent sa fortune presqu'entière, & je me trouvai à dix-sept ans sans état, orpheline & ruinée. Lord Clarendon, aussi généreux que sensible, me pressa plus vivement que jamais d'accepter sa main. Je l'avais choisi dans un tems plus heureux, je cédai sans peine à ses instances, & aussitôt après mon mariage nous partîmes pour une famille terre, située dans le Derbyshire. Quelques personnes nous y suivirent, de ce nombre fut le Comte d'Elby, beau-frère & ami intime de Lord Clarendon. Le Comte d'Elby, alors âgé de trente ans, avait une taille imposante, une figure plus régulière qu'agréable; il parlait bien, sa conversation était intéressante & spirituelle; mais on y trouvait trop d'apprêt, & quoique ses manières fussent nobles & simples, elles ne paraissaient cependant pas naturelles; un

maintient contraint & composé, un regard perçant, & en même tems errant & distrait, qu'on ne rencontrait jamais qu'à la dérobée & que je n'ai vû qu'à lui : une physionomie triste & malheureuse, donnaient à toute sa personne je ne sais quel air sombre, équivoque & faux qui frappait au premier abord & auquel on s'accoutumait difficilement ; on sentait qu'il était observateur, & l'on voyoit qu'il cherchait à s'en cacher ; sa manière furtive d'examiner ce qui se passait autour de lui, inspirait naturellement la réserve & même la défiance. En effet, il était aisé de connaître qu'il n'y avait aucun accord entre son extérieur & son caractère. En effet, il affectait une froideur extrême, une sagesse austère, quoiqu'il eût une imagination ardente & les passions les plus impétueuses. Né avec des qualités brillantes & une grande sensibilité, il aurait pu être vertueux s'il eût eu plus d'empire sur lui-même ; mais cédant à tous ses penchans, il ne s'occupait que du soin de déguiser ceux qu'

pouvaient nuire à sa réputation, & il prit insensiblement l'habitude d'une dissimulation constante, dont il se fit un art aussi profond que dangereux. Ayant été élevé avec Lord Clarendon, ils étaient l'un & l'autre, depuis leur enfance, liés de la plus étroite amitié. Le Comte, membre du parlement & l'un des plus éloquens orateurs de ce tems, avait sur son ami tout l'ascendant que peuvent donner de grands talens, une capacité reconnue pour les affaires & d'éclatans succès. Lord Clarendon avait fait [illegible] toutes ses idées politiques, & naturellement indolent & paresseux, se laissait entièrement conduire par lui. La conformité d'opinions forme en Angleterre une espèce d'intimité publique, qu'on ne peut rompre sans perdre une partie de sa considération personnelle; mais des liens plus forts & plus doux, unissaient encore le Comte & Lord Clarendon; ce dernier devait la vie au Comte d'Ely, qui dans l'une des batailles données sur la fin de la dernière

guerre, s'était exposé aux plus éminens périls pour arracher son ami blessé des mains des ennemis. Le Comte avait rendu beaucoup d'autres services de tout genre à Lord Clarendon, & enfin il avait épousé sa sœur. La Comtesse d'Elby était adorée de son frère, & elle exerçait sur son esprit un empire absolu. Moins sensible que lui, elle n'éprouvait de véritable attachement que pour son mari, & se faisant un mérite d'un penchant qui s'accordait avec son devoir, elle se croyait la plus vertueuse des femmes, parce qu'elle en était la plus passionnée. Sans indulgence pour celles qui ne jouissaient pas du même bonheur, elle les méprisait & les craignait, les regardant comme des rivales dangereuses, ou qui du moins pouvaient le devenir. Ambitieuse & vaine, elle avait toujours nourri l'espérance que son frère n'engagerait jamais sa liberté; elle ne vit son mariage qu'avec un dépit mortel, qui lui inspira pour moi un éloignement secret qu'elle conserva toujours. Lady Bolton, autre

sœur de Lord Clarendon, avait tous les défauts de la Comtesse, sans avoir l'adresse & l'esprit qui peuvent servir à les cacher. La destinée d'une jeune personne dépend presque toujours du caractère & des sentimens de ceux qui l'entourent, & qui ont des droits sur elle. La jeunesse a besoin de conseils, & par conséquent d'indulgence ; c'est parce qu'elle ne saurait se passer de guide que l'on doit excuser son imprudence & sa légéreté ; la bienveillance peut seule attirer sa confiance ; & malheureusement je ne trouvai jamais dans ma famille ce sentiment si doux & qu'il m'eût été si nécessaire d'inspirer.

Cependant je connus tout le bonheur qu'une passion violente & légitime peut procurer. La vive tendresse, les soins assidus d'un époux adoré, remplissaient tous mes vœux ; nous passions tête-à-tête la plus grande partie des journées ; après avoir dit tout ce que l'amour sait inspirer ; quelquefois un long silence succédait à des entretiens si doux ; mais

dans la même chambre à côté l'un de l'autre, une rêverie délicieuse, sans occuper nos esprits, satisfaisait nos cœurs; & dans ce calme heureux, le tems s'écoulait avec une inconcevable rapidité. La chasse, la pêche, la promenade, tous les amusemens que fournit la campagne, nous offraient des charmes toujours nouveaux. Je montais à cheval, toujours inséparable de Lord Clarendon, je le suivais par-tout; ses gouts étaient devenus les miens, & rien avec lui ne me paraissait insipide ou monotone. Souvent, pour prolonger des jours si fortunés, il proposait des promenades au clair de la lune dans un bois voisin; là, bientôt éloignés du reste de la société, nous nous retrouvions seuls; là, plus d'une fois l'aurore vint nous avertir de l'heure que l'amour avait fait oublier, je ne sais quelle affaire ayant obligé Lord Clarendon de s'absenter pour quelques jours, je ne pus le suivre; il m'écrivit la veille de son retour, un billet qui contenait ces mots: "Je vois que je ne puis vivre un

moment

» moment sans vous; ah! du moins, si » nous sommes forcés de nous quitter » encore, que ce ne soit jamais pour huit » jours, ce terme est trop long, cette » première épreuve doit nous en con» vaincre. »

Qu'il est doux, lorsqu'on aime à l'excès, de s'entendre dire avec cette simplicité, ce que de sang-froid on trouverait si exagéré ou si extravagant! je me rappelle avec attendrissement ce tems d'ivresse & d'émotions violentes; cependant ma félicité ne fut pas sans mélange. Une inquiétude vague, mais insupportable, en corrompit souvent la douceur. Je regrettais chaque jour écoulé comme une portion d'un bonheur dont j'entrevoyais confusément la fragilité; je jetais en tremblant, les yeux sur l'avenir, ne pouvant espérer un sort plus heureux; je redoutais un changement funeste dans ma situation; je me disais; *que deviendrai-je, s'il cessait de m'aimer?* cette idée accablante s'offrait sans cesse à mon esprit, & les témoignages actuels de la tendresse

de Lord Clarendon me la rendaient plus terrible & plus frappante. D'ailleurs Lord Clarendon réunissait tous les sentimens de mon cœur, & je lui voyais d'autres objets d'attachement, sa sœur & le comte d'Elby; j'avais desiré l'amitié de ces deux personnes; mais leur sécheresse me repoussait & me glaçait, & au fond de l'ame, je ne pouvais m'empêcher de trouver extraordinaire que Lord Clarendon n'eût pas l'air de remarquer leur froideur pour moi. Trop aimée alors pour être mécontente; j'étais du moins souvent attristée. Dix huit mois s'écoulèrent dans cette situation; au bout de ce tems, différens événemens rappellèrent Lord Clarendon à la cour; avant de nous arracher de ce château qui nous était si cher, nous voulûmes parcourir ensemble tous les lieux, qui nous retraçaient le bonheur que nous y avions goûté, & par une folie que l'amour seul peut inspirer, ces espèces d'adieux nous causèrent autant de peine que d'attendrissement. Je me souviens que lorsque nous

fûmes enfin dans la voiture, nous regardâmes l'un & l'autre les fenêtres de ma chambre, & j'éprouvai dans cet instant un serrement de cœur & une tristesse inexprimables.

Nous arrivâmes à Londres, & bientôt j'eus un juste sujet de regretter l'heureuse solitude où s'étaient écoulés les plus beaux jours de ma vie. Des affaires, des devoirs, des plaisirs éloignaient sans cesse Lord Clarendon de moi; je devins distraite & préoccupée, je fus moins aimable pour lui, il me chercha moins, je m'en aperçus; trop fière & trop délicate pour me plaindre, au lieu de m'expliquer, je pris le parti du silence & de la froideur; une sensibilité excessive me rendait peut-être injuste, je cachai le seul motif qui pouvait me faire excuser, & je n'eus l'air que du caprice & de l'humeur. Il me semblait qu'on devait me deviner, Lord Clarendon moins délicat & moins tendre, ne me comprit pas, il crut que la vivacité de mes sentimens était diminuée, il s'en affligea d'abord

secretement, ensuite il se persuada que le fond de nos cœurs était toujours le même, & que les distractions produites par la dissipation du grand monde, causaient seules le changement qui l'avait étonné. Cette persuasion, en lui donnant de la sécurité, le fit paraître à mes yeux froid & insensible; il m'eut été bien moins cruel de le voir mécontent; ingénieuse à me tourmenter, je parvins à croire qu'il ne m'aimait plus, & je formai le projet de régler mes sentimens sur les siens; je crus plus d'une fois y réussir; mais le tems seul peut détruire une passion véritable à laquelle on s'est livré sans réserve. Souvent, quand je me flattais le plus d'avoir recouvert l'empire de ma raison, une simple attention, un mot, un regard de Lord Clarendon me rendaient toute la violence de mes premiers sentimens; alors j'abjurais toutes mes résolutions, je m'accusais moi-même d'ingratitude, je justifiais tout ce qui m'avait blessé dans sa conduite, avec plus d'art qu'il n'eût pu

en employer lui-même, s'il eût voulu se défendre, mais bientôt passant d'une extrêmité à l'autre, je retombais tout-à-coup dans mes craintes & dans ma tristesse, & au bout de quelques mois, cette disposition devint mon état habituel; imaginant que Lord Clarendon ne trouvait plus aucun charme à me voir, je négligeais les occasions d'être seule avec lui, nos entretiens devenaient languissans, je m'étonnais qu'il eût l'air ennuyé, je le comparais à ce qu'il était autrefois, & je ne songeais pas que mon changement autorisait le sien. Aigrie & mécontente au dernier excès, enfin j'éclatai; cette explication tardive ne fit qu'augmenter mes malheurs. J'avais perdu de mes droits, & l'on ne vit dans mes reproches que de l'humeur & de la bizarerie, cependant j'étais encore aimée. Lord Clarendon naturellement doux & modéré, m'écouta avec étonnement, & me répondit avec sensibilité. Il m'assura que je ne cesserais jamais de lui être chère, que son estime pour moi égalait

sa tendresse, que sa confiance toujours la même devait me le prouver; qu'il avait craint souvent que sa présence & ses soins ne me fussent pas aussi agréables qu'autrefois; mais qu'un seul mot pouvait dissiper cette inquiétude, & lui persuader qu'il s'était trompé. Enfin tout ce qu'il me dit, était honnête & raisonnable; mais ce n'était plus le langage de la passion, & la passion seule pouvait satisfaire un cœur tel que le mien. Je luis répondis en versant un torrent de larmes, que je l'aimais plus que jamais, que je ne vivais, n'existais que pour lui; il s'attendrit, me protesta qu'il était toujours le même, ensuite il me quitta, croyant m'avoir entièrement rassurée, & me laissant au désespoir. Quand je fus seule, je m'abandonnai aux plus cruelles réflexions; est-ce là ce même homme, me disais-je, que j'ai vu si passionné! avec quelle tranquillité il m'avoue qu'il m'a soupçonné de l'aimer moins! ce doute affreux l'a-t-il empêché un moment de se livrer à tous les vains

plaisirs de la dissipation ! en a-t-il eu moins d'égalité, de gaieté ? non, il avait pris son parti sans peine & sans regret; devenue triste & fâcheuse, j'ai cessé de lui plaire, je lui serai bientôt importune; nos cœurs n'étaient pas faits l'un pour l'autre; le sien n'est point assez délicat, assez sensible pour excuser ou même pour comprendre jamais les vrais motifs de mes injustices apparentes. Je ne puis lui paraître que bizare & capricieuse ! c'est ainsi que j'aggravais mes peines, & que je creusais insensiblement l'abyme où j'allais me perdre.

Incapable de feindre je ne pus reprendre un extérieur satisfait; n'attendant rien d'une nouvelle explication je n'en désirai point, mais je parus plus sombre & plus inégale que jamais. Lord Clarendon qui se flattait d'avoir entièrement ramené la paix dans mon ame fut confondu d'une conduite qui lui parut aussi incompréhensible qu'extravagante. Il commença alors à s'éloigner de moi, non plus par hasard, mais avec

dessein ; un fond véritable de tendresse & de penchant le ramenait quelquefois, mais je le recevais avec tant d'embarras, de contrainte & de froideur, qu'enfin je le perdis tout-à-fait. Désespérée, odieuse à moi-même la vie m'était devenue insupportable.

Mon cœur était trop plein pour n'avoir pas besoin de s'ouvrir ; ô de quels malheurs un ami véritable eût pu me préserver alors ! hélas je n'en avais point, je cherchais vainement un conseil salutaire, je ne voyais même autour de moi que des personnes, qui loin de me plaindre condamnaient ouvertement mon caractère & ma conduite. L'inimitié de mes belles sœurs paraissait s'augmenter chaque jour, il m'était facile d'appercevoir qu'elles me nuisaient auprès de leur frère, & qu'elles prévenaient contre moi leurs nombreux amis, qui formaient toute la société de Lord Clarendon. On pouvait aisément me noircir ; il y a dans mon caractère un certain mélange de timidité & de fierté qui

m'a toujours empêché de chercher à regagner ceux qu'on éloignait de moi; je puis sans effort avouer une faute & tout faire pour la réparer, mais le ressentiment de l'injustice m'ôte absolument le désir de me justifier d'un tort imaginaire.

Je fuyais le monde que je n'avais jamais aimé & que mes malheurs me faisaient haïr; dans cette triste situation je remarquai avec étonnement que le Comte d'Elby paraissait compâtir en secret à mes peines. Je rencontrais toujours son œil observateur, & plus d'une fois j'y vis l'expression de l'attendrissement & d'une douce pitié, cette découverte ranima dans mon cœur un faible rayon d'espérance. Il me semblait que si l'ami intime de Lord Clarendon était touché de mon sort il pourrait en adoucir l'amertume. Cependant je m'aperçus qu'il voulait me cacher la sensibilité qu'il éprouvait, il rougissait quand mes regards s'attachaient sur lui; je m'en affligeai imaginant qu'il n'avait ni l'es-

poir, ni la possibilité de me servir; cette idée m'empêcha de lui confier mes chagrins, mais la compassion & les sentimens que je lui supposais m'inspirèrent une reconnaissance qui devint bientôt une sincère amitié.

Ma misantropie augmentant chaque jour, je déclarai que je ne voulais plus recevoir personne, ma santé, me servit de prétexte & je renonçai à toute espèce de société. Lord Clarendon se soumit à cette dernière bizarrerie avec sa douceur ordinaire, mais il ne la partagea pas; il continua de donner à souper, & de voir ses parens & ses amis, il me permit sans se plaindre de me tenir renfermée dans ma chambre, & ne changea rien à sa manière de vivre. Cette conduite acheva de me révolter; j'y voyais une indifférence qui mit le comble à mon désespoir; car je m'étais flattée au fond de l'ame que ma profonde retraite l'affligerait ou du moins l'étonnerait. Quand on éprouve une violente passion, & qu'on n'a plus l'espé-

rance d'être aimé on cherche & l'on saisit tous les moyens d'occuper de soi l'objet d'un sentiment si malheureux; on voudrait l'agiter, le piquer, l'irriter même, sa colère ou sa haine paraissent moins insupportables que son oubli.

En me consacrant à une solitude absolue, je témoignai cependant au Comte d'Elby, le désir de le voir quelquefois; il parut touché d'une telle exception, & je remarquai bientôt avec plaisir un grand changement dans ses manières. Loin de me dissimuler l'attendrissement que je lui causais, il me montra la plus grande sensibilité. Il me parlait toujours de l'unique objet qui pouvait m'intéresser; je l'estimais, j'espérais vaguement qu'il lui serait possible de me servir avec le tems & peut-être de me ramener un cœur sans lequel je ne pouvais vivre. Toutes ces idées confuses me décidèrent enfin à ne lui rien cacher de mes sentimens & de ma situation. Cette confidence détaillée l'attendrit profondément; ses pleurs coulèrent avec les

miens ; il me parla raisonnablement, blâma l'excès d'une délicatesse qui m'avait été si funeste ; ajouta que peu d'hommes pourraient la partager ou même la comprendre ; mais que Lord Clarendon sans avoir une ame aussi passionnée que la mienne était digne de ma tendresse, qu'il m'avait aimée avec toute la vivacité dont il était capable, que mon malheur ne venait que de n'avoir pas calculé sur la différence infinie de nos caractères en exigeant de lui des sentimens dont il n'était pas susceptible. Qu'enfin j'aurais dû me contenter d'obtenir tout ce qu'il pouvait accorder d'attachement, & ne pas désirer au delà de la possibilité. Je répondis à ce discours en rappelant la première année de mon mariage tems où j'avais été si heureuse. C'est reprit le Comte que vous étiez alors le seul objet qui pût occuper Lord Clarendon ; depuis, distrait, entraîné par le monde, il vous a négligé d'abord sans vous aimer moins, enfin, son caractère n'a pas la suite &

la constance du vôtre, & croyez que même dans la solitude vous auriez avec le tems éprouvé les peines qui vous affligent aujourd'hui, mais ajouta-t-il, vous n'en auriez pas moins gardé tous vos droits les plus précieux si vous l'eussiez voulu; en vous accoutumant à ne lui plus voir les transports d'un amant, vous auriez à jamais conservé sur son cœur l'empire le plus doux, & le plus durable, son sentiment de préférence eût toujours été pour vous, mais vous en vouliez un exclusif, & peut-être n'appartient-il qu'à une femme de le pouvoir accorder. Ces réflexions en achevant de m'éclairer sur le caractere de Lord Clarendon me persuadèrent du tort que j'avais eu de le juger d'après moi, je compris que je n'avais perdu tous ses sentimens que parce que je n'en avais voulu perdre aucun; le repentir vint se joindre à mes regrets & redoubler leur amertume. Le Comte d'Elby adoucit la rigueur d'un état si violent en me faisant envisager que

mes malheurs n'étaient pas sans remède, & que le cœur de Lord Clarendon serait peut-être plus facile à regagner que je ne l'imaginais. Je pris ce discours vague pour une assurance positive ; je me persuadai que le Comte allait travailler à une réunion si chère, & je m'en reposai sur son amitié. Le meilleur parti eût été sans doute d'aller trouver Lord Clarendon, & de l'intéresser du moins par le récit sincère de tout ce que j'avais souffert ; mais l'embarras d'une telle explication ne fut pas la seule raison qui me retint ; cette démarche était si simple, qu'il me semblait que si le succès n'en eût été qu'incertain le Comte me l'aurait conseillée ; son silence à cet égard me persuada qu'il y aurait de ma part de l'imprudence à la risquer : je ne doutais point que le Comte n'agit vivement en ma faveur, son assiduité auprès de moi, les marques d'intérêt que je recevais de lui, l'ancienne & vive amitié qui l'unissait à Lord Clarendon tout devait me convaincre qu'il travaillait

avec ardeur à notre bonheur commun. Je ne lui donnai là-dessus aucune commission directe, je me contentai de lui laisser voir à quel excès je désirais un raccommodement qui me rendrait la vie, je n'osai point le prier de parler & d'agir; j'imaginai qu'en lui laissant tout le mérite d'un service si essentiel il mettrait dans sa conduite encore plus de chaleur & d'activité. Enfin je cédais à la destinée fatale qui m'a constamment entraînée en calculant d'après mon cœur, & ma délicatesse à combiner toujours ce qui pouvait être le plus contraire à mes intérêts. A quoi servent les lumières & le bon-sens à l'ame trop délicate & trop passionnée qui ne veut jamais consulter que sa sensibilité? la raison inutile & vaine ne se montre que pour faire compter les fautes qu'elle n'a pas su faire éviter, elle se tait quand ses conseils seraient nécessaires, & presque toujours alors nous ne jugeons sainement que des choses qui nous intéressent le moins.

Cependant le tems s'écoulait & je me trouvais toujours dans la même situation, mais du moins l'espérance me la rendait supportable. Le Comte plus empressé, plus sensible que jamais, me consolait par les preuves d'une amitié dont j'attendais mon bonheur; je savais qu'il voyait tous les jours Lord Clarendon, & je le supposais livré tout entier au projet de nous réunir. Il me fallait de telles idées pour ne pas succomber au chagrin mortel dont j'étais accablée.

Quelque tems avant ma grande liaison avec le Comte d'Elby, Lord Clarendon avait presqu'entièrement cessé de me voir, du moins seule; il ne venait chez moi qu'à l'heure de ma toilette ou lorsqu'il était sûr d'y trouver le Comte. Bientôt ses visites devinrent aussi rares qu'elles étaient courtes; depuis que je commençais à me livrer à de nouvelles espérances, je ne l'avais vu que deux fois; mais le hazard fit que la dernière, j'eus lieu d'être plus contente de lui; il me trouva changée, me parla de ma

santé avec un air d'intérêt, que ma prévention me fit attribuer aux progrès des soins du Comte d'Elby. De ce moment je ne doutai point qu'il n'eût commencé à lui parler, & ce premier succès imaginaire me fit tout espérer pour la suite. Quand je le savais chez Lord Clarendon, me croyant l'objet de leur entretien, j'imaginais tout ce qu'ils pouvaient se dire; il me semblait que j'entendais le Comte d'Elby, préparant par degrés à l'attendrissement le cœur de son ami; je voyais Lord Clarendon s'étonner, s'émouvoir, & ces chimères consolantes, en ranimant mon courage, m'occupaient des heures entières, aussi fortement & d'une manière aussi délicieuse, que si j'eusse en effet écouté de semblables entretiens.

Un jour que j'étais avec le Comte d'Elby, on vint lui dire que Lord Clarendon le demandait; je tressaillis, il s'apperçut de mon trouble, & je remarquai qu'en me quittant il avait les larmes aux yeux. J'imaginai que la joie causait

cet attendrissement, & que l'instant heureux & décisif était enfin arrivé. Je me rappellai tout ce qu'il venait de me dire dans notre conversation, j'interprêtai les choses les plus simples au gré de mes desirs, & je crus voir clairement que je touchais au terme de mes peines ; éperdue, transportée, je me promenais à grands pas dans ma chambre en m'enivrant des plus douces illusions. Je me représentais l'objet de tant d'amour plus sensible que jamais, revenant essuyer & tarir les larmes qu'il avait fait répandre, je l'entendais m'assurer d'une tendresse éternelle ; ma reconnaissance n'oubliait pas le Comte d'Elby dans ce tableau touchant, je le voyais, conduisant son ami dans mes bras, heureux de notre bonheur & jouissant de son ouvrage. Agitée de ces idées séduisantes, j'étais dans un état impossible à décrire ; le moindre bruit, le mouvement d'une porte me causait des battemens de cœur d'une violence inexprimable ; je crus, plus d'une fois, reconnaître de loin la

voix de Lord Clarendon, je m'élançais pour aller au devant de lui, j'étais détrompée, mais en conservant l'espérance. Au milieu de cette vive agitation, j'entends distinctement ouvrir une porte, j'écoute avec un saisiment extrême, c'est le Comte d'Elby qui marche précipitamment : je ne doute plus de mon bonheur puisqu'il revient, je veux courrir à sa rencontre, les jambes me manquent; il entre seul, & je tombe à ses pieds sans pouvoir proférer une parole. Un seul coup-d'œil m'apprit enfin ma destinée : la physionomie triste & sombre du Comte d'Elby me glaça jusqu'au fond de l'ame; je lus mon arrêt sur son visage & sans autre explication je me livrai à toute la violence du plus impétueux désespoir. Il me fit quelques questions, mais sans montrer d'étonnement & sans me presser de lui répondre, ce qui acheva de me persuader que je ne me trompais pas dans ma dernière conjecture, & qu'il voyait que j'avais pénétré mon malheur. Suffoquée par un déluge de pleurs, je

ne parlais point, j'entendais à peine les discours vagues & décousus qu'il m'adressait ; sûre que tous ses efforts avaient été infructueux, jugeant à sa tristesse profonde, à l'embarras mortel qu'il ne pouvait dissimuler, qu'il avait perdu toute espérance pour le moment & pour l'avenir, je crus devoir lui épargner la douleur de me faire de funestes & d'inutiles détails. Je l'assurai, en général, de ma reconnaissance & je le priai de me laisser seule. Il me répondit, en rougissant, que je ne lui devais rien & qu'il ignorait ce que je voulais dire. Cette réponse me parut toute simple, je conçus qu'il se faisait un devoir de ne point m'avouer tout ce qu'il avait tenté pour toucher Lord Clarendon, par la crainte de le rendre plus coupable à mes yeux & d'aggraver ainsi l'horreur de ma situation ; je trouvai cette délicatesse aussi naturelle qu'estimable, & m'imposant la loi de la respecter, j'évitai avec soin, depuis ce fatal entretien, de lui en reparler.

Cette cruelle journée, fut la véritable époque de toute l'infortune de ma vie ; la nuit affreuse qui la suivit se retrace encore à ma mémoire, sous des traits si terribles, que ce seul souvenir suffirait pour préserver à jamais, d'une passion qui peut causer de semblables tourmens. Le bonheur qu'elle procure, toujours accompagné de craintes & d'inquiétudes, est aussi traversé que peu solide, & par une fatalité inévitable, le charme d'être aimée n'égale pas la douleur de ne plus l'être. Jamais l'ivresse de ma félicité passée, ne fut comparable aux transports de mon désespoir. Certaine d'avoir à jamais perdu le cœur de Lord Clarendon, ce n'était pas assez de gémir de son inconstance ; il fallait encore avoir à me plaindre de sa dureté. Sans doute, me disais-je, son ami, en lui détaillant ma triste histoire, n'a pas manqué de lui peindre mes regrets, ma douleur & tout l'excès de l'amour qui me justifie ; il n'aura pas oublié de lui dire, que guérie par l'expérience & la

réflexion d'une délicatesse que je condamne moi-même, j'abjure à jamais cette humeur & cette susceptibilité, source malheureuse de nos divisions, & le cruel, insensible à mon repentir comme à mon amour, m'abandonne, renonce à moi, & me refuse jusqu'à sa pitié. Non, non, tant de barbarie n'est pas naturelle, elle n'est ni dans son cœur ni dans son caractère, une cause que j'ignore la produit.... Séduit, égaré, par une passion nouvelle, Lord Clarendon me sacrifie! On sait trop à quel point j'en fus aimée, peut-être a-t-on la folie de me craindre, & l'on exige cet horrible abandon. Il l'a promis, l'exécute en sachant qu'il me donne la mort!

C'est ainsi qu'après m'être flattée des plus douces espérances j'agravais, par des suppositions accablantes, la rigueur de ma destinée. La jalousie vint mettre le comble à mes tourmens & m'en préparer de nouveaux, qui devaient surpasser tout ce que j'avais souffert. Le Comte d'Elby, toujours plus touché de

mes peines, ne me quittait presque pas; triste & rêveur, il ne m'offrait d'autre consolation que celle de pleurer souvent avec moi; sa pitié qui me paraissait confirmer mes malheurs les aigrissait encore; elle semblait me dire que l'arrêt prononcé contre moi était irrévocable; j'interprétais ainsi ses profonds soupirs; ses larmes, ses soins & jusqu'à son silence. Je ne le croyais plus utile à mes desseins, ses visites avaient cessé de m'intéresser, sa présence m'affligeait, m'importunait & la reconnaissance seule me forçait à le recevoir. Comme ma santé se dérangeait visiblement, je le renvoyais toujours avant neuf heures du soir sous le prétexte de me coucher, & lorsqu'il était parti j'ouvrais ma fenêtre, je m'établissais sur mon balcon, & quoique nous fussions alors dans le tems le plus froid de l'hiver, j'y restais souvent jusqu'à deux heures du matin. Ce balcon donnait sur la cour, par conséquent je savais à quelle heure Lord Clarendon rentrait & je le voyais descendre de voi-

ture. D'ailleurs, quand il avait du monde à souper je distinguais facilement, à la lueur des flambeaux, toutes les persiennes qu'il recevait ; je m'attachais surtout à remarquer les femmes : moi cachée derrière une persienne, n'ayant point de lumières près de moi ; je pouvais tout voir sans être apperçue. La jalousie, dont l'activité égale peut-être celle du sentiment qui la produit, cette passion funeste, aussi violente que l'amour même, me faisait supporter avec une constance inconcevable l'ennui d'une si triste occupation, je ne doutais pas qu'elle ne me fournit à la fin quelques lumières sur la conduite secrète du Lord Clarendon, & sur l'objet qui m'avait remplacé dans son cœur. En effet, je ne tardai pas à former des conjectures qui se changèrent bientôt en violens soupçons. Je remarquai que de toutes les femmes qui venaient chez Lord Clarendon, une seule en obtenait la distinction d'être reconduite jusqu'à son carrosse ; je ne la connaissais pas, mais j'observai qu'elle n'avait

chesse regardoient Alphonse avec curiosité, et avec une sorte d'étonnement. Elles trouvoient fort surprenant que ce provincial n'eût rien de gauche, ni dans sa manière de se mettre, ni dans son maintien. Alphonse, toujours préoccupé, avoit cette espèce d'insouciance qui préserve de l'embarras et de la timidité, et qui, lorsqu'elle ne ressemble point au dédain et qu'elle ne va pas jusqu'à l'impolitesse, plaît toujours; parce qu'elle donne à tout ce qu'on fait le charme du naturel et de la simplicité, et qu'elle annonce un dénûment total de prétentions. Le comte d'Olmène ne vint point: Alphonse entendit dire qu'il étoit à Versailles; il en fut fâché; il avoit quelqu'envie d'examiner un homme de la cour, presqu'aussi jeune que lui. Après le dîner, Alphonse ne

rentra point dans le salon, il fut se renfermer dans sa chambre.

CHAPITRE XVI.

La duchesse d'Olmène avoit épuisé toutes les prétentions, et pris et quitté tous les caractères comme des modes. Dans sa jeunesse, paroissant enivrée de la dissipation et des plaisirs bruyans, elle se fatiguoit, s'excédoit par air, et ruinoit sa santé pour se montrer partout, ne s'amusant nulle-part, pour se trouver à toutes les fêtes, et pour rester la dernière à tous les bals; elle trouvoit une grande gloire à être citée pour avoir prolongé jusqu'au jour les contredanses d'un bal brillant, et pour avoir proposé *un réveillon* à huit heures du matin. A

trente ans, elle eut la manie du bel esprit ; elle voulut rassembler chez elle l'élite des gens de lettres ; mais pour attirer ceux-là, il faut toujours une sorte de mérite du moins apparent, et la duchesse étoit ennuyeuse et ignorante : on fit chez elle quelques lectures, et l'on n'y revint point d'habitude ; les vrais littérateurs ne savent point supporter l'ennui, ce qui du moins préserve de beaucoup de bassesses. En approchant de sa quarantième année, la duchesse voulut avoir de la considération ; alors elle redoubla de politesse avec ses égaux, et de hauteur avec ses inférieurs ou avec ceux qui n'avoient aucun crédit à la cour : exigeante et sans indulgence avec eux, elle se plaignoit aigrement de leurs plus légers torts, mais elle passoit tout aux gens en place ; et comme il fal-

loit toujours avoir l'air d'être bien avec eux, quand ils la négligeoient c'est elle seule qu'elle accusoit, se vantant de petits torts imaginaires qui donnent toujours dans ce cas une sorte de bonne grâce, parcequ'ils font supposer qu'on est au-dessus de l'intrigue et de l'ambition. Elle se conduisoit en ceci avec un art infini; car, dans le monde, les personnes les plus bornées connoissent particulièrement toutes ces petites finesses de vanité. D'ailleurs la duchesse avoit une sorte d'esprit naturel; elle étoit violente et étourdie, défauts que les femmes conservent presque toujours, parce que l'habitude des affaires peut seule en corriger. Depuis quelques années, la duchesse ajoutoit à ces diverses prétentions celles de la bienfaisance et de la dévotion; elle aimoit trop le faste et la magnificence

pour être charitable; cependant elle étoit née avec un bon cœur : de premier mouvement, elle s'engageoit facilement à faire une bonne action, et même sans ostentation ; mais ensuite elle se refroidissoit, se rétractoit, et les infortunés qui recouroient à sa générosité, n'en obtenoient qu'une compassion passagère et de fausses promesses faites de bonne foi. Au fond elle n'aimoit point son mari, quoiqu'elle ne connût ni son caractère ni ses vices; elle lui trouvoit une extrême médiocrité dans la société; mais elle le croyoit un saint, parce que, depuis quinze ans, il avoit une chapelle dans sa maison à Paris, et se faisoit dire la messe tous les jours; et elle le croyoit un habile homme, parce qu'il avoit fait une grande fortune. Elle adoroit son fils, qu'elle regardoit comme un pro-

dige d'esprit, d'instruction, de grâces et de vertus. Elle prit Alphonse en aversion, parce qu'elle ne put dissimuler que sa figure étoit au moins aussi jolie que celle du comte; d'ailleurs le duc lui avoit conté la scène qui s'étoit passée entre l'abbé et lui, et la duchesse ne pouvoit supporter l'idée que ce jeune homme *subalterne* sût le grec mieux que son fils. Elle se consola, en pensant qu'en le tenant à une extrême distance d'elle et de son fils, personne de la société ne prendroit garde à lui. Elle connut avec un dépit inexprimable qu'elle se trompoit. Dès le lendemain, plusieurs personnes vinrent dîner; et Alphonse fut très-remarqué : on questionna beaucoup la duchesse sur ce charmant jeune homme. Elle répondit sèchement que c'étoit un secrétaire du duc, ce qui ne diminua

point l'intérêt qu'il inspiroit. A table, il se trouva placé à côté du prudent et flegmatique baron de Jussy. C'étoit l'homme le plus froid et le moins susceptible d'enthousiasme que la France eût vu naître. Il avoit un esprit observateur et capable de méditation; mais ayant été employé pendant quinze ans dans les négociations, il n'avoit étudié les hommes que dans les affaires; et de cette manière, les gens les plus indulgens et les plus pénétrans les verront en noir, et les jugeront mal. On attribue trop souvent aux individus des torts qui, tenant aux *professions*, aux *emplois*, sont produits par les circonstances et ne viennent point des caractères : rien n'autorise le mal, on le sait; la plus utile, la plus sublime politique seroit sans doute à la longue le constant usage d'une par-

faite droiture. Mais lorsqu'on entame une affaire, on est communément si pressé de la terminer, on est si tenté d'employer tous les moyens expéditifs; et ceux-là surtout sont en général si peu honnêtes!.... C'est pourquoi les hommes patiens ou qui ont assez de force d'âme pour savoir attendre, sont ordinairement ceux qui se conduisent avec le plus d'intégrité. Le baron étoit de ce nombre : son expérience et ses observations lui avoient inspiré tant de mépris pour les gens vifs et passionnés, que l'enthousiasme, quel qu'en fût le motif, lui paroissoit toujours extravagant, ou du moins ridicule. Il n'estimoit pas les hommes, mais sa froideur le préservoit du tourment de les haïr : comme tous les ambitieux mécontens et désabusés, il étoit devenu égoïste et frondeur. C'est la misan-

thropie de ce siècle, et ce fut toujours celle de tous les courtisans déçus de leurs espérances. Son égoïsme venoit surtout de l'isolement de sa situation : il avoit eu de la sensibilité; son cœur étoit resserré, et non endurci : il étoit difficile d'y pénétrer, mais on pouvoit le toucher encore. Pour achever de peindre le baron, il faut ajouter que, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il n'étoit point du tout *éloquent* dans la conversation; il s'exprimoit toujours d'une manière très-vulgaire, avec le plus grand laconisme. Il aimoit les lieux communs, il les appeloit des sentences consacrées par l'expérience; il avoit le talent particulier d'en tirer quelquefois des résultats frappans. Les beaux parleurs et les gens qui aiment les phrases, le prenoient souvent pour un sot : les penseurs

qui le voyoient un peu de suite, s'apercevoient bientôt qu'il n'étoit point un homme ordinaire. L'air froid et un peu distrait d'Alphonse lui plut : il lui fit quelques questions, et fut content de ses réponses. En sortant de table, Herminie, dont le baron (proche parent de sa mère) possédoit toute la confiance, lui parla d'Alphonse. Vous causiez avec lui, dit-elle, comment le trouvez-vous? Il a, répondit le baron, quelque chose de naturel et d'original qui intéresse; qu'en pensez-vous? Cette question fit rougir Herminie; le baron sourit et parla d'autre chose.

On devoit partir sous deux jours pour une terre à douze lieues de Paris, et l'on avoit l'intention d'y rester jusqu'au départ pour Vienne, fixé au quinze novembre. Alphonse

alla faire ses adieux à Melvil, et lui conta en riant la petite scène qui s'était passée entre lui et l'abbé. Mon cher Alphonse, dit Melvil, avez-vous trouvé un très-grand plaisir à humilier cet homme, en lui prouvant devant le duc qu'il ne sait pas le grec? — Moi! point du tout.... — Eh bien! vous vous êtes fait là un ennemi de gaité de cœur : c'est une maladresse et une imprudence. Si vous aviez beaucoup d'amour-propre, je vous dirois : Par cette raison même, ménagez celui des autres. Quand vous blesserez les prétentions les plus mal fondées, on vous disputera vos droits les plus évidens. Si vous n'avez point de vanité, que vous importe celle des ignorans et des sots, et leurs petits succès passagers? n'ameutez point contre vous cette classe si nombreuse, si agissante pour cabaler et

pour nuire, ennemie naturelle de l'esprit et des vrais talens, et qui dans le grand monde ne sait cacher sa nullité que par le persiflage et par la médisance. Eh quoi! reprit Alphonse, il faut flatter de tels gens?.... — Non, les *flatter*, jamais; il faut seulement savoir les ménager et se taire. — C'est un art délicat, je l'apprendrai difficilement. — Vous connoîtrez par la suite qu'il n'en est point de plus utile.

CHAPITRE XVII.

On partit pour la campagne; Melvil y fut invité, y passa plusieurs jours pour y guider et y protéger Alphonse, dont il fut content, quoiqu'il lui trouvât trop de sécheresse. Il faut beaucoup de délicatesse et de

sensibilité, pour faire valoir ceux qu'on présente dans le monde, sans jouer le rôle fastueux de protecteur, ou sans avoir l'air d'une aveugle partialité. Melvil possédoit toutes les qualités solides et aimables qui rendent un mentor parfait : il établit dans la société, qu'Alphonse étoit rempli d'esprit, qu'il avoit un grand caractère, et l'âme la plus noble et la plus pure. Au bout de quatre jours, Melvil retourna à Paris, mais en promettant de revenir. Le jour même, parut enfin chez ses parens le jeune et brillant comte d'Olmène : il avoit une belle figure, un visage régulier, mais dépourvu d'agrémens, et que gâtoit surtout un sourire toujours ironique et moqueur : il se présentoit bien dans un salon, il y avoit dans sa personne toute la noblesse que l'éducation et le meilleur maître

à danser peuvent donner, et cette sorte d'élégance qui vient d'un bon tailleur et de l'exacte observance de la dernière mode. On sentoit qu'il tenoit tout de l'art, et qu'il ne devoit rien à la nature : son esprit ainsi que son extérieur manquoient de grâce et de naturel; il parloit bien et avec facilité, mais sans charme; il avoit, à dix-neuf ans, autant d'usage du monde qu'on en peut avoir à trente; toutes les formules de cérémonies et de complimens dans tous les genres lui étoient familières, il les employoit avec aisance et toutes les nuances convenables : cette science, dont on avoit fait la base de son éducation, lui donnoit une politesse remarquable, et qui le distinguoit honorablement de tous les jeunes gens de son âge. Sa politesse, aimable avec ses égaux, délicate, ingénieuse

quand les femmes en étoient l'objet, et prenant pour les vieillards les formes du respect, devenoit glaciale et repoussante avec ses inférieurs : il avoit de la dissimulation et de la cupidité dans le caractère, son cœur étoit froid et dur. Il se trouvoit dans une situation très-embarrassante : destiné à devenir l'époux de sa cousine Herminie, il désiroit avec ardeur s'unir à la plus riche héritière de la cour; mais il ne l'aimoit point, et pour obtenir sa main, il étoit obligé de cacher des penchans vicieux, et de montrer des principes austères. Hypocrite par un vil motif d'intérêt dans l'âge de la franchise et de l'imprudence, il avoit acquis déjà toute la maturité du vice; car l'hypocrisie soutenue en est le dernier degré. Il cachoit sans efforts de honteux écarts, mais il auroit bien

voulu pouvoir afficher de brillantes bonnes fortunes ; et c'étoit pour un fat un supplice cruel et d'un nouveau genre, de séduire des femmes sans oser s'en vanter, et d'en être adoré sans les déshonorer et sans les perdre. Le duc pressoit en vain Herminie d'avancer le bonheur de son fils. Herminie répondoit constamment qu'elle vouloit obéir au testament de son père, qui lui enjoignoit de n'épouser son cousin que lorsqu'il auroit atteint l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, et dans le cas où sa conduite s'accorderoit parfaitement avec l'éducation qu'on lui avoit donnée. Le duc insistoit vainement, en disant que son fils étoit depuis deux ans dans le monde, et qu'on pouvoit le proposer comme le modèle de tous les jeunes gens de son âge. Herminie étoit inébranlable dans une

résolution que son cœur ne combattoit nullement. D'ailleurs, cette jeune personne avoit dans le caractère une décision et une fermeté qui dégénéroient quelquefois en obstination. C'est le défaut ordinaire de toutes les personnes qui, depuis leur enfance, ont une véritable piété, parce qu'elles sont accoutumées à persévérer dans toutes les résolutions vertueuses, ou qu'elles croient raisonnables. Pour conserver avec la jeunesse et dans le monde une dévotion sincère, il faut avoir pris l'habitude de résister à tant de séductions qui en détournent! Il faut savoir *persister* avec une volonté inébranlable : la vie entière alors n'est qu'un combat avec les autres et avec soi-même : il en résulte une force de caractère qui va souvent jusqu'à l'opiniâtreté.

Alphonse fut présenté par le duc au comte d'Olmène. Ce dernier, sans dire un mot, examina Alphonse de la tête aux pieds d'un air à la fois indolent et dédaigneux, et ensuite s'éloigna de lui. Alphonse, qui remarquoit à peine l'impertinence de la duchesse avec lui, fut très-choqué de celle d'un jeune homme. De ce moment il prit le comte en aversion, et se promit bien de le lui laisser voir autant que le lui permettroient la politesse et sa situation. Alphonse, depuis qu'il étoit dans le monde, n'avoit rien observé, parce que rien encore n'avoit pu l'intéresser. Il eut enfin le désir de connoître si Herminie aimoit le comte d'Olmène. Il les examina l'un et l'autre avec curiosité; il ne comprit rien à l'espèce de galanterie du comte, mais il vit clairement qu'Herminie n'avoit pour

lui que de l'éloignement, et il lui en sut gré. Herminie prenoit avec le comte le ton de la gaîté, et sous le voile de la plaisanterie, elle lui disoit souvent des vérités piquantes, et l'on démêloit en elle une disposition naturelle à le contredire.

On venoit d'achever de poser un billard, et après le souper, le comte, qui mettoit une grande prétention à jouer au billard, voulant arranger une partie à quatre, fut obligé, faute de joueurs, d'y admettre Alphonse, qui s'arrangea de manière à jouer contre lui. On questionna Alphonse sur sa force, il répondit modestement, et la partie commença. La duchesse et toutes les autres femmes s'établirent sur les banquettes, et tous les vœux d'Herminie et de Zoé furent pour Alphonse. Il est un avis important qu'on n'a jamais donné

aux jeunes personnes, c'est celui de s'observer avec soin en voyant jouer au billard les hommes de leur société. En général, les femmes sont à cet égard d'une extrême imprudence. Quand la jalousie ou la malignité épient leurs premiers mouvemens pendant une partie de billard, dans laquelle se trouve engagé l'homme qui les intéresse, on découvre sans peine leur secret le plus intime. On voit successivement se peindre sur leurs visages, la crainte, l'espérance, le dépit, le chagrin et la joie du triomphe. Une bille faite ou manquée a décelé mille fois un sentiment jusqu'alors parfaitement caché. Alphonse étonna d'autant plus tout le monde par sa manière de jouer, qu'il ne s'étoit annoncé que comme un joueur ordinaire. Herminie le suivoit de l'œil avec l'air du plus vif intérêt; quand il

mesuroit son coup, elle retenoit sa respiration, tout en elle exprimoit l'inquiétude; et lorsque le coup étoit heureux, elle respiroit, sa physionomie s'épanouissoit, et elle s'écrioit: *Comme c'est joué!....* Une joie un peu plus retenue, mais très-sensible, brilloit aussi dans ses yeux quand les adversaires d'Alphonse faisoient une faute, ou perdoient des points. Ces divers mouvemens n'échappèrent point au comte; sans y attacher une grande importance, il en fut outré, et il en conçut contre Alphonse une haine implacable. Alphonse gagna la première partie; à la seconde, il offrit des points, que le comte refusa dédaigneusement, en disant qu'il n'avoit fait que *des billes de hasard*. Alphonse ne répondit rien, mais il gagna la seconde et la troisième partie. Et Herminie dit au comte: Convenez

que *le hasard* le sert bien. A ces mots le comte regarda fixement Herminie d'une manière insultante, mais en gardant le silence. Herminie rougit d'embarras et de colère; ce regard insolent et scrutateur venoit de l'éclairer sur ses propres sentimens..... Elle fut distraite et préoccupée le reste de la soirée.

Alphonse, certain qu'Herminie n'aimoit, ni n'estimoit le comte, prit de l'amitié pour elle; il trouva le moyen de le lui témoigner, quoiqu'il se tint toujours à une distance aussi respectueuse. Le comte ne resta que trois jours à la campagne; il partit pour le voyage de Fontainebleau, à la grande satisfaction d'Alphonse, d'Herminie et de la jeune Zoé.

Le duc, témoin du succès universel d'Alphonse, entrevit qu'il seroit facile de faire la fortune de ce

jeune homme, et par vanité il s'attachoit à lui. D'ailleurs, Alphonse se rendoit utile par un travail assidu; il ne paroissoit que des momens dans le salon; il se promenoit seul, et passoit le reste du temps dans sa chambre, à lire, à copier des mémoires pour le duc, et à écrire à Mélanie.

Un jour que le duc étoit à la chasse, que la duchesse, accablée d'une violente migraine, reposoit dans son lit, Alphonse, revenant de la promenade et tout seul à son ordinaire, passa dans un bosquet où se trouvoient assis le baron de Jussy, Herminie et Zoé : c'étoit précisément les seules personnes de la société qui lui fussent agréables. Il montra, en les voyant, une surprise naïve qui exprimoit la joie. On le fit asseoir, et il se mit à causer avec cette aisance et cette franchise qui prouvent l'estime

et la confiance. On s'oublia jusqu'à la nuit; tout à coup on entendit un bruit de chevaux, de voitures, qui fit penser que le duc revenoit de la chasse. Sans se rien dire, on se leva tous à la fois, et l'on se hâta de se séparer d'Alphonse, qui prit un chemin détourné pour rentrer au château. Le lendemain, le duc chassa encore; la duchesse toujours souffrante resta au lit, et les mêmes personnes, sans s'être donné rendez-vous, se retrouvèrent le soir dans le même bosquet. On se parla plus confidemment encore. L'entretien tomba sur le comte d'Olmène, et Herminie dit nettement qu'elle ne l'épouseroit jamais; le baron parut surpris et un peu fâché qu'elle s'exprimât ainsi devant Alphonse, et ce dernier qui remarqua ce mouvement, fut d'autant plus flatté de la confiance d'Her-

minie. Le baron changea de conversation, et s'adressant à Alphonse, il lui donna quelques conseils sur la manière dont il devoit se conduire avec le duc : Je le connois, poursuivit-il, et je vois avec plaisir qu'il a du penchant pour vous; il faut en profiter et vous attacher à lui : vous avez des talens, vous êtes bien né, il lui sera facile de faire votre fortune, et entr'autres choses de vous marier d'une manière avantageuse. Monsieur le baron, interrompit Alphonse, oserois-je vous demander ce que vous entendez par un *homme bien né?* Je voulois, répondit le baron, parler de votre naissance; le duc nous a dit qu'elle étoit parfaitement honnête; que vous étiez le fils du créole le plus distingué de Saint-Domingue, par ses alliances et la fortune qu'il avoit possédée.... Le duc,

reprit Alphonse, vous a trompé par bonté pour moi; j'ai voulu, en entrant chez lui, qu'il connût le malheur de ma naissance, et je veux que ceux qui me témoignent de l'intérêt et de l'estime, le connoissent aussi. Je ne m'abaisserai jamais à le nier, et je m'empresserai d'en instruire mes amis. Je n'ai point d'état, point de nom; je suis un enfant illégitime... Il prononça ces mots d'un ton ferme; mais il se troubla, en voyant le visage d'Herminie se couvrir d'une vive rougeur, et ses yeux se remplir de larmes.... Le baron attendri lui serra la main, en disant: Jeune homme, la noblesse de l'âme vaut mieux que celle du sang; la vôtre a de la fierté, de la grandeur, j'en réponds.... Et moi aussi, s'écria Herminie; mais, Alphonse, ajouta-t-elle, ne dites cela ni à la duchesse, ni à son fils; ils

ne sont pas dignes d'une si noble confiance. S'ils m'interrogeoient, répondit Alphonse, rien ne pourroit m'empêcher de leur dire la vérité ; mais comme il est vraisemblable que nous n'aurons jamais ensemble de conversation, il ne m'en coûtera rien de me taire.

Cet entretien fit la plus profonde impression sur un cœur qui n'étoit déjà que trop prévenu en faveur d'Alphonse. La sage et sensible Herminie ne s'abusa point sur le penchant qu'elle éprouvoit. Elle employa tout son esprit à réfléchir sur sa situation. Nous verrons bientôt le fruit de ces réflexions.

CHAPITRE XVIII.

ALPHONSE, toujours aussi réservé, ne s'approchoit jamais d'Herminie; mais il s'établit entr'elle et lui une espèce d'intelligence qui pouvoit suppléer à la conversation: quand on disoit une chose ridicule, ils se regardoient et sourioient en même temps; si l'on contoit un trait agréable ou touchant, leurs regards se rencontroient encore; ils blâmoient, se moquoient, approuvoient et s'attendrissoient ensemble avec un accord toujours également parfait, c'étoit se parler. Dans ce langage muet et si expressif, Herminie trouvoit le moyen d'instruire Alphonse de tous les secrets de la société; elle

lui faisoit connoître tous les caractères. Il se défioit de ceux qu'elle paroissoit repousser ; il se sentoit attiré vers les gens qu'elle traitoit bien, elle disposoit de ses opinions ; il croyoit n'accorder cet empire qu'à l'estime, à la confiance ; il se disoit : *Je vois, je pense, je sens comme elle !* mais cette douce harmonie n'est-elle pas ce que l'amour même a de plus touchant ?

Alphonse étoit depuis six semaines à la campagne ; il connoissoit parfaitement l'intérieur du duc ; il voyoit que, passant pour un bon mari, pour un bon père, il n'étoit au fond ni l'un ni l'autre : il avoit pour sa femme des égards et de la considération, non par estime, mais parce qu'elle avoit l'honneur de porter son nom ; il ne voyoit dans son fils que l'héritier de ses dignités et de sa maison ;

d'ailleurs, ce fils unique servoit de prétexte à son insatiable ambition : c'étoit pour lui qu'on désiroit, qu'on sollicitoit tant de grâces. Personne n'est la dupe de cette espèce *d'amour filial*; mais ceux qui l'affectent, se persuadent que ce langage en impose et rend intéressante leur cupidité. Alphonse connoissoit aussi tous les travers de la duchesse, son impertinence, son inégalité d'humeur : les femmes de ministres ou de gens en faveur, sont en général beaucoup plus impérieuses, elles ont beaucoup moins de politesse que leurs maris, parce qu'on les gâte davantage; on les flatte avec moins de pudeur, car la flatterie paroît toujours moins basse et moins choquante, lorsqu'elle s'adresse à une femme; la galanterie peut couvrir ce qu'elle a de plus odieux. Al-

phonse voyoit enfin que le duc et la duchesse au fond n'aimoient pas Herminie, dont la franchise et la fermeté les blessoient souvent, mais sans qu'ils osassent s'en plaindre. Au contraire, ils avoient pour elle les plus grands égards, et les ménagemens les plus délicats. (Il falloit obtenir son consentement pour ce mariage si désiré.) La duchesse grondoit sans cesse avec aigreur la jeune Zoé en butte à tous ses caprices, elle osoit à peine bouder quelquefois Herminie. Une chose étonnoit extrêmement Alphonse : c'étoit la générosité du duc et de la duchesse pour cette même Zoé, que d'ailleurs on traitoit si mal dans l'intérieur intime : on n'épargnoit rien pour son éducation, on annonçoit même qu'on lui donneroit une dot considérable. Cette conduite faisoit dans le monde beau-

coup d'honneur au caractère du duc, et Alphonse qui savoit combien le duc étoit peu sensible, ne pouvoit l'expliquer qu'en l'attribuant à son excessive vanité.

Le comte revenoit souvent voir ses parens, mais il ne restoit jamais avec eux que deux ou trois jours. Il traitoit toujours Alphonse avec une sécheresse extrême, ayant à peine l'air de le remarquer, et ne lui adressant jamais la parole. Un soir, une jeune femme proposa de danser : il y avoit beaucoup de monde et de femmes, mais il ne fut possible d'arranger une contredanse qu'en proposant à Alphonse de faire le quatrième danseur. Alphonse s'en défendit modestement, en disant qu'il gâteroit la contredanse. Le comte qui dansoit parfaitement, se flatta qu'il alloit se venger de ses revers au billard, et

il fit presser Alphonse si vivement par plusieurs femmes, qu'Alphonse enfin céda. Herminie, dans ce moment, entra dans le salon; et en apprenant ce qui venoit de se passer, elle ne put cacher le déplaisir que lui causoit la complaisance d'Alphonse; car ignorant qu'il avoit pris à Paris des leçons des meilleurs maîtres, elle imagina qu'il dansoit d'une manière provinciale, qui alloit faire triompher le comte d'Olmène : elle fit tous ses efforts pour rompre cette partie de danse, et surtout pour empêcher Alphonse d'en être. Elle offrit même de figurer à sa place : tout fut inutile. L'humeur d'Herminie devint si visible, que la duchesse et son fils en devinèrent facilement le motif; mais la contredanse se forma. Herminie se trouva forcée de danser avec le comte qui se plaça vis-à-vis Alphonse, et

la jeune Zoé avec laquelle dansoit Alphonse. Quelle fut l'agréable surprise d'Herminie, en voyant danser Alphonse de la manière la plus gracieuse! Il ne faisoit point de pas difficiles; mais sa danse étoit remplie de noblesse, de souplesse et de charmes; elle avoit une aisance et une négligence aimable qui déjouoient complétement la régularité et les efforts pénibles de celle du comte. On voyoit dans ces deux danseurs la différence extrême de la *bonne grâce* et de la *grâce*. L'un étaloit avec un orgueil ridicule le résultat de l'étude sérieuse du plus frivole de tous les arts; l'autre déployoit, sans prétentions et sans y penser, toutes les grâces de la jeunesse et d'une taille élégante et légère. Lorsqu'il s'agit des agrémens extérieurs, tous les éloges sont donnés à la nouveauté. Ainsi,

dans cette soirée, Alphonse les recueillit tous: Herminie reprit sa bonne humeur, et voulut prolonger le bal; mais la duchesse se plaignit d'une violente migraine. Outrée de fureur, ainsi que son fils, elle fut à minuit se renfermer dans sa chambre, et tout le monde se retira.

CHAPITRE XIX.

La duchesse étoit sortie du salon avec la comtesse de Mersac, son amie intime. La comtesse, âgée de quarante-deux ans, veuve depuis plusieurs années et sans fortune, avoit une de ces existences avilies, non par des vices scandaleux, mais par le manque absolu d'élévation dans les sentimens et de dignité dans la con-

duite. Envieuse, intrigante et tracassière, elle n'avoit ni bonté, ni sensibilité; et néanmoins, dans beaucoup d'occasions, elle étoit obligeante par commérage et par vanité. Tour à tour flatteuse avec les personnes qui pouvoient lui être utiles ou qu'elle craignoit, dédaigneuse avec ceux qu'on peut impunément offenser, elle passoit sa vie à faire des bassesses et des impertinences, et à mettre une égale ardeur dans l'art d'obliger et de nuire. Elle connoissoit non-seulement tous les ministres, tous les gens en place, mais tous les amis et les parens de leurs commis et de leurs valets de chambre. Dépourvue de tout agrément personnel et avec un esprit très-borné, elle réussissoit souvent dans des entreprises difficiles, par la puissance infinie des petits moyens, et par celle d'une infati-

gable importunité. La délicatesse et la fierté formeroient des obstacles invincibles aux succès de ce genre: dans le sentier tortueux de l'intrigue, il faut savoir braver le mépris, dissimuler, dévorer les affronts, supporter les refus et l'ennui, poursuivre, s'insinuer et ramper avec une patience, une activité que rien ne rebute et ne ralentisse. Mais quand l'intrigue ne produit ni des honneurs, ni de la fortune, on n'est qu'un intrigant subalterne; le nom plus noble d'ambitieux n'est donné qu'à ceux qui réussissent. Ici, plus qu'en aucune autre chose, le bonheur est nécessaire à la considération. Aussi la comtesse étoit-elle en général froidement reçue dans le monde; on ne l'accueilloit parfaitement que chez la duchesse dont elle étoit la confidente, le conseil et le guide.

Aussitôt que ces deux personnes se trouvèrent, tête à tête, la duchesse éclata contre, Herminie. Jusqu'à ce moment, l'orgueil de mère et celui du rang l'avoient forcée de cacher ses soupçons, même à son amie; mais la colère est indiscrète, la duchesse sentit le besoin irrésistible de se plaindre et de faire partager son ressentiment. Concevez-vous, s'écrioit-elle, cette bassesse de sentimens? Elle l'aime!.... Le *secrétaire* de son oncle, un secrétaire!... Quelle folie! répondoit la comtesse, ne croyez donc pas cela; il est impossible qu'elle puisse préférer à votre fils cet inconnu, ce créole, un jeune homme subalterne, d'une assez jolie tournure, mais si inférieure à celle du comte, et qui d'ailleurs n'a de remarquable qu'un ton sec et un maintien impertinent. — Il est d'une

insolence inouïe !... Je suis sûre qu'il est amoureux d'Herminie, qu'il a eu l'audace de le lui déclarer, et qu'elle en est touchée. — Il est certain qu'elle le protége d'une manière ridicule. En tout elle a, je crois, un dangereux caractère, décidé, indépendant et romanesque; tout cela peut mener loin une femme.... — Ah! quand elle sera mariée, nous saurons réprimer ce caractère-là! Je ne la choisirois certainement pas pour ma belle-fille, si elle n'étoit pas la plus riche héritière de la cour. Mon fils la voit sans illusion; il ne l'a jamais aimée, mais il se sacrifie à l'intérêt de sa maison. Il a une raison fort au-dessus de son âge. — Il faut chasser ce petit secrétaire. — Cela sera difficile; M. d'Olmène, qui tient fort peu à ses amis, se pique de soutenir ses protégés. — Cela se conçoit: les amis

ne s'occupent que de leurs propres intérêts (du moins en général); les protégés sont dévoués et doivent l'être pour leur avancement même. Des protégés du genre de celui-ci ne deviennent point des rivaux, et peuvent faire honneur au crédit d'un homme en place. — Cela est bien pensé; car il est vrai qu'à la cour, on risque beaucoup en servant ses égaux.

La comtesse qui venoit étourdiment de parler d'abondance de cœur, se repentit d'avoit donné lieu à cette réflexion, que la duchesse avoit faite naïvement sans songer à elle. C'est une plaisante chose qu'un entretien de confiance entre deux personnes vaines et ambitieuses: les réflexions et les maximes en sont souvent des traits piquans, des épigrammes sans dessein, ou des aveux indiscrets que

l'on s'étoit bien promis de ne jamais faire, et qui échappent dans la chaleur de la conversation. On s'en repent, et l'on a tort; on s'étoit deviné mutuellement. Les intrigans se connoissent toujours bien, quels que soient leur langage et leur dissimulation. En se dévoilant réciproquement, ils ne se refroidissent point; les mêmes prétentions peuvent seules les brouiller. Après un moment de silence, la comtesse, reprenant la parole, dit qu'il falloit absolument éclairer le duc sur la témérité d'Alphonse et la folie d'Herminie. Nous en viendrons difficilement à bout, répondit la duchesse. Vous connoissez l'amour-propre de M. d'Olmène; il a surtout la prétention, très-peu fondée, d'être le plus pénétrant des hommes. Il est toujours prêt à révoquer en doute les choses les plus

avérées, quand il n'en a pas fait la découverte. Il lui faudroit des preuves positives; et comment les donner? — En surveillant Herminie et ce jeune homme. Il faudroit charger l'abbé de ce soin.... — L'abbé n'aime pas Alphonse qui a été impertinent avec lui, mais l'abbé est un sot et un pédant. Si je lui donne cette commission, il refusera de s'en charger, il appellera cela de l'espionnage..... — Les gens bornés ne sont bons à rien. Mais, de grâce, dites-moi d'où vient le grand intérêt que Melvil prend à ce jeune homme? — Je l'ignore absolument. Tout ce que j'en sais, c'est que Melvil a connu son père, un créole retiré dans une petite terre auprès de Besançon.... — Il y a du mystère dans cette liaison si tendre... on gagne toujours quelque chose à découvrir ce que veulent cacher les

gens qu'on n'aime pas. J'ai une amie à Besançon, la marquise de ***. Je vais lui écrire, nous saurons tout, et cela peut servir. Mais vous, ne pourriez-vous pas parler au baron de Jussy ? Parent d'Herminie, il auroit le droit de lui faire des représentations sur l'extravagance de sa conduite..... — C'est un pauvre homme que ce baron; une espèce de philosophe, un fou..... — Il est sournois et caustique; au reste, qu'importe dans cette occasion..... Mon fils a sur lui une singulière idée, il prétend qu'il est amoureux d'Herminie.... — Quelle folie!... — Mais néanmoins je ne m'éloigne pas de le croire..... — Tant mieux si cela est, l'insolent amour d'Alphonse l'irritera davantage.... — Vous avez raison, je lui parlerai.

En effet, la duchesse eut à ce sujet

avec le baron un long entretien. Le baron reçut cette confidence avec un flegme qui confondit la duchesse. Quoi, Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes pas stupéfait d'étonnement? — Moi! point du tout, Madame; à mon âge, on ne s'étonne pas pour si peu de chose..... — Comment, si peu de chose!..... — Premièrement, je ne crois point à cette prétendue passion; et quand j'y croirois, je n'en serois pas du tout surpris.... — Vous avez une jolie opinion d'Herminie!..... — La meilleure, Madame. Herminie a toutes les vertus, toutes les qualités qui peuvent embellir une femme, mais le caractère le plus parfait ne met pas à l'abri d'une passion; ce jeune homme est fort joli, fort bien élevé; si elle l'aimoit, je ne trouverois rien de miraculeux à cela.... — Au moins y trouveriez-vous de quoi

vous indigner?..... — Le vice seul peut exciter l'indignation; encore même dans ce cas, un sentiment plus modéré vaudroit-il mieux, et ce seroit le mien. Ainsi, dans la supposition de cet amour, je n'approuverois pas Herminie, mais je n'aurois assurément nulle raison de la mépriser, elle est libre..... — Elle est libre!..... s'écria la duchesse avec emportement, Herminie est libre!.... et le testament, et la volonté de son père, et ses engagemens avec mon fils!.... Il ne faut répondre de rien, dit froidement le baron; car dans ce moment je suis très-étonné. Eh quoi! Madame, vous oubliez qu'Herminie jusqu'ici n'a jamais voulu *s'engager*, et que le testament de son père l'y autorise; que, de plus, la volonté expresse de son père est qu'elle ne *s'engage* qu'après un long

examen dont le terme fixé est loin encore, et qu'enfin, en désignant monsieur votre fils, il n'a exprimé qu'un désir, et non une volonté expresse. — Il n'en est pas moins certain que, si Herminie n'épousoit pas mon fils, elle seroit déshonorée aux yeux de tout le monde, même en faisant un mariage convenable..... — Et moi, je pense, Madame, qu'Herminie ne se déshonoreroit point en faisant même un mauvais mariage, si elle s'unissoit à un homme irréprochable dans sa conduite et dans ses mœurs, et d'une condition honnête. — Sont-ce là, Monsieur, les conseils que vous lui donnez? — Je parle seulement de l'indulgence que j'aurois. — Il suffit, cet entretien me donne de grandes lumières, j'en profiterai. — Il est bien flatteur pour moi, Madame, de pouvoir vous

éclairer. En disant ces paroles, le baron se leva, fit une profonde révérence et se retira, laissant la duchesse outrée de colère.

Le baron fut sur-le-champ trouver Herminie, et lui rendit un compte exact de toute cette conversation. Pendant ce récit, Herminie garda un profond silence, qu'elle ne rompit que quand le baron eut cessé de parler. Le baron la considéroit attentivement, et reprenant la parole : Eh bien! lui dit-il, que pensez-vous des conjectures de la duchesse? A cette question, Herminie rougit, et, après un moment de réflexion : Soyez sûr de deux choses, lui dit-elle : l'une, que je n'épouserai point le comte d'Olmène, parce que je le méprise; l'autre, que je respecterai toute ma vie les convenances sociales, et que je ne ferai jamais

un mariage que les auteurs de mes jours auroient pu désapprouver, si j'avois eu le bonheur de les conserver. Souvenez-vous, Herminie, reprit le baron d'un ton un peu sévère, que les préjugés de rang et de naissance sont respectables, ils ont force de loi, et ils élèvent l'âme. Un législateur qui auroit trouvé le moyen de donner plus de prix à un titre qu'à la richesse, auroit fait une belle chose, et c'est ce qu'a fait la vanité des nobles. Une magnifique généalogie, qui remonte aux temps les plus reculés, n'est rien moins que méprisable, il s'y trouve toujours quelques grands personnages dont on peut justement s'enorgueillir de descendre; et si l'on doit s'honorer d'avoir toujours vécu en bonne compagnie, pourquoi ne s'honoreroit-on pas d'être issu de parens qui, depuis

des siècles jusqu'à nous, ont fait la plus brillante partie de ce cercle privilégié? En vérité, dit Herminie, avec un sourire amer et forcé, il n'est pas nécessaire d'employer toute votre éloquence pour me prouver l'utilité d'une opinion qui est aussi la mienne. Soyez tranquille, mon cher baron; mes amis ne rongiront jamais de ma conduite. Ces paroles ne *tranquillisèrent* pas tout à fait le baron, mais Herminie changea d'entretien, et il n'osa rien dire de plus sur un sujet qui embarrassoit si visiblement sa jeune amie.

CHAPITRE XX.

La duchesse, furieuse, convint avec la comtesse qu'elle dénonceroit au duc le baron, comme un homme:

qui corrompoit l'esprit et les principes d'Herminie; mais il falloit attendre, le duc étoit à Fontainebleau, et n'en devoit revenir que sous cinq ou six jours. La duchesse eut toute la journée de l'humeur contre tout le monde, et surtout contre Alphonse, avec lequel elle fut beaucoup plus impertinente que de coutume. Herminie l'engagea à dîner, en l'invitant de se placer à côté d'elle, ce qu'elle n'avoit jamais fait. La colère suffoquoit la duchesse, elle vouloit la dissimuler à cause des domestiques et de quelques personnes étrangères, mais il lui fut impossible de conserver un maintien raisonnable; elle répondoit à ce qu'on lui disoit avec une invincible distraction, ou avec une brusquerie et une sécheresse choquante; elle saisissoit le moindre prétexte pour gronder ses

gens et la pauvre Zoé; son visage enflammé, sa voix aigre et tremblante, causoient un étonnement extrême à tous ceux qui ignoroient le sujet de cette violente agitation, et ce qui achevoit de la mettre hors d'elle-même, étoit la contenance simple et calme d'Alp[illegible]se et d'Herminie, qui causoient g[illegible]ent ensemble, sans avoir l'air de [illegible]marquer ce trouble et ce ressentiment si visible. En rentrant dans le salon, la duchesse auroit fait une scène, sans la comtesse, qui l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et qui lui remit un peu la tête, en paroissant partager toute son indignation, et en l'assurant qu'il étoit heureux que les choses fussent poussées à ce point, parce qu'on auroit un meilleur compte à rendre au duc. Laissez-les faire, poursuivit-elle, et soyez sûre que lorsque vous

aurez tout conté à M. d'Olmène ; cet insolent petit fat sera chassé sans délai. Ce raisonnement calma la duchesse, qui se décida à se contenir jusqu'au retour du duc. En attendant, la comtesse, dans le cours de la journée, laissa entendre en confidence à deux ou trois personnes, que la duchesse avoit les plus fortes raisons de se plaindre d'Herminie, ce qui produisit beaucoup de déclamations sur l'ingratitude de cette jeune personne ; car on assuroit, contre toute vérité, que son père, quoique dévot, ayant laissé des affaires fort délabrées, le duc avoit toutes les peines du monde à les mettre en ordre ; que cette grande succession, par la prodigue charité du défunt, se trouveroit réduite à une fortune ordinaire, et que, sans les soins du duc, l'héritière eût été to-

talement ruinée. Comme il est difficile de croire qu'un homme sage, économe, qui avoit passé pour un saint, et pour le meilleur des pères, se fût ruiné en faisant l'aumône, on ajoutoit peu de foi à de tels discours; mais les amies de la duchesse, et surtout les femmes envieuses de l'esprit et des agrémens d'Herminie, avoient l'air de croire parfaitement à leur sincérité.

Sur le soir il survint plusieurs visites de Paris et de Fontainebleau, entr'autres la baronne d'Olberg, sœur de la duchesse, et le commandeur de Jarson. Ce commandeur, vieux chevalier de Malte, âgé de soixante-huit ans, étoit un parasite de bonne compagnie, c'est-à-dire, un homme qui alloit constamment chercher son dîner chez les autres, par avarice, et non par nécessité. Comme il n'est

pas honteux de faire des dettes et de ne rien payer, quand on ne manque que de bonne volonté et non d'argent, on peut de même fort noblement aller quêter ses dîners, quand on pourroit en avoir et en donner de très-bons chez soi; seulement la dignité de cette espèce élevée de parasites exige qu'on soit difficile sur la bonne chère, et grand connoisseur en ce genre. Aussi le commandeur avoit-il à cet égard toutes les qualités requises; sa mémoire sur ce point étoit surprenante. Il avoit dans la tête une prodigieuse chronologie de tous les excellens vins de l'univers; il savoit par cœur toutes les bonnes années des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Sillery, qui s'étoient vendus depuis cinquante ans; et lorsqu'il jugeoit un vin précieux, il avoit un air si recueilli,

si profond, qu'il captivoit l'attention d'une table entière. Au reste, le commandeur, avec soixante-dix mille livres de rente, n'ayant aucun état de maison, pouvoit, en plaçant chaque année trente mille francs sur son revenu, paroître dans le monde avec une sorte de magnificence; il avoit de beaux chevaux, une petite loge à l'opéra qu'il prêtoit quelquefois; il jouoit gros jeu au wisk et au trictrac : c'en est assez pour être bien reçu dans les grandes maisons. D'ailleurs, il ramenoit avec obligeance les femmes qui logeoient dans son quartier; il avoit cette politesse méthodique, exacte et minutieuse, qui ne plaît à personne, mais qui donne toujours de la considération à un vieillard, parce qu'on est convenu de l'appeler, dans un homme du grand monde qui a passé soixante

ans, des *manières de la vieille cour*, quelque gauche qu'elle puisse être. Enfin le commandeur, pédant et ennuyeux, n'étoit attaché qu'aux formes; il n'avoit d'estime que pour la naissance et pour ceux qui connoissoient parfaitement [illegible] tous les usages du monde; [illegible] prisoit que les roturiers, [illegible] ciaux et le mauvais ton. La bienséance étoit pour lui la vertu.

La baronne d'Olberg (sœur de la duchesse), veuve depuis plusieurs années, et sans enfans, étoit une personne douce, sérieuse, sensible, d'une grande dévotion, vivant dans une profonde retraite, dont elle ne sortoit que pour aller chez sa sœur. Les deux sœurs avoient des goûts et des caractères si différens, que l'on s'étonnoit de la constance et de l'intimité de leur liaison. On concevoit

bien que l'on ménageoit, en la baronne, une riche succession pour le comte d'Olmène ; mais on ne comprenoit pas que la baronne pût se plaire autant dans une maison si bruyante et si mondaine ; et d'autant plus que l'on voyoit clairement que [illegible]se ne l'aimoit pas, et qu'elle [illegible]t aucune confiance en elle. Herm...ie et Zoé, toujours traitées par la baronne avec la bonté la plus aimable, avoient pour elle une véritable amitié.

Cependant, au bout de quelques jours, la comtesse de Mersac reçut de Besançon la réponse de la marquise de ***, à ses questions sur Alphonse. On pense bien que la marquise, devenue, comme on l'a vu, l'ennemie de Melvil et de Mélanie, ne perdit pas une si bonne occasion de calomnier impunément. La com-

tesse lut sa lettre avec avidité, et la porta en triomphe à la duchesse. En entrant dans son cabinet, elle ne put contenir sa joie. Je vous apporte de charmantes nouvelles, s'écria-t-elle; ce jeune homme *si bien né*, nous disoit le duc trompé sans doute par Melvil, ce jeune homme [illegible] famille *si distinguée dans les colonies*, savez-vous quelle est sa naissance?... C'est un bâtard. — Un bâtard? — Oui, un bâtard de ce créole, ce Dormeuil qui a eu cet enfant d'une négresse... Ce dernier embellissement à l'histoire d'Alphonse, échappa sans réflexion à la comtesse, et ne se trouvoit point dans la lettre de la marquise; car, comme Alphonse avoit le plus beau teint du monde, il étoit difficile d'en faire un mulâtre. Aussi la duchesse, craignant, d'après ce trait, que toute l'histoire ne fût

une fable grossière, reprit avec humeur : *Une négresse !* cela est impossible... Eh ! non, non, repartit la comtesse, je me trompe, une esclave blanche, une servante... c'est ce que je voulois dire. Écoutez, voici le passage de la lettre. A ces mots, elle lut ce qui suit, en appuyant sur toutes les expressions qui devoient satisfaire la haine de la duchesse :

« Ce petit *Dormeuil* dont vous » me parlez, Madame, n'est ni un » jeune homme *bien né,* ni même » un *Dormeuil;* c'est tout simple- » ment un bâtard de ce vieux créole, » qui n'a jamais été marié. L'histoire » de ces gens-là est très-plaisante : » Premièrement, le véritable Dor- » meuil est venu ici avec sa maîtresse, » une fille assez jolie, qu'il a eu l'idée » de faire passer pour sa nièce, ce » qui n'a pas pris ; personne n'a

» voulu voir mademoiselle Mélanie
» Dormeuil, malgré la *célébrité* du
» nom qu'elle usurpe. Mais sachant
» qu'elle avoit un voisin jeune et
» riche, elle a fait beaucoup d'avan-
» ces à ce voisin qui étoit M. de
» Melvil ; et ce qui est inconcevable,
» c'est que ce pauvre Melvil est de-
» venu sérieusement amoureux de
» cette fille. Pour gagner *l'oncle*
» prétendu qui aime passionnément
» la chasse, Melvil a eu *l'équité* de
» lui permettre de chasser sur ses
» terres, et le vieux Dormeuil a vo-
» lontiers fermé les yeux sur cette
» intrigue. Mais un beau soir, en
» rentrant chez lui, il a découvert un
» autre rival dans monsieur son fils,
» qu'il a trouvé dans les bras de ma-
» demoiselle Mélanie. Il a fait éclater
» toute la colère d'un père irrité et
» d'un amant trahi ; cependant, pour

» conserver les bonnes grâces de » Melvil, il a donné à cette aventure » une tournure très-ingénieuse : il » a confié à Melvil, qu'Alphonse » avoit pour Mélanie une passion » *malheureuse* qui le consumoit, » et le bon Melvil, pour arracher ce » jeune homme aux tourmens d'un » amour sans espoir, s'est chargé de » l'emmener à Paris et de lui procu- » rer une place ».

Quelles bassesses, et quel tissu d'horreurs! s'écria la duchesse; cette lettre est un trésor! M. d'Olmène revient demain; quel plaisir j'aurai à lui montrer cet écrit!... Concevez-vous qu'il ait admis à sa table une telle espèce?... un bâtard sans mœurs... — Et ajoutez, un imposteur, car il est de moitié dans tous les mensonges qu'on a faits à son sujet... — Le duc sera furieux contre Melvil... — Mel-

vil, à certains égards, a pu être de bonne foi, mais il s'est conduit en ceci avec une légèreté inexcusable.... — Je veux garder cette lettre, Herminie la verra... — Quelle leçon pour elle ! — Je crois qu'il n'y a dans sa conduite qu'une sotte coquetterie ; mais quand elle en connoîtra l'objet, quelle sera sa confusion ! J'avoue que j'aurai un grand plaisir à la voir profondément humiliée. — Elle est avec vous d'une ingratitude et d'une impertinence qui révoltent tout le monde. — Cette lettre me vengera.

CHAPITRE XXI.

Tandis que la duchesse et son amie se promettoient de si doux succès, le baron, depuis deux jours à

Fontainebleau, voyoit le duc, et l'instruisoit de la conversation qu'il avoit eue avec la duchesse. Le baron connoissoit parfaitement les prétentions, l'orgueil, le caractère du duc, et son peu d'estime pour sa femme : d'ailleurs, le baron savoit que, dans les tracasseries comme dans les affaires, il y a toujours un grand avantage à parler le premier, surtout quand on s'adresse à des gens d'un esprit très-médiocre ; de tels esprits sont communément paresseux, ils n'ont ni la volonté, ni la force de revenir d'une prévention. Le duc écouta avec assez d'émotion le récit du baron : ce dernier n'eut pas l'air de s'en apercevoir : toutes ces rêveries, poursuivit-il, viennent de madame de Mers[illegible], elles sont sans aucune espèce de fondement, et assurément, si elles en eussent eu

le moindre, vous vous en seriez aperçu le premier. Oui, dit le duc, flatté de l'idée qu'on lui montroit de sa pénétration, je crois ce jeune homme incapable d'une telle extravagance, et surtout Herminie.... C'est un commérage de madame de Mersac.... Une fable ridicule, reprit le baron, dont j'étois bien sûr que vous sentiriez toute l'absurdité. Je connois Herminie, elle n'est pas susceptible d'éprouver une passion. — C'est ce que j'ai toujours dit. — Elle n'a point d'amour pour monsieur votre fils, parce que c'est un sentiment qu'elle ne connoîtra jamais. Elle est froide, fière, raisonnable : depuis qu'elle est à la campagne, je ne l'ai pas quittée un moment, et j'ai vu qu'elle ne faisoit pas la moindre attention à ce jeune homme, qui, de son côté, ne songe

nullement à elle. Que reproche-t-on donc à Herminie? qu'elle craignoit qu'Alphonse ne gâtât la contredanse, qu'elle vouloit l'empêcher d'en être, et que lorsqu'elle a vu qu'il dansoit bien, et que la contredanse alloit parfaitement, elle n'a plus montré de répugnance à danser avec lui. Voilà ce que ces dames appellent une preuve d'amour. Elles sont folles, s'écria le duc, et je leur en dirai mon avis. Il résulte de ceci, reprit le baron, que madame de Mersac ayant déjà fait beaucoup de petites indiscrétions et de *chuchotages* sur cette belle découverte, si l'on maltraitoit ce jeune homme, si vous le bannissiez de chez vous, on ne manqueroit pas de dire et de croire dans le monde, que vous avez découvert une intrigue positive et criminelle entre lui et votre nièce... Soyez tranquille, interrompit le duc,

je ne suis pas homme à souffrir de semblables inepties.

Telle fut la tournure ridicule que le baron sut adroitement donner à l'aventure du bal; et c'est ainsi que dans le monde il est souvent nécessaire de servir ses amis. Il faut toujours, pour les bien défendre, un peu d'artifice et de ruse, depuis qu'on a si savamment perfectionné l'art de calomnier et de nuire.

Le duc fut d'autant plus persuadé de tout ce qu'on venoit de lui dire, qu'il avoit effectivement pénétré, avec l'aide de son fils, que le baron aimoit beaucoup plus Herminie qu'il ne le croyoit lui-même, quoique ce fût sans espérance et sans projet; ainsi le duc avoit toute confiance en la surveillance d'un homme d'esprit, qui, comme proche parent, devoit prendre un vif intérêt à la conduite

d'Herminie, et qui d'ailleurs étoit animé par l'amour. Aussi le duc se promit bien de faire la plus sèche réprimande, non à la comtesse, qu'il ménageoit comme une intrigante utile quelquefois, mais à sa femme.

D'ailleurs le duc avoit de l'humeur il n'alloit point à Vienne; un autre venoit d'être nommé ambassadeur, et de la manière la plus inopinée. A la vérité, on donnoit au duc un gouvernement, mais ce foible dédommagement étoit en même temps une retraite. Le duc ne seroit plus employé, il avoit perdu sa faveur; ce coup terrible avoit été préparé et porté avec une discrétion et une promptitude inouïes : combien le duc haïssoit celui qui le supplantoit! mais combien en secret il l'estimoit! Il y avoit eu, dans la conduite de cette intrigue, une finesse de perfidie

qui subjuguoit toute son admiration. Un tel sentiment, très-naturel dans un ambitieux, doit rendre, à la cour, les réconciliations moins difficiles qu'ailleurs : en effet, les courtisans, ennemis et rivaux, après les trahisons mutuelles les plus insignes, se réconcilient quelquefois avec plus de sincérité qu'on ne le croit communément, ils ne se sont jamais méprisés ; au contraire, les procédés qui indigneroient le vulgaire, leur paroissent toujours (quand ils réussissent) des traits de génie.

Cependant le duc, voulant conserver la considération que donne la faveur, se garda bien de paroître mécontent ; on ne se plaint hautement de la cour que lorsqu'on se croit nécessaire, et qu'on a la certitude de faire révoquer l'injustice qu'on éprouve, ou d'en obtenir un

magnifique dédommagement. Le duc n'avoit aucun espoir de ce genre ; ainsi il prit le parti de montrer une extrême satisfaction de ne point aller à Vienne, et d'affecter dans le monde une grande gaîté, réservant toute sa mauvaise humeur pour l'intérieur de sa famille. Il partit de Fontainebleau, et retourna dans sa terre. Aussitôt qu'il fut arrivé, la duchesse s'empressa de le mener dans son cabinet, et là, malgré son air sec et sévère, elle lui conta avec emphase tout ce qui s'étoit passé en son absence. Le duc ne l'interrompit point ; mais lorsqu'elle eut cessé de parler, il haussa les épaules, en disant : Tout cela n'a pas le sens commun : j'estime et j'aime ce jeune Alphonse : je suis sûr de lui, ainsi que d'Herminie, et je veux qu'il soit bien traité chez moi... A ces mots, la duchesse, tremblante de

colère, resta un moment interdite ; mais tout à coup tirant de sa poche la lettre de Besançon : En vérité, dit-elle, votre prévention est étrange : apprenez que Melvil a été abusé, on vous a trompé sur ce jeune homme qui n'auroit jamais dû être admis chez vous. Tenez, lisez cette lettre écrite par une femme très-respectable à tous égards, et l'amie de madame de Mersac. En disant ces paroles, elle lui présenta la lettre, en lui indiquant le passage qu'il devoit lire. Le duc prit le papier, et l'on peut juger de l'effet que produisirent ces calomnies sur le père d'Alphonse..... Après avoir lu, il déchira la lettre : Vous pouvez assurer madame de Mersac, dit-il, que cette marquise de ***, sa *respectable amie,* est une infâme calomniatrice : cette lettre ne contient que les plus odieuses absurdités....

Cependant, répondit la duchesse confondue, cette personne doit savoir.... Un mot doit vous suffire, interrompit le duc; j'ai les preuves les plus positives de la fausseté de cette indigne dénonciation. Je vous le répète, quoique je n'aille point à Vienne, je veux garder auprès de moi ce jeune homme, du moins jusqu'à ce que je puisse lui procurer une place honorable et convenable à son éducation, à sa naissance..... — Sa naissance..... — Et j'exige, Madame, qu'il soit traité par vous avec les égards que vous devez avoir pour ceux que je protége. Et moi, Monsieur, s'écria la duchesse outrée de fureur, je vous prédis qu'il séduira votre nièce, et qu'il mettra la désunion et le déshonneur dans votre maison. Ces paroles excitèrent une violente querelle dans laquelle

on se dit mutuellement les vérités les plus piquantes : le duc finit par imposer silence à sa femme avec tout le despotisme d'un mari impérieux et irrité. Cette scène acheva d'envenimer la haine de la duchesse contre Alphonse, mais néanmoins elle résolut de la dissimuler.

CHAPITRE XXII.

ALPHONSE ignoroit la plus grande partie de ces tracasseries, et par conséquent Melvil n'en étoit pas instruit; mais quand l'un et l'autre en eussent appris tout le détail, ils se seroient bien gardés de le mander à Mélanie. Melvil lui rendoit compte des succès d'Alphonse et de sa parfaite conduite. Alphonse, de son côté, écrivoit tous

les jours à Mélanie; il avoit trouvé un plaisir extrême à lui mander qu'il étoit amoureux d'Herminie; il lui sembloit que ce nouvel attachement le purifioit aux yeux de Mélanie, et lui donnoit le droit de lui parler sans contrainte de sa tendresse filiale, le premier sentiment de son cœur. Il ajoutoit que, comme il aimoit Herminie sans aucune espérance, sa raison réprimeroit toujours cette inclination, et que jamais l'aveu ne lui en échapperoit. D'après ces lettres, Mélanie ne vit pas sans inquiétude qu'Alphonse se trouvoit le rival de son frère; elle écrivit à ce sujet à Melvil qui la rassura, en lui mandant que ce sentiment étoit plutôt une tendre estime que de l'amour, et qu'Alphonse avoit trop de probité, qu'il respectoit trop les droits de l'hospitalité, non-seulement pour oser le

laisser voir, mais pour s'y livrer en secret. « Croyez même, ajoutoit-il, » qu'il s'est plu à vous exagérer ce » penchant, pour vous ôter le souvenir terrible de sa *première passion*. Soyez tranquille, il est vertueux; il est sage, il est même austère; il conservera, n'en doutez pas, tous les principes qu'une institutrice si chère a gravés ineffaçablement dans son âme. »

Ces assurances données par un ami parfait, rendirent à Mélanie toute sa tranquillité. Elle n'existoit que pour Alphonse, et son absence ne la rendoit point malheureuse. Les grands attachemens causent sans doute les peines les plus amères et les plus déchirantes que l'on puisse éprouver dans cette vie, et néanmoins ils mettent à l'abri d'une infinité de petits chagrins inséparables

des amitiés communes. Alors, du moins, on n'est plus tourmenté par l'égoïsme, et par les dépits de l'amour-propre. On n'a qu'un seul intérêt, celui de ce qu'on aime; qu'un seul bonheur, celui de le savoir heureux.

Cependant le duc et la duchesse étant retournés à Paris, Alphonse, voyant l'affaire de Vienne manquée, pensa qu'il devoit quitter le duc; car sa fierté ne supportoit pas l'idée de rester chez lui comme son secrétaire: mais Melvil, pensant comme lui, avoit eu à ce sujet une explication avec le duc. Ce dernier parla d'Alphonse avec beaucoup d'amitié; il dit qu'il vouloit le garder chez lui jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé une bonne place qui le fît entrer dans la carrière de la fortune. Le duc répéta les mêmes choses à Alphonse,

en présence de sa famille rassemblée. Il ajouta obligeamment qu'il le prioit en attendant de rester avec lui *comme ami*, parce qu'il lui étoit aussi utile qu'agréable. Alphonse en effet, par son intelligence, son esprit et la facilité de son travail, s'étoit rendu fort nécessaire au duc, qui avoit la manie des mémoires. Il avoit depuis très-long-temps l'habitude d'en présenter aux ministres sept ou huit tous les ans, tantôt politiques, tantôt militaires. Ces écrits lui prenoient un temps prodigieux, car il ne travailloit qu'à force de *brouillons;* ses manuscrits étoient remplis de ratures et de renvois comme ceux de tous les gens qui travaillent non-seulement sans facilité, mais sans méthode, sans plan et sans imagination. Peu de copistes avoient assez d'intelligence pour dé-

brouiller un tel fatras. Au reste, les personnes qui n'ont que des vues communes, ne choquant point en général les idées des autres, passent toujours pour avoir de la raison et un grand sens : aussi le duc jouissoit-il de cette réputation. C'est un des avantages de la médiocrité, elle a presque toujours un faux air de sagesse.

Alphonse, en se décidant à rester encore quelque temps chez le duc, prit aussi la résolution de sortir tous les jours après son travail du matin. Repoussé par l'inimitié de la duchesse, par la sécheresse dédaigneuse du comte, et par la froideur vindicative de l'abbé, il n'étoit en même temps que trop attiré par la grâce et la sensibilité d'Herminie ; mais c'étoit une raison de plus pour lui de s'éloigner d'elle. Durant tout l'hiver,

il ne parut que deux ou trois fois chez la duchesse; il passoit toutes ses journées avec Melvil. Quoique la société où le menoit Melvil fût l'une des plus brillantes de Paris, Alphonse n'y trouvoit aucun charme. Quand on a le cœur vivement occupé, on ne se plaît dans un salon, que lorsqu'on y rencontre l'objet qu'on aime, ou qu'on a l'espoir de le voir arriver chaque fois que les portes s'entr'ouvrent, ou qu'on entend arrêter une voiture. Rien dans la société, aux yeux d'Alphonse, ne paroissoit comparable à Herminie, et rien dans l'univers entier ne pouvoit auprès de lui remplacer Mélanie, ou le consoler de son absence. Néanmoins il plaisoit généralement, et surtout aux femmes: de l'indifférence avec de l'esprit, et des manières douces, ont pour elles un attrait piquant;

le moyen le plus sûr de les attirer, c'est d'avoir l'air de rendre justice à leurs agrémens, sans les rechercher et sans montrer la prétention de leur plaire.

La conduite irréprochable et si réservée d'Alphonse acheva de déjouer tous les efforts de la duchesse et de la comtesse pour lui nuire. Le duc en triomphoit pour l'honneur de sa pénétration; Herminie, au fond de l'âme, trouvoit cette conduite un peu trop parfaite: elle ne voyoit plus du tout Alphonse, mais elle entendoit parler de lui avec éloge par les personnes qui le rencontroient dans le monde, et c'étoit un dédommagement. La comtesse qui avoit confié à plusieurs personnes, entr'autres à son ami intime le commandeur de Jarson, que ce jeune Alphonse *avoit l'insolence* d'être amoureux d'Her-

minie, étoit traitée de visionnaire; mais, par dépit et par obstination, elle soutenoit toujours qu'elle ne s'étoit point trompée. Elle ajoutoit qu'Alphonse ne se conduisoit avec tant de retenue, que parce qu'il étoit d'accord avec Herminie; et elle ne craignoit point de prédire que l'on verroit tôt ou tard éclater cette intrigue. L'hiver se passa de la sorte; Melvil pressoit sans cesse le duc de s'occuper du sort d'Alphonse, et lui indiquoit même les démarches qu'il devoit faire. Le duc qui n'avoit d'activité que pour ses propres intérêts, promettoit et ne tenoit rien. Cependant, au commencement du printemps, il présenta Alphonse au ministre des affaires étrangères, en lui demandant une place qui devoit être vacante sous huit ou neuf mois. Le

ministre la promit, et Alphonse et Melvil y comptèrent.

Sur la fin du mois de mai, Melvil emmena Alphonse à la campagne et l'y garda six semaines. Au bout de ce temps, Alphonse, rappelé vivement par le duc, se disposa à l'aller rejoindre dans son château.

CHAPITRE XXIII.

La veille du jour de l'arrivée d'Alphonse, il y eut dans le château une grande agitation : le duc, après le dîner, emmena Herminie dans son cabinet; et après quelque préambule, il lui parla de son mariage avec son fils, en observant que le temps indiqué par le testament du père d'Herminie étoit presqu'écoulé ; le duc

ajouta d'un ton solennel qu'il falloit enfin terminer cette importante affaire, et en fixer l'époque au commencement de l'hiver prochain. Après ce discours, le duc attendit une réponse; mais Herminie gardant toujours le silence : Pourquoi, ma nièce, dit-il, paroissez-vous interdite? Je n'éprouve aucun embarras, répondit Herminie. — Eh bien! répondez donc. — Avant tout, mon oncle, il est nécessaire que je connoisse au juste l'état de ma fortune. Je suis certaine qu'en vous en confiant l'administration, mon père ne pouvoit la déposer en de plus dignes mains. Mais vous m'avez toujours dit que mon père avoit laissé des affaires fort dérangées, et que ses biens ne se trouvoient pas à beaucoup près aussi considérables qu'on le supposoit, et voilà ce que je veux connoître avec pré-

cision : avant de songer à me marier, je veux savoir si celui que je choisirai trouvera de grands avantages en s'unissant à moi, ou s'il pourroit prétendre à un meilleur parti. Dans un tel lien, il est bon de savoir ce qu'on se doit l'un à l'autre.

Ces paroles surprirent étrangement le duc, et lui déplurent davantage encore. Il étoit hors d'état, sans mettre un désordre affreux dans ses affaires, de rendre un compte exact d'une succession qu'il avoit regardée comme la sienne, et qu'il s'étoit flatté, dès la première année de la mort de son frère, de fondre dans sa fortune, sous deux ans, par le mariage de son fils. Cependant il dissimula son trouble et son mécontentement ; et regardant fixement Herminie : Une telle idée, lui dit-il, n'est point de vous, elle vous a été inspirée ; je

suis sûr qu'un moment de réflexion vous fera sentir combien elle est peu convenable. Je vous promets de vous garder le secret sur une proposition si ridicule, qui vous donneroit aux yeux du monde toutes les apparences de la plus inconcevable ingratitude. Non, mon oncle, reprit Herminie, je suis remplie de respect pour vous; mais je suis d'âge à me mêler de mes affaires, et je persisterai certainement à vouloir les connoître. D'ailleurs, je vous avoue que je n'ai pas cru vous demander une chose extraordinaire; car je pensois que de vous-même vous auriez le projet, avant de rien conclure, de me donner toutes les lumières que je désire acquérir. Eh bien! Mademoiselle, dit le duc avec un sourire amer, je vous *rendrai mes comptes.*

Le duc se flattoit qu'Herminie se

contenteroit du compte que lui rendroient ses gens d'affaires, et qu'elle y croiroit sans un grand examen. Mais, le jour même, il fut tiré d'erreur par le baron, qui lui dit qu'Herminie l'avoit chargé de vérifier ces comptes, parce que, quoiqu'elle eût toute confiance en son oncle, elle n'en avoit aucune en son intendant et en ses gens d'affaires. Le duc vit alors qu'Herminie étoit décidée à ne point épouser son cousin, et à recouvrer sa fortune. Il n'attribua qu'aux conseils du baron ces résolutions si funestes pour lui; il se persuada que le baron n'avoit profité de son ascendant sur elle, que pour l'engager à l'épouser. Ce n'étoit pas le premier exemple qu'une jeune personne se laissât séduire par un homme de cet âge : d'ailleurs le baron étoit riche, il avoit un beau nom, ce mariage

de raison étoit convenable à tous égards. Néanmoins le duc imagina qu'en gagnant un peu de temps, il pourroit rompre cette intrigue, puisqu'il étoit impossible que sa nièce eût de l'amour pour le baron. Il résolut de dissimuler ses soupçons et sa colère, de montrer au contraire de la confiance, de la générosité, et une parfaite sécurité sur le mariage, objet de tous ses vœux, et en même temps de consulter ses gens d'affaires sur la manière d'embrouiller les comptes, de manière à se mettre à l'abri de toute importune chicane. C'est un art si connu et perfectionné depuis si long-temps, qu'un homme de mauvaise foi a bien le droit d'en tout espérer. Le duc garda un profond secret sur tout ce qui venoit de se passer, et la duchesse n'en eut pas la moindre connoissance.

La jeune Zoé, dans cette même journée, éprouva un grand chagrin; la duchesse lui annonça que l'on avoit arrangé un mariage pour elle avec un homme riche, jeune encore, et qui avoit une place honorable et lucrative : mais, à cette proposition, Zoé montra autant de douleur que de surprise. La duchesse ne vit dans ces démonstrations que de l'enfantillage, et elle la renvoya sèchement, en lui disant que, lorsqu'elle réfléchiroit aux avantages de cette alliance, elle n'éprouveroit que de la reconnoissance et de la joie. Zoé fut déposer ses peines dans le sein d'Herminie qui l'écouta avec émotion et attendrissement. Ma chère Zoé, dit Herminie, achevez de m'ouvrir votre cœur : ce mariage en effet seroit avantageux ; pourquoi donc vous afflige-t-il autant ? A cette question

Zoé rougit, elle voulut répondre, la parole expira sur ses lèvres tremblantes, et ses pleurs redoublèrent. Votre jeune cœur a-t-il déjà fait un choix? poursuivit Herminie. Hélas! oui, et sans espérance! répondit Zoé. *Sans espérance!* reprit Herminie en soupirant; que vous devez souffrir et que je vous plains!.... A ces mots elle s'arrêta, et ses larmes coulèrent.... Au bout de quelques minutes, reprenant la parole: J'avois déjà deviné votre secret, dit-elle, mais je vous sais gré de me l'avoir confié; vous ne vous en repentirez pas. Quoi! dit Zoé, vous saviez que c'est *lui* que j'aime? Oui, répondit Herminie en souriant; j'avois sans efforts, comme sans surprise, pénétré vos sentimens pour Alphonse.... Ma chère Zoé, remettez vos intérêts entre mes mains; on ne veut vous

marier que dans cinq ou six mois, je romprai ce mariage. En attendant, ne faites nul éclat, aucun refus positif, mais aucune promesse, et gardez bien votre secret. Pour toute réponse, Zoé consolée jeta ses deux bras autour du cou d'Herminie, et lui prodigua les plus tendres caresses.

Alphonse arriva : Herminie, en le revoyant, éprouva une émotion qui n'échappa point à la duchesse ; toute la soirée, elle fut plus animée que de coutume, et montra plus de bienveillance à tous ceux qu'elle aimoit. Elle fut contente de tout le monde : elle rioit naturellement, souvent sans comprendre, et même sans écouter ce qu'on disoit ; elle avoit besoin de prétextes, et elle les saisissoit tous pour autoriser une surabondance de bonne humeur et de

gaîté. Alphonse ne s'approcha d'elle qu'un instant ; mais, contre sa coutume, il lui fut impossible de s'arracher du salon, il y resta jusqu'à l'heure où la duchesse se retira dans son appartement.

Quels amans ne sont pas imprudens après une longue absence ! Alphonse et Herminie le furent tellement les jours suivans, que tout le monde le remarqua, et surtout les personnes prévenues en secret par la comtesse, entr'autres le commandeur, qui ne concevoit pas qu'un jeune homme sans naissance et sans fortune fût aimé d'une riche héritière, et qu'il eût l'audace d'en être amoureux. Le commandeur n'admettoit qu'un motif raisonnable de confiance, celui qui se fonde sur la possibilité d'avoir une bonne maison et de donner d'excellens dîners ; c'étoit

là pour lui la meilleure excuse d'une grande témérité. Il avoit un respect de principes pour la naissance, mais il en avoit un de sentiment pour la richesse; il étoit rempli d'estime et de déférence pour les grands seigneurs, tandis que l'inclination et la sympathie l'entraînoient vers tous les financiers millionnaires. En découvrant le penchant mutuel d'Alphonse et d'Herminie, il fut donc aussi surpris que scandalisé. Il se creusoit en vain la tête pour deviner comment ce petit provincial avoit pu charmer Herminie; la comtesse avoit beau lui dire qu'il plaisoit parce qu'il étoit jeune, aimable et joli, le commandeur répétoit toujours : Cela est inconcevable ! cela est inouï !

La duchesse se couchoit de bonne heure, et la comtesse qui aimoit à veiller, rentroit dans sa chambre

avec le commandeur, et causoit ou plutôt s'amusoit à médire jusqu'à deux ou trois heures du matin. On admit à ces entretiens deux personnes nouvellement arrivées, la vicomtesse de Nelmur et le chevalier de Normin. La vicomtesse, jeune encore et d'une jolie figure, quoiqu'un peu passée, avoit cette espèce de grâce qui tient plus aux manières qu'à l'esprit, et qui passe toujours avec la jeunesse : personne ne se mettoit avec plus de recherche et d'élégance; aussi avoit-elle un souverain mépris pour toutes les femmes qui n'étoient pas coiffées par Léonard, et dont les robes n'étoient pas garnies par mademoiselle Bertin. L'on ne pouvoit la tromper à cet égard; un coup d'œil lui suffisoit pour juger la parure d'une femme, et ce coup d'œil exprimoit le plus froid dédain, quand il ne découvroit

qu'une économique simplicité : au reste, elle avoit bien quelque raison d'attacher tant de prix à la magnificence extérieure; car, dans le monde, celles qui s'en piquent jouissent de deux avantages, elles sont enviées et traitées avec plus de politesse et de considération, surtout par les autres femmes, et même par les plus modestes et les plus sages. La vicomtesse avoit dans son langage ce mélange de pruderie et de légèreté, qui presque toujours décèle une femme galante, tantôt emportée par l'habitude, et tantôt craignant qu'on ne manque au respect qu'elle veut encore qu'on lui montre en public. Une femme sensible rétracte quelquefois, avec un art délicat, un mot trop tendre qui lui échappe; une femme sans mœurs se repent en vain d'un mot trop libre, elle ne sait plus

donner à la décence un ton aimable et naturel. La vicomtesse, avec une extrême malignité, avoit à cet égard une finesse dont les bonnes gens sont la dupe. Souvent elle paroissoit ignorer, ou même elle contestoit l'histoire la plus avérée et qu'elle savoit le mieux, afin de la faire conter avec tous ses détails. D'autres fois elle avoit l'air, sur un mot très-innocent, d'entendre une malice, ce qui amenoit une explication qui apprenoit toujours une anecdote scandaleuse dont elle instruisoit celui qu'elle avoit accusé d'y faire allusion. Avec cette petite ruse on n'est pas obligé de médire crûment, et de conter sans à propos et de gaîté de cœur un trait malin. Cet art ingénieux de déchirer et de calomnier ceux qu'on n'aime pas, se conservera éternellement. La chute des trônes et les révolutions

des empires ne l'anéantiroient pas ; il subsistera toujours dans la bonne compagnie de tous les temps.

Le chevalier de Normin n'étoit pas méchant ; curieux et désœuvré, il ne faisoit point de tracasseries, mais il en aimoit le récit : tout ce qui fournissoit à la conversation l'amusoit. Une paresse invincible, une ignorance volontaire le préservoient de toute ambition, et même de la prétention de plaire, quoiqu'il eût de l'esprit, et souvent des saillies heureuses. Il avoit besoin d'être excité, il ne produisoit rien de lui-même ; incapable de s'occuper et de réfléchir, la solitude étoit pour lui le néant. Il ne faisoit ombrage à personne, il étoit généralement aimé. Les gens dont la tête est aussi vide prennent part avec un air d'intérêt à tout ce qui occupe dans la société ; rien ne

les distrait des bagatelles, la nouvelle du jour est un évènement dans leur vie. D'ailleurs, le chevalier s'oublioit volontiers en causant, et souvent sans aucun plaisir; ce qui lui coûtoit le plus au monde, étoit de s'arracher d'un bon fauteuil, d'où l'on pouvoit entendre l'entretien, non d'un cercle où l'on est en représentation, mais de quelques personnes qui n'imposent ni gêne, ni cérémonial.

L'arrivée de ces deux personnes enchanta la comtesse, c'étoit une bonne recrue pour ses veillées particulières. Ce soir-là, le petit comité n'eut pas lieu, parce que la vicomtesse voulut danser, ce qui fit veiller plus tard que de coutume. Le comte d'Olmène, très-occupé d'une nouvelle conquête, étoit à Paris; il avoit eu, l'année précédente, une fantaisie pour la vicomtesse; cette in-

trigue qui dura peu, finit mal; la vicomtesse rompit brusquement; le comte n'en fut nullement affligé, mais la rupture se fit d'une manière qui blessa son amour-propre, et c'est ce qu'il ne pardonnoit jamais." La vicomtesse avoit déjà vu plusieurs fois Alphonse, elle le trouvoit charmant; et comme elle devoit passer trois semaines avec lui à la campagne, elle forma quelques projets vagues, dont on verra le succès.

Le lendemain la comtesse, à onze heures du soir, emmena chez elle la vicomtesse, le commandeur et le chevalier. On s'enferma dans sa chambre; le chevalier s'y établit sur un énorme canapé, il s'entoura d'oreillers, comme pour y passer la nuit entière, se préparant à écouter comme on se dispose à dormir. La vicomtesse entama la conversation, en se ré-

criant sur le bonheur de quitter un grand cercle pour se trouver environné d'un petit nombre d'amis avec lesquels on *peut penser tout haut*. Cette phrase, si souvent répétée par les gens qui ont le moins d'envie que l'on pénètre leurs pensées, n'est au fond qu'une adroite préparation pour dire sans scrupule beaucoup de méchancetés; le mot *entre nous* est aussi d'un grand secours dans ces occasions, il autorise toutes les conjectures hasardées, tous les rapports malins, et même les calomnies les plus grossières. La vicomtesse épuisa tous les lieux communs sur l'amitié, la liberté et le charme d'une confiance intime; pendant ce temps, le chevalier, enfoncé dans ses coussins, ne prit aucune part à la conversation; mais tout à coup, la vicomtesse quittant le ton sentimental, et s'a-

dressant à son amie : A propos, dit-elle, apprenez-moi donc ce qui se passe ici; j'arrive, je ne sais rien, mais il me semble qu'il y a d'étonnans changemens; l'indifférente Herminie me paroît bien sémillante, ce jeune Alphonse a une tournure très-remarquable, et la duchesse a bien de l'humeur : qu'est-ce que tout cela signifie? A ces questions, le chevalier se réveilla pour écouter les réponses. Le commandeur, en homme instruit et indigné, haussa les épaules, et la comtesse se mit à rire : En effet, dit-elle, il *se passe ici* d'étranges choses, je vous en avois déjà parlé cet hiver..... — Oui, dit la vicomtesse avec indolence, mais tout cela est sorti de ma tête..... Eh bien! reprit la comtesse, *le fait* est confirmé, avéré. — Réellement? — Oh! ce n'est plus un mystère..... Mais

quoi donc, quoi donc! interrompit le chevalier tout à fait ranimé; je vous déclare, Mesdames, que je veux tout savoir, et que je ne suis pas venu pour deviner des énigmes. Eh! mon dieu! chevalier, s'écria la vicomtesse, qui pourroit se défier de vous, qui ne connoît pas la sûreté de votre caractère? Oui, oui, dit la comtesse, on peut tout dire devant lui. — Eh bien? — Eh bien! Alphonse a tourné cette tête si froide..... — Herminie aime ce jeune homme? — Une passion la plus violente, la plus romanesque, la plus extravagante..... — *Romanesque!*.... reprit la vicomtesse en riant, mais pas trop; si ce qu'on dit est vrai, les *rigueurs* n'ont pas été tout à fait aussi prolongées qu'elles le sont dans les romans..... — Il est vrai qu'il n'y auroit pas de quoi former un volume..... — Et le

mariage, et la noce? On dit, dans le monde, que le comte d'Olmène épouse Herminie cet hiver. Pourquoi pas? répondit la vicomtesse, qu'est-ce que cet amour a de commun avec le désir de faire un grand établissement?—Fort bien! Mais je vous prédis qu'Herminie ne voudra pas l'épouser. Ah! par exemple, s'écria le commandeur, ceci seroit trop fort, vous la supposez donc folle à mettre aux Petites-Maisons?..... — Je ne *suppose* rien. Je vous dirai plus, mais bien entre nous.... (Ici, tout le monde fit un mouvement pour se rapprocher de la comtesse.) C'est que je suis fondée à croire qu'il y a une promesse de mariage faite par Herminie..... — Allons donc, quel conte!....—Je vous étonnerois donc bien, si j'ajoutois qu'au fond de l'âme je suis persuadée qu'ils sont

mariés en secret. A ces mots, le commandeur, hors de lui, fit la plus bruyante exclamation, et se levant en pied : Mais à quoi pense donc madame d'Olmène? dit-il; elle a l'air de voir cette intrigue, et elle se tait..... — Elle y est forcée, le duc ne veut rien croire. Sa sécurité à cet égard est incompréhensible. *Entre nous*, dit la vicomtesse, il est bien bête, avec son air capable et son ton tranchant. Je ne suis pas de cet avis, reprit le commandeur, il a de la dignité, de la représentation, personne ne fait mieux les honneurs d'une grande maison..... — Et ne fait meilleure chère, ajouta en souriant le chevalier; mais revenons à nos amans, ils sont mariés!..... — Oh! quoi qu'en dise la comtesse, *pas tout à fait*, je crois..... — Quel âge a ce jeune homme? — Près de dix-

neuf ans. — Un enfant! — A peine arrivé du fond d'une province! voilà bien un choix de prude. — Est-il bien amoureux, bien passionné? — Point du tout. Il trouve fort simple que la plus riche héritière de la cour se jette à sa tête et le préfère au comte d'Olnène. Apparemment que ces événemens-là sont communs en Franche-Comté. — Herminie ne fera jamais de passion, sa figure est si médiocre! — Elle a un visage fort agréable..... — Nulle régularité..... — Mais tant de fraîcheur et de grâce, et une si belle tournure!.... Je n'en reviens pas, avec cet air raisonnable, une mauvaise tête!..... et se prendre de passion pour un jeune homme de dix-huit ans! — Un écolier!.... A ces mots, le chevalier se mit à chanter la chanson à la mode : *L'Amour est un enfant trompeur....* et la vicomtesse

acheva le couplet en duo avec lui. Ensuite, prenant un air sérieux : Au vrai, dit-elle, toute cette ridicule aventure est fort affligeante ; quel bruit cela va faire dans le monde ! le comte d'Olmène supplanté d'une manière si choquante ! cette jeune personne déshonorée..... Déshonorée ! reprit le chevalier, pourquoi donc ? c'est une folie, et voilà tout.... — Mais savez-vous que ce jeune homme est un bâtard ? — L'amour lui-même en est un. — Plaisanterie à part, reprit la vicomtesse, cette histoire est affreuse. Assurément, dit la comtesse, et l'ingratitude d'Herminie et de ce jeune homme a quelque chose de si monstrueux ! L'un, protégé par le duc, admis chez lui ; l'autre, ayant trouvé, dans son oncle, un tuteur, un second père, un bienfaiteur..... — *C'est le sort d'un tuteur d'être*

persécuté!.... — Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il sera fort difficile de prendre dans le monde le parti de M. et madame d'Olmène, leur imprudence et leur aveuglement n'ont point d'excuses; ils ont beaucoup d'ennemis, on les couvrira de ridicules..... — Ils sauront bien se défendre. — C'est-à-dire, qu'ils sont accoutumés à ce genre de combat? Ah! chevalier, c'est méchant, ce que vous venez de dire là! — La malice ne seroit-elle pas dans l'interprétation? — Point du tout. J'ai toujours aimé madame d'Olmène, la comtesse le sait, et je ne dis pas cela pour me vanter d'une grande solidité de sentiment, car elle change et varie tellement de caractère, qu'il faut une extrême légèreté pour l'aimer constamment.

Cette touchante protestation d'a-

mitié excita un éclat de rire général, et la vicomtesse, s'adressant à la comtesse : Mon cœur, dit-elle, qu'est-ce qu'elle est à présent, dévote, bel esprit, mélancolique, romanesque, quoi ?..... — Mais..... elle est *bonne ménagère*, s'occupant de sa maison, comptant avec son maître d'hôtel, faisant de la tapisserie pour meubler son château..... — *Filant le lin?* — Non, mais cela revient au même; car, lorsqu'elle est à son métier, elle croit être la femme forte de Salomon.

On s'égaya encore un moment aux dépens de la duchesse; ensuite, le chevalier revenant aux questions : Et quel rôle, dit-il, joue au milieu de tout cela, le guide, le conseil, l'oracle d'Herminie, le sage baron de Jussy ? — Avec tout son esprit, le rôle d'un sot. Il est jaloux, il est trompé; enfin c'est un amant parfait, il croit

ce qu'on lui dit, et non ce qu'il voit.... — Mais ses visions le tourmentent? — Oui, voilà l'état des choses. — Ne seroit-ce pas un bon sujet de comédie? *une pupille* qui trompe à la fois un oncle, une tante, un prétendu, un vieil amant.... — Tout cela, jeux d'enfant pour une femme..... Comme le chevalier disoit ces mots, les deux bougies expirantes s'enfoncèrent tout à coup dans leurs bobèches, et l'on s'aperçut qu'il faisoit grand jour. Ah! bon dieu! s'écria la vicomtesse, comme on s'oublie, quand on cause à cœur ouvert! séparons-nous, il est quatre heures..... Non, dit le chevalier, en se renversant sur ses oreillers, il y auroit maintenant de la lâcheté à s'aller coucher, attendons ici le déjeûner.

On n'accepta point cette proposition, mais on eut beaucoup de

peine à tirer le chevalier de la place où il se trouvoit si bien. Enfin, on l'entraîna, et chaçun fut se mettre au lit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

00102595

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015